LA FORÊT ET LA PEUR

De l'espace mystérieux au refuge menacé : transformation et cohabitation des imaginaires de la forêt des Bauges

Rapport de mission de la Public Factory
Master 1 Affaires Publiques - Sciences Po Lyon

Ambre ANTOS
Julian AZAÏS
Pierre CHARBONNIER
Garance CHARVIER
Guénolé DOUVILLE DE FRANSSU
Yvan GOMBERT
Chloé JUILLARD
Adrien ROUX-GARCIA

Encadrante :
Noémie BAILLY

Année universitaire 2025-2026 - PF 15 - Restitution finale - Mercredi 1er avril 2026

Remerciements

La réalisation de ce rapport, fruit d'une année d'étude et de recherche, n'aurait pu aboutir sans la disponibilité et l'expertise de nombreuses personnes que nous tenons ici à remercier chaleureusement.

Nos premiers remerciements s'adressent à l'Office français de la biodiversité, commanditaire de ce projet. Nous exprimons notre profonde gratitude à Sonia Saïd et Vivien Rebière pour la confiance qu'ils nous ont accordée, ainsi que pour leur aide précieuse et pour leurs conseils éclairés qui ont jalonné et nourri notre travail tout au long de l'année.

Nous tenons également à remercier très sincèrement notre encadrante Noémie Bailly pour son suivi attentif, sa pédagogie et la justesse de ses orientations, qui ont été des atouts déterminants dans la conduite et l'aboutissement de ce projet.

Toute notre gratitude va également à Sciences Po Lyon, et tout particulièrement à la Public Factory. Ce tiers-lieu a été le véritable cœur de notre dynamique de groupe en nous offrant un cadre idéal pour nos réunions hebdomadaires. À ce titre, nous adressons une mention toute spéciale à Martine Huyon et Emma Joffre, qui ont été nos contacts privilégiés. Merci pour votre accompagnement quotidien, votre bienveillance et votre efficacité remarquable dans le suivi organisationnel, administratif et logistique de notre projet.

La richesse de ce livrable doit également beaucoup aux acteurs de terrain qui ont accepté de nous accorder de leur temps. Nous remercions chaleureusement l'ensemble des habitants, agents territoriaux, acteurs associatifs, chercheurs et professionnels qui ont répondu à nos sollicitations. Votre volonté de partager vos savoirs, vos expériences et vos réalités de terrain a constitué la matière première de notre réflexion.

Enfin, ce rapport est l'aboutissement d'une véritable aventure collective. Une pensée toute particulière va donc à l'ensemble de notre groupe de huit étudiants pour l'implication, la solidarité et l'excellent esprit d'équipe qui nous ont animés au cours de ces mois de travail partagé.

SOMMAIRE

LISTES DES SIGLES ET DES ACRONYMES..... 5
INTRODUCTION GÉNÉRALE..... 6
I. À LA RECHERCHE DES IMAGINAIRES DE LA FORÊT : UN MONDE D'ANTINOMIES..... 15
A) La forêt, un espace symbolique.....15
B) La forêt comme espace approprié..... 20
C) La forêt comme espace sensible.....23
1. La forêt des philosophes.....23
2. Les émotions et affects, constitutifs de toute expérience de la forêt.....24
II. TYPOLOGIE DES IMAGINAIRES.....27
Point méthodologique..... 27
A) Les imaginaires liés à une relation de travail.....32
B) Les imaginaires liés à une relation d'usage.....36
III. L'EXPRESSION DE LA PEUR DANS LES IMAGINAIRES DE LA FORÊT / De quelles manières la peur traverse-t-elle les imaginaires forestiers ?.....41
A) Comment les imaginaires du mystère et d'inconnu structurent la peur de la forêt.....42
1. La forêt représente un espace d'inconnu qui structure la peur des individus.....42
2. Peur de la forêt, peur de l'autre..... 50
3. La forêt et ses habitants : la peur et l'imaginaire du sauvage.....54
B) « La peur pour » ou la réflexion sur les causes humaines de la dégradation des forêts du PNR des Bauges..... 61
1. La peur pour la forêt déclenchée par la dégradation observable.....62
2. Une peur différenciée selon les acteurs.....66
3. La tension entre résilience et irréversibilité..... 70
C) Interroger le sentiment de peur à l'égard de la forêt à travers la mobilisation d'autres émotions..... 73
1. Le passage d'une forêt source d'inquiétudes à un lieu de loisirs : une première étape nécessaire dans le déploiement d'émotions autres que la peur..... 74
2. La forêt tel un théâtre d'activités récréatives support d'imaginaires associant la forêt à un espace de bien-être.....77
3. Ressentir du bien-être en forêt : rôle du cadre paysager forestier..... 79
4. Le rôle des sens dans le façonnement de ces imaginaires.....80
5. Les espaces forestiers : propices à l'exercice d'une certaine spiritualité.....81
6. Ce que les imaginaires disent de la société..... 81
Conclusion partielle.....83
IV. DE LA PEUR À L'ACTION : VERS UNE NOUVELLE POLITIQUE DE MÉDIATION DES IMAGINAIRES FORESTIERS……..84
A) Les vecteurs artistiques et culturels : proposer une autre relation au vivant.....85
1. L'art comme médiation sensible : « rendre le monde invisible » accessible et

immersif..... 85
2. Vers une sacralisation profane de la forêt.....88
3. L'engagement artistique comme acte politique militant..... 89
B) Reconfigurer les imaginaires par l'expérience de terrain et la médiation territoriale... 91
1. La conciliation des usages : « faire éprouver les contraintes de l'autre »..... 91
2. L'immersion en forêt comme antidote à la peur abstraite..... 92
3. Éduquer sans paralyser et réhabiliter les « mal-aimés » de la forêt..... 93
C) Recommandations stratégiques et pistes d'action : vers une institutionnalisation des imaginaires forestiers ?.....94
CONCLUSION.....99
BIBLIOGRAPHIE.....101
WEBOGRAPHIE.....104
ANNEXES.....105

LISTES DES SIGLES ET DES ACRONYMES

ABC - *Atlas de la Biodiversité Communale*

ACCA - *Association Communale de Chasse Agréée*

BML - *Bibliothèque Municipale de Lyon*

CNRTL - *Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales*

EPCI - *Établissement Public de Coopération Intercommunale*

IFN - *Inventaire Forestier National*

IGN - *Institut national de l'information géographique et forestière*

INSEE - *Institut National de la Statistique et des Études Économiques*

IPBES - *Plateforme intergouvernementale scientifique et politique sur la biodiversité et les services écosystémiques*

OFB - *Office Français de la Biodiversité*

ONF - *Office National des Forêts*

PNR - *Parc Naturel Régional*

UFP74 - *Union des Forestiers Privés de Haute-Savoie*

UNESCO - *Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture*

USMB - *Université Savoie Mont Blanc*

INTRODUCTION GÉNÉRALE

La forêt n'est pas un objet unique et objectif, mais constitue un espace de projection pour des imaginaires diversifiés. Elle est à la fois l'espace du refuge et celui de l'égarement ; le lieu de l'émerveillement et de la menace ; un décor de contes autant qu'un milieu concret exploité, administré ou redouté. Il suffit parfois d'évoquer le loup pour que ce milieu cesse d'être un simple espace boisé et devienne immédiatement un lieu chargé de récits et de représentations anciennes. L'enfant qui apprend à craindre le loup – à travers les mythes et les contes qui positionnent cet animal en antagoniste – apprend souvent, en même temps, à craindre la forêt au sein de laquelle il vit. Inversement, celui qui y cherche le calme, la fraîcheur ou la solitude y projette d'autres attentes, plus apaisées, mais toutes aussi construites socialement. Cette profondeur symbolique de la forêt fait écho à la commande de l'Office français de la biodiversité (OFB), consacrée aux imaginaires de la forêt dans le Parc naturel régional (PNR) du massif des Bauges. Loin d'être un simple arrière-plan paysager, la forêt apparaît en effet comme un espace socialement investi, construit culturellement et émotionnellement sur le temps long. La diversité des émotions et des perceptions liées à la forêt nous a amenés à nous interroger sur la manière dont des imaginaires qui, en cohabitant dans un même espace, se créent et se transforment. En retour, cette interrogation appelle à étudier comment ces représentations construisent et façonnent l'espace forestier, notamment au travers des pratiques qu'elles impliquent. Ainsi, notre démarche consiste à mettre en question les rapports entre les forêts et les imaginaires des acteurs qui y sont liés au travers de la façon dont l'espace forestier initie et entretient des imaginaires qui transforment en retour cet espace.

Cadre réflectif et cheminement de l'enquête

Dans le cadre d'une mission pour la Public Factory de Sciences Po Lyon, l'OFB nous a demandé d'explorer les imaginaires associés à la forêt et d'en proposer une lecture utile à l'action publique. Notre travail a donc d'abord consisté à clarifier ce que recouvraient, pour nous et pour nos interlocuteurs, des termes tels que « forêt », « imaginaire », « perception », « biodiversité » ou encore « émotion ».

Dans un premier temps, nous avons mené une revue exploratoire de la littérature afin d'identifier les grands débats relatifs aux forêts, à leurs usages et aux représentations qui leur

sont associées. Nous avons, pour ce faire, rassemblé des matériaux portant sur l'histoire de la forêt en France et sur les imaginaires qui lui sont associés. Cela inclut des articles scientifiques, des ouvrages, des essais et des nouvelles dans la presse régionale. Nous avons ensuite conduit des entretiens exploratoires auprès de proches, afin de tester différentes pistes d'enquête et de déterminer une grille d'entretien. Ce double travail, préliminaire et inductif, a rapidement fait apparaître deux éléments décisifs : d'une part, la pluralité des images projetées sur la forêt ; d'autre part, la récurrence de certaines émotions, et notamment la peur.

Parmi ces émotions initialement observées, la peur s'est progressivement imposée comme une porte d'entrée analytique. Celle-ci nous est apparue comme un objet d'étude pertinent pour faire dialoguer des représentations plurielles de l'espace forestier ainsi que leur concrétisation dans des pratiques diverses, allant de la relation travail à celle récréative. Il s'agit donc d'analyser la construction sociale des forêts et de restituer sa complexité. Notre démarche vise à observer des expériences plurielles, à relier des discours d'usagers, de professionnels et d'acteurs institutionnels au prisme de peurs situées et précises (notamment peur de la chasse, de la nuit, de l'altérité animale ou humaine) et d'inquiétudes plus diffuses, liées aux états présent et futur des forêts.

Repères conceptuels de l'étude

La forêt est une « formation végétale constituée d'arbres plantés ou spontanés, aux cimes jointives ou peu espacées, dominant souvent un sous-bois arbustif ou herbacé » (Géoconfluences, 2024). La définition de l'Inventaire Forestier National (IFN) retient les massifs boisés qui font au moins 4 hectares, avec une largeur moyenne en cime des arbres d'au moins 25 mètres. L'espace forestier concentre des symboles et des représentations contradictoires : tour à tour espace de refuge, mythique, de danger, d'inconnu, d'exploitation, d'usage, d'habitat, la forêt est « par excellence le milieu permettant la rencontre de systèmes de valeurs différents » (Géoconfluences, 2024). Cet espace de projection symbolique, investi dès l'enfance, suscite des émotions puissantes qui rejaillissent sur le vécu individuel, c'est-à-dire les pratiques et les représentations.

L'imaginaire se conçoit comme une représentation surajoutée : Bachelard le définissait comme « l'acte augmentant par lequel l'imagination dépasse la réalité ». Dans

cette perspective, l'imaginaire est donc symbolique en tant que porteur d'un système de valeurs dont l'origine est essentiellement sociale. Cependant, l'imaginaire possède également une dimension matérielle, lorsqu'il se concrétise dans des pratiques. Les dimensions symboliques et matérielles s'entretiennent et se transforment mutuellement.

Parfois, le terme d'imaginaire s'est confondu avec celui de « représentation », davantage mobilisé par les usagers et acteurs institutionnels. Il nous a cependant semblé pertinent de retenir la terminologie d'« imaginaires » tout en utilisant le terme « représentation » lorsqu'il s'agissait d'insister sur la dimension socialement construite des imaginaires en tant que « produits et processus d'une élaboration psychologique et sociale du réel » (Bachelard, 1943).

La peur peut être définie comme une « émotion déclenchée par une stimulation ayant valeur de danger pour l'organisme. Elle se manifeste aussi bien chez l'homme que dans le monde animal par des réactions observables, diverses, suivant son intensité. La peur peut être provoquée par des déclencheurs innés (prédateurs) ou encore à la faveur d'un apprentissage ou d'un conditionnement » (Formarier, 2012). Nous considérons que la peur a une origine essentiellement sociale en ce qui concerne l'humain. Elle est une appréhension construite culturellement au travers d'expériences et de contextes sociaux. La peur n'est donc pas un sentiment qui s'exprime dans l'absolu, elle est relative à des situations spécifiques. C'est pourquoi nous analysons une diversité de peurs.

Nous avons choisi ce terme car il nous permet de rendre compte d'expériences émotionnelles proches, qui sont également opérantes dans l'analyse des représentations de la forêt, en particulier l'inquiétude et l'anxiété. Nous regroupons donc ces termes dans une analyse plus générale des peurs, inquiétudes et anxiétés liées à l'espace forestier. L'inquiétude se définit comme « un trouble, un état pénible causé par la crainte, l'appréhension d'un danger » (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales [CNRTL], 2020). L'anxiété s'inscrit dans la même logique que l'inquiétude car elle est une appréhension forte. C'est un « état de trouble psychique, plus ou moins intense, s'accompagnant de phénomènes physiques et causé par l'appréhension de faits de différents ordres. » (CNRTL, 2020). Parler de peur, c'est donc pouvoir également parler de peur de la forêt, de peur pour la forêt, d'inquiétude pour l'avenir, d'éco-anxiété.

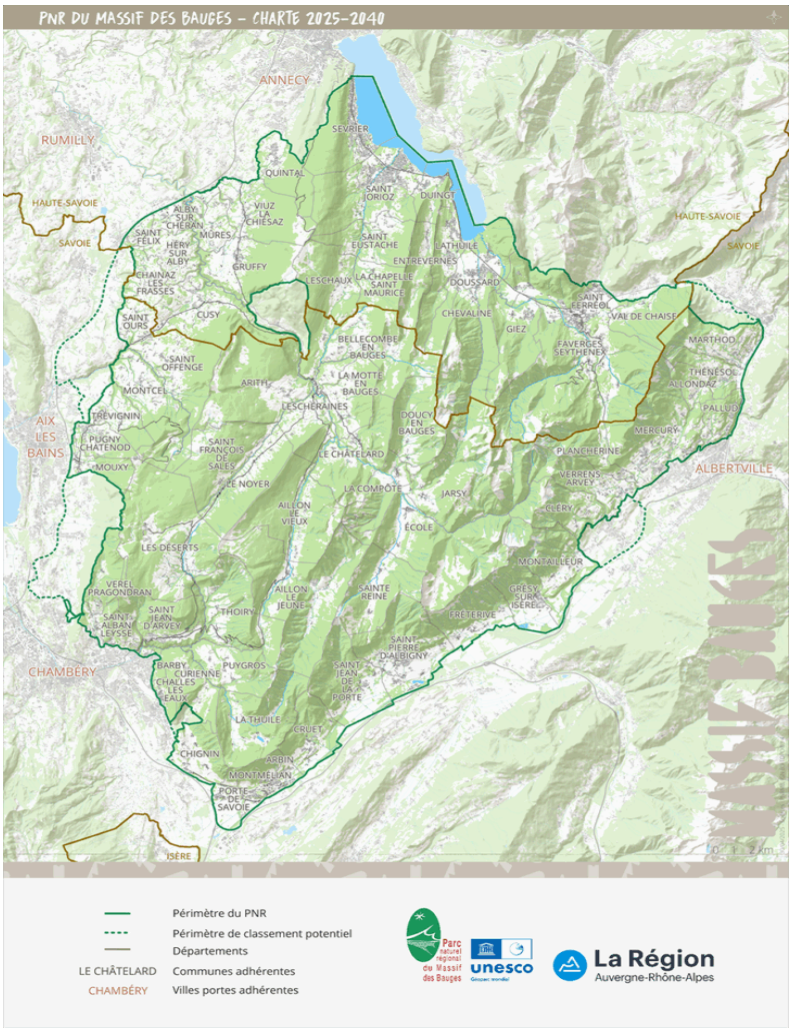
Au cours de nos discussions, nous avons considéré qu'aborder les imaginaires et les pratiques en milieu forestier implique de prendre en compte la faune et la flore qui le composent. Comme toute réalité physique, celles-ci ne peuvent être isolées de l'activité humaine. La Convention des Nations Unies sur la diversité biologique (Rio, 1992) définit la biodiversité comme « la variabilité des êtres vivants de toute origine y compris, entre autres, les écosystèmes [...] et les complexes écologiques dont ils font partie : cela comprend la diversité au sein des espèces, ainsi que celle des écosystèmes » (art. 2). La nature, elle, désigne « la représentation qu'une société donnée, située historiquement, se fait des composantes biophysiques de l'environnement. Cette catégorie de pensée est tout sauf objective : c'est un construit culturel dont le contenu varie d'un individu à l'autre » (Géoconfluences, mai 2023). Ainsi, l'espace forestier du PNR des Bauges est à envisager dans cette perspective. Dans ce cadre, notre enquête s'attachera à comprendre comment les imaginaires déployés par les acteurs structurent leurs pratiques liées à la forêt, qu'ils en soient des utilisateurs, des propriétaires ou des institutions.

Choix du terrain d'enquête : le Parc Naturel Régional du massif des Bauges

Notre enquête prend pour terrain d'étude le PNR du Massif des Bauges. Ce choix s'explique d'abord par une proximité géographique et sociale : plusieurs membres du groupe de travail sont originaires de cette région ou y disposent d'attaches fortes, ce qui a facilité l'accès au terrain et l'identification rapide d'acteurs locaux. Sa proximité avec Lyon a constitué un avantage pratique pour l'enquête de terrain. Cet espace répond aussi à un intérêt scientifique évident puisqu'il concentre des fonctions productives, résidentielles, récréatives et écologiques susceptibles de motiver une diversité d'imaginaires et de pratiques.

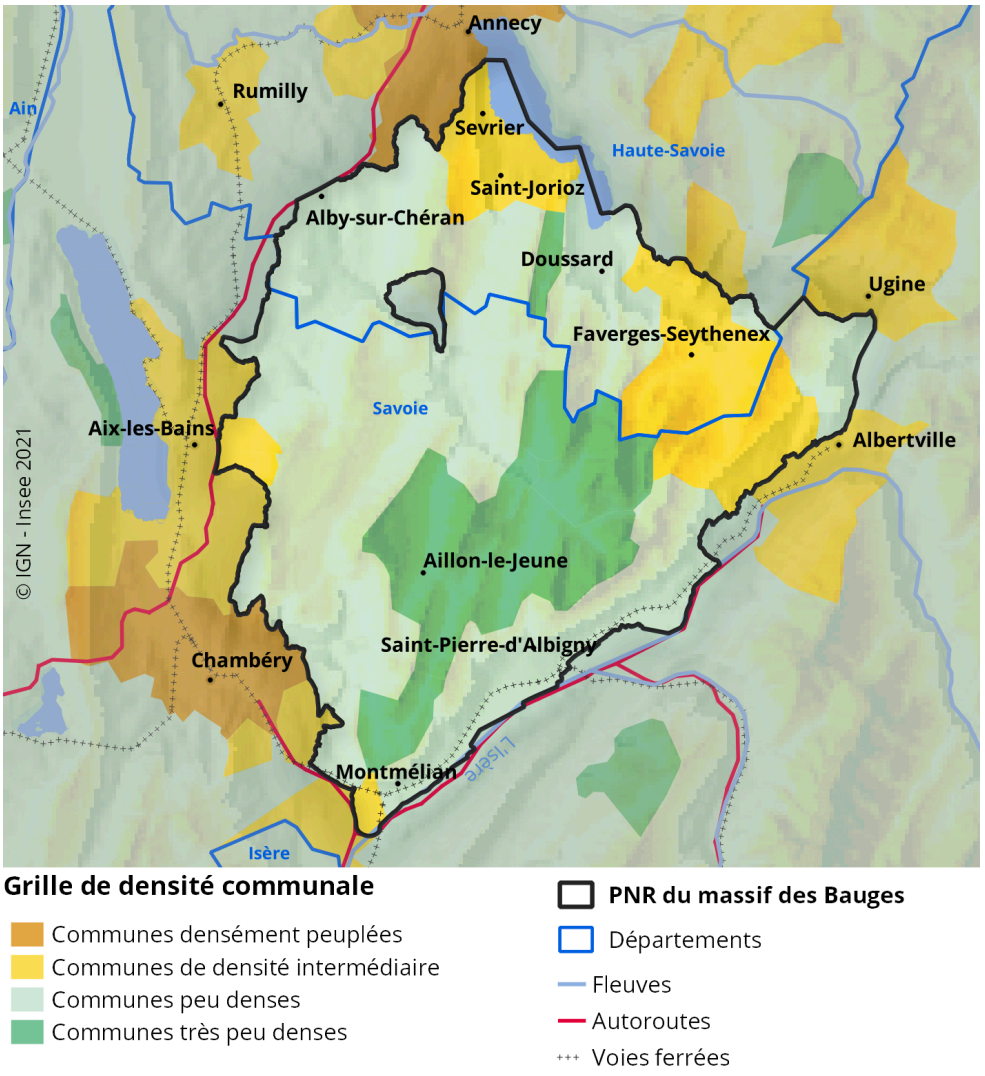
Carte 1. Accès au PNR du Massif des Bauges depuis Lyon en train. (Fond de carte Google Maps)

Créé en 1995 et labellisé *UNESCO Global Geopark* en 2011, le PNR s'étend sur un massif préalpin calcaire situé à cheval sur les départements de la Savoie et de la Haute-Savoie. Comme le montre la carte 3, son territoire est encadré par quatre pôles urbains majeurs : Annecy au nord, Chambéry au sud-ouest, Aix-les-Bains à l'ouest et Albertville à l'est. D'une superficie de l'ordre de 90 000 hectares, le PNR forme un espace composite, à la fois agricole, forestier et montagneux. La forêt occupe une place centrale au sein du PNR, celle-ci couvrant environ 60 % de la superficie totale. L'espace forestier est principalement composé de hêtraies-sapinières, puis par des formations davantage marquées par l'épicéa à mesure que l'altitude augmente. Cette dominante forestière justifie pleinement le choix du site d'étude. Elle s'accompagne néanmoins de fortes contraintes d'exploitation : une part importante des surfaces boisées est difficilement accessible aux engins de débardage, et certaines zones sont même considérées comme non-bûcheronnables en raison de la pente et de la morphologie du massif.



Carte 2. Périmètre du PNR du Massif des Bauges. Source : PNR du Massif des Bauges.

La structure du peuplement confirme le caractère rural et faiblement dense du massif. La carte 3 met en évidence une majorité de communes peu ou très peu denses, tandis que les marges du PNR sont davantage connectées aux dynamiques urbaines des agglomérations voisines. Elle rappelle également l'existence d'une enclave correspondant à la commune d'Allèves, non signataire de la Charte du PNR, ce qui montre que le périmètre institutionnel du PNR résulte aussi de choix politiques et administratifs.



Carte 3. Grille de densité communale du PNR du Massif des Bauges (Insee, RP 2018 ; fond cartographique Institut national de l'information géographique et forestière (IGN)-Insee 2021).

Enfin, le cadre écosystémique du PNR des Bauges connaît aujourd'hui des transformations importantes sous l'effet du changement climatique. Les épisodes de sécheresse prolongés fragilisent les peuplements forestiers et favorisent des crises sanitaires, notamment la prolifération des scolytes observée depuis 2022 sur les épicéas. L'avenir des peuplements, des pratiques sylvicoles et plus largement des usages de la forêt s'en trouve rendu plus incertain, ce qui renforce l'intérêt du massif comme terrain d'enquête.

La structuration des imaginaires forestiers par la peur

Au fil de notre enquête, il nous est apparu que la peur ne pouvait pas être traitée comme venant seulement troubler un rapport apaisé à la forêt, en ce qu'elle semblait occuper une place structurante dans les relations que les individus entretiennent avec cet espace.

L'analyse bibliographique ainsi que nos premiers entretiens réalisés sur le terrain du PNR nous ont en effet montré que la forêt n'est pas appréhendée de manière uniforme : elle est à la fois un espace de refuge, de calme, de beauté et de ressourcement, mais aussi un lieu traversé par diverses formes d'inquiétude, de méfiance ou de crainte. Un même individu peut ainsi associer la forêt à une expérience de sérénité tout en évitant certains moments, certains lieux ou certaines pratiques qui y existent. Cette coexistence d'émotions parfois opposées nous a conduits à considérer que la peur, bien qu'observée de manière transversale dans la majorité nos entretiens, ne constitue pas en elle-même un imaginaire. La peur structure les imaginaires, et réciproquement les imaginaires alimentent certaines formes de peur. C'est cette articulation entre la peur et d'autres émotions liées à l'espace forestier, au sein d'imaginaires inégalement structurés, que nous nous proposons d'interroger en profondeur.

En tant qu'émotion transversale, la peur constitue un angle d'analyse pertinent puisqu'elle renvoie à une pluralité de conceptions de la forêt. Nous avons observé deux types de peurs : la peur au sein de l'espace forestier et celle à l'égard de sa vulnérabilité. D'une part, la peur de la forêt renvoie à la présence d'animaux, à la nuit, ou encore à certains autres usagers. D'autre part, la peur pour la forêt est relative à ses dégradations visibles, aux fragilisations de son écosystème et à l'incertitude quant à son évolution future. Cette distinction opératoire nous aide à penser ensemble des expériences qui, à première vue, pourraient sembler lointaines et sans lien, comme la peur du loup et la peur de la déforestation. Ces peurs ne sont pas isolées les unes des autres, mais façonnent toutes la manière dont la forêt est racontée et vécue.

Dans notre enquête, nous nous attacherons ainsi à répondre à la question suivante : **comment expliquer la place de la peur dans les imaginaires et son interaction avec des émotions distinctes au sein de l'espace forestier du PNR des Bauges ?**

Pour répondre à cette problématique, notre réflexion s'organise en quatre temps.

Dans une première partie, nous établirons un état de l'art sur les imaginaires de la forêt, afin de montrer que celle-ci ne constitue jamais un simple décor naturel mais un espace chargé de symboles, de récits, d'usages et d'affects souvent ambivalents. Nous reviendrons ainsi sur les grandes représentations historiques, sociales et sensibles attachées au monde forestier, afin de mieux situer notre objet de recherche.

Dans une deuxième partie, nous nous appuierons sur notre enquête de terrain menée dans le PNR du massif des Bauges pour établir une typologie des imaginaires que nous avons observée. Il s'agira de montrer que la forêt ne renvoie pas à une représentation unique, mais à plusieurs manières de la percevoir, de la pratiquer et de lui donner sens selon les positions, les usages et les relations entretenues avec elle.

Dans une troisième partie, nous analyserons plus spécifiquement la manière dont la peur interagit avec ces imaginaires forestiers. Nous montrerons que la peur ne constitue pas un affect isolé, mais qu'elle s'inscrit dans un ensemble plus large d'émotions et peut prendre différentes formes, entre peur de la forêt et peur pour la forêt, en orientant à la fois les pratiques et les perceptions.

Enfin, dans une quatrième partie, nous analyserons les implications de cette analyse pour établir des propositions d'action publique. En nous appuyant sur les tensions, les attachements et les besoins exprimés sur le terrain, nous formulerons plusieurs recommandations destinées à penser une politique des imaginaires forestiers plus sensible, plus située et plus attentive aux médiations, aux usages et aux émotions qui structurent aujourd'hui les rapports à la forêt.

I. À LA RECHERCHE DES IMAGINAIRES DE LA FORÊT : UN MONDE D'ANTINOMIES

Analyser les imaginaires des forêts demande de se situer à la croisée de multiples disciplines : histoire, philosophie, sociologie, psychologie, arts ou encore sciences naturelles. La grande transversalité du sujet implique de mobiliser certaines approches et certaines sources et d'en délaisser d'autres. Cet état de l'art vise à exposer un panorama préalable – nécessairement non-exhaustif, et limité à une perspective ouest-européenne – de ce que peut recouvrir la notion d'imaginaire des forêts, avant de recentrer notre travail sur la peur.

A) La forêt, un espace symbolique

L'espace de la forêt est doté d'une forte charge symbolique. Celle-ci est foisonnante et contradictoire car il existe une diversité de représentations qui se superposent sur le territoire français. Transmises, déformées et réinventées à travers les époques, elles sont issues de différents ensembles culturels. Pour n'évoquer que l'époque antique, les croyances celtes et germaines ont coexisté avec celles des romains avant d'être peu à peu réinterprétées et incorporées aux récits chrétiens. Nos représentations modernes sont donc héritées de plusieurs ensembles culturels. Elles mêlent diverses formes de récit : des légendes de tradition orale, des folklores transmis par la pratique, des images, de la littérature dans différents registres, très imprégnée de ces imaginaires ancestraux et qui en a incorporé de nombreux éléments, et des récits religieux qui ont évolué au contact des populations à évangéliser. Pour illustrer ce dernier exemple, on peut évoquer les nombreuses vierges installées dans des rochers, au-dessus de sources ou auprès d'un arbre remarquable, qui marquent l'emplacement de lieux de dévotion populaire peu à peu christianisés dans le souci, pour l'Église, de rendre ces pratiques plus compatibles avec les croyances chrétiennes.

Cette ambivalence de l'imaginaire médiéval des forêts est décrite par l'archiviste-paléographe Michel Pastoureau : « il y a deux forêts dans l'imaginaire des hommes du Moyen-Âge. D'une part, une forêt hostile, dense, secrète, lieu de maléfices et de sauvagerie : de l'autre, une forêt ouverte et nourricière, réserve inépuisable de produits et de bienfaits. C'est probablement la première, venue du fond des âges, qui dans la longue durée est restée pour l'homme occidental l'archétype de la forêt, lieu inquiétant et difficilement pénétrable, ayant à voir avec le monde de la nuit et des créatures diaboliques » (Pastoureau, 1990, 83).

Cette dualité des imaginaires de l'espace forestier est liée à l'imaginaire chrétien, qui a fait de cet espace « une sorte d'équivalent occidental du désert de l'Ancien Testament » (Pastoureau, 1990, 83).

En cela, la forêt est associée à l'idée du refuge et, paradoxalement, à celle de l'épreuve : elle est tout autant « lieu de tentation diabolique ou lieu de révélation salutaire » (Le Scanff, 2013, 159). La symbolique de la forêt, avec son ambivalence, puiserait donc ses origines dans un « fond des âges » mal défini, antérieur à l'invention de l'écriture, et dans des légendes ancestrales, faisant de la forêt le théâtre de phénomènes extraordinaires et la demeure de créatures fantastiques. Dans l'Antiquité, les peuples germains et celtes accordent une importance toute particulière à la forêt, si bien qu'on peut parler à leur propos de « civilisations du bois » (Martine Chalvet, 2011). S'ils y trouvent la base matérielle de leurs civilisations, c'est le contraire chez les Romains qui constituent un peuple profondément agraire, attaché à la culture de la terre et plus tard urbain. Ils cherchent à s'éloigner de cet espace primitif où leurs mythes font remonter les origines des premiers hommes ayant peuplé le Latium, des gens nés dans l'écorce des arbres. La civilisation romaine amorce une séparation nette entre le sauvage et le civilisé, l'inculte et le fertile, la forêt (*silva*) et la cité (*urbs*) qui perdure dans la pensée occidentale contemporaine sous la forme du naturalisme, comme l'a identifié Philippe Descola dans son ouvrage *Par-delà nature et culture* (2005) sous la forme de schèmes, c'est-à-dire des structures pré-réflexives culturellement construites. Au contraire, les druides celtes honorent la forêt comme un lieu sacré. Bien qu'on sache très peu de choses sur leurs pratiques religieuses, car ils n'ont pas laissé d'écrits, on suppose qu'ils se réunissaient dans les bois et que certains arbres remarquables étaient vénérés. En Grèce antique, les bois de chêne de Dodone, situé en Épire, étaient un sanctuaire où des prêtres et des prêtresses interprétaient des oracles de Zeus (Chalvet, 2011).

Le Moyen-Âge est riche en légendes merveilleuses mystifiant la forêt, à l'instar des légendes arthuriennes et de Brocéliande (France Culture, *Brocéliande, quand la légende cache la forêt*, 59 min, « Histoires de forêts », 2022). Ces récits alimentent l'idée d'une forêt de retraite et de refuge, tout comme celle d'une forêt prison, dangereuse et mortelle. Les contes de tradition orale, retranscrits et réinterprétés par des moralistes comme Charles Perrault en France ou les frères Grimm en Allemagne à partir du XVII^{e} siècle, véhiculent un imaginaire sombre de la forêt. On y trouve comme motif récurrent des enfants abandonnés et égarés dans des forêts menaçantes, sombres, et propices au surgissement de protagonistes

effrayants. Pensons aux contes du *Petit Chaperon rouge*, celui d'*Hansel et Gretel*, ou encore du *Petit Poucet*. La forêt comme lieu instable et dangereux, délimité par la frontière symbolique d'une lisière nette, se retrouve dans beaucoup d'autres contes, comme *La Belle au bois dormant*, ou *La Belle et la Bête*.

La forêt est aussi le théâtre de croyances forgées pour expliquer des événements inexplicables. L'histoire de la bête du Gévaudan est éclairante à ce sujet : au milieu du XVIII^{e}, une série de meurtres inexpliqués sont attribués à une bête sanguinaire non identifiée. Dans la région de l'actuelle Lozère, alors que des attaques et des disparitions se multiplient, le problème initialement attribué aux loups prend une dimension nationale, jusqu'à ce que le pouvoir royal s'en empare. Promettant d'abord une récompense à quiconque tuera la bête, le roi Louis XV décide finalement d'envoyer son arquebusier personnel. Ce dernier revient glorieux à Versailles, avec la dépouille d'un grand loup. La mobilisation décroît fortement, alors même que les meurtres reprennent peu après. Quelques années plus tard, les attaques cessent, mais la bête du Gévaudan reste dans les mémoires populaires comme un mystère irrésolu. L'imaginaire religieux de l'époque assimile la bête à un châtiment divin.

Reprenant les imaginaires issus des croyances légendaires, les grands récits de la littérature classique s'emparent à leur tour de cet espace. L'idée de la forêt noire et mortelle est très présente, à l'image de cet extrait de *L'Enfer* de Dante : « Nessus n'avait pas atteint l'autre rivage, que déjà nous entrions dans un bois où nul sentier n'était tracé. Là point de feuilles vertes, mais d'une couleur sombre » (Dante, 1304, 125). Cette opposition de couleur, entre le vert synonyme de vie, et l'ombre évoquant la mort, sera appropriée plus tard par les romantiques, dans ce qu'Yves Le Scanff appelle une « polarité romantique ». Le XIX^{e} siècle correspond à une période où la forêt française se transforme, où son étendue se réduit : elle est progressivement traversée de routes carrossables plus nombreuses et plus sûres. Cette plus grande maîtrise de la forêt va avec une certaine rationalisation de ses représentations. Les imaginaires romantiques déployés se distinguent de ceux des contes de fées dans la mesure où « le merveilleux est (toujours) détruit bientôt par une explication rationnelle » (Reid, 2013, 77). Mais pour autant le recours au merveilleux reste très prégnant, marquant la polarité romantique.

Le motif de l'égarement et de la perte de repères dans la forêt est récurrent (notamment dans les œuvres de George Sand, par exemple dans *La Mare au Diable*, ou chez

Chateaubriand avec *Les Martyrs*). La peur de la forêt vient de ce qu'elle est associée à des récits fantastiques, racontés dans l'enfance par exemple, et qui restent ancrés dans les imaginaires individuels. Un exemple de la peur d'une forêt écrasante face à un être faible tel qu'un enfant peut être retrouvé dans *Les Misérables* d'Hugo et sa description de Cosette forcée de s'aventurer dans les bois :

> « La pauvre enfant se trouva dans l'obscurité. (…) Plus elle cheminait, plus les ténèbres devenaient épaisses. (…) L'espace noir et désert était devant elle. Elle regarda avec désespoir cette obscurité où il n'y avait personne, où il y avait des bêtes, où il y avait peut-être des revenants. (…) Le frémissement nocturne de la forêt l'enveloppait tout entière. Elle ne pensait plus, elle ne voyait plus. L'immense nuit faisait face à ce petit être ». (Hugo, 1862 [2004], 138).

Cet imaginaire noir, la répulsion qu'il inspire, vont paradoxalement de pair avec la fascination qu'éprouvent les auteurs pour cette forêt, y compris dans sa dimension cauchemardesque et lugubre. Ainsi, « la forêt romantique, et, en un certain sens, même celle du cauchemar fantastique, convertit donc sa privation en puissance négative, en force onirique, en fascination esthétique » (Le Scanff, 2007, 159).

En parallèle persiste la dimension lumineuse et onirique de la forêt. Elle est un lieu de nature édénique et de régénération : le secret qu'elle permet en fait un lieu propice au recueillement, au rêve, mais aussi à l'expression de la passion amoureuse. Cette autre dimension se manifeste dans la poétique romantique de la forêt magique. Les forêts sont le paradis inspirateur de Balzac, chez qui on retrouve encore l'ambivalence d'un lieu « géographique et symbolique, voire mythique, intimement lié aux contes et aux peurs de l'enfance, lieu ambivalent générateur à la fois d'angoisse et de sérénité » (Guichardet, Balzac, 2007, 203). La forêt apparaît comme un point de fuite pour les romantiques, face au développement de la ville, où l'imagination et le surnaturel sont possibles. Le monde sylvestre mystérieux est « favorable à l'élévation spirituelle voire métaphysique » (Cise, 2013, 65). Les exemples de ces forêts enchantées et échappant aux règles du réel sont innombrables dans la littérature, et on peut conclure ce panorama littéraire en citant

seulement la forêt du *Grand Meaulnes*, qui laisse surgir le mystérieux domaine des Sablonnières, lieu utopique où le temps et les règles n'existent pas.

Si le versant sombre de ces imaginaires semble en apparence s'être dissipé aujourd'hui, il persiste dans certains pans de la production littéraire contemporaine, dans les genres policiers ; la forêt est le théâtre de disparitions inquiétantes chez Joël Dicker, par exemple dans *La vérité sur l'affaire Harry Québert*. Dans la littérature enfantine, la figure du loup caché dans la forêt est récurrente comme en témoignent les nombreux livres d'éditions comme *L'école des loisirs* qui ont pour protagoniste principal un loup. Dans l'un des plus célèbres contes de Perrault, *Le Petit Chaperon rouge*, le loup incarne le danger auquel l'héroïne se confronte sur le chemin qu'elle emprunte à travers les bois.

Au-delà de la littérature, les imaginaires de la forêt irriguent les productions culturelles. Pour ne citer que cet exemple, les jeux vidéos intègrent dans leurs décors des forêts virtuelles souvent rattachées à une symbolique : la flore et la faune y sont des éléments à exploiter pour permettre l'évolution du joueur au sein du jeu (Fletgen, 2020). Elles sont aussi des lieux de dangers, d'où surgissent des créatures fictives avec lesquelles le joueur peut interagir de multiples façons. Elles peuvent ainsi être personnifiées, maudites ou encore sacralisées, renforçant leur dimension symbolique et leur rôle dans l'expérience ludique. L'un de nos premiers enquêtés, étudiant en mathématiques, distingue deux types de jeux et deux manières d'y intégrer la forêt.

Enquêtrice : Tu joues à plusieurs jeux vidéos ; comment y est représentée la forêt ?

Étudiant : Dans les MMO[1], elles sont « plutôt sombres » et « remplies de monstres agressifs ». Je les évite. Mais pour des jeux plutôt solo, comme Skyrim, j'aime me « perdre en forêt », « regarder » et « oublier la quête principale ».

Dans le premier, la forêt représente un obstacle qui risque de faire échouer le joueur ; dans le second, la forêt devient un espace de contemplation qui fait oublier les mécanismes de jeu et est propice à la détente.

[1] Jeux en ligne multijoueurs. Abrégés en MMO, de l'anglais « *massively multiplayer online game* ».

B) La forêt comme espace approprié

La lente évolution des peuplements dans l'espace européen depuis l'Antiquité a considérablement transformé les forêts. Lieux où l'on trouvait les ressources nécessaires pour se nourrir, se chauffer et bâtir, les forêts étaient également sacrées pour les Germains, les Celtes ou encore les Grecs. Dans le troisième tome de *La Guerre Civile*, Lucain raconte la panique des soldats de Jules César qui ont reçu l'ordre d'abattre des arbres sacrés pour les Celtes (Chalvet, 2011, 35). Les lettrés romains, pourtant, opposent systématiquement la *silva*, lieu du sauvage, et la cité, lieu de la vie ordonnée. La forêt était alors un *locus neminis*, un lieu n'appartenant à personne, et les aliments valorisés dans la culture romaine, en particulier le triptyque vin-pain-huile d'olive, étaient tous issus de l'agriculture, donc d'un effort humain plutôt que de la cueillette.

Mais cette vision, bien que persistante chez les lettrées du Haut Moyen-Âge, semble largement nuancée par les pratiques des populations rurales, sous l'Empire romain et après son effondrement. Jusqu'au VIII^{e} siècle, la forêt est un lieu ouvert où tous se servent et les ressources qui s'y trouvent offrent un « réservoir nutritif » (Chalvet, 2011) quotidien, des succédanés (racines, baies, plantes réduites en farine) dans les temps de famine, et en matières ligneuses destinées à la construction et au chauffage. L'*ager*, ou zone cultivée, s'étend peu à peu sur les bois durant le Moyen-Âge, en fonction des besoins. Les espaces défrichés sont alternativement cultivés puis abandonnés, un cycle qui empêche la création de forêts denses aux arbres anciens. La vie s'organisait autour d'un système agro-sylvo-pastoral : les espaces cultivés sur des parcelles défrichées se situaient en lisière des bois où les bêtes d'élevage divaguaient à la recherche de nourriture. Ainsi, les forêts des temps mérovingiens et carolingiens sont parcourues par de nombreuses personnes : vilains, seigneurs, ermites cherchant à recréer l(expérience biblique du désert.

Au VI^{e} siècle, on constate l'apparition d'ermitages forestiers. Leur mission première était d'évangéliser les populations éloignées des villes qui perpétuaient des traditions et des croyances celtiques ; apporter le Verbe au milieu des bois était également une manière affichée de renoncer au monde, à ses exigences et à ses plaisirs. C'était, pour les hommes de Dieu, un espace idéal pour recréer un désert semblable à celui de la Bible afin de se soustraire aux tentations et se consacrer à leur vie spirituelle. Dans les récits qui nous sont parvenus, l'ermite apporte systématiquement avec lui la Lumière dans les bois auparavant obscurs (Corvol, 2014). On y trouve également le topos du dialogue avec les bêtes sauvages. Les ermitages se multiplient jusqu'au VIII^{e} siècle, ouvrant la voie à l'installation de communautés

monastiques au cœur des forêts. Or, leur solitude est toute relative, dans des espaces boisés libres d'accès et parcourus quotidiennement pour une multitude d'usages, ce que les moines ne manquent pas de déplorer.

Au tournant du VII^{e} siècle (Chalvet, 2011), les forêts françaises sont clairsemées, en raison de la pratique de cultures tournantes sur des espaces de défrichements successifs caractéristiques du système agro-sylvo-pastoral (France Culture, 2022), mais toujours convoitées par les paysans qui y trouvent des ressources ligneuses, de la nourriture pour eux-mêmes et pour leurs bêtes. Leur accès commence à y être limité par l'action des seigneurs qui s'approprient peu à peu les bois et les bêtes qui les parcourent. Petit à petit se forge l'image d'une forêt idéale qui soit dense, profonde et libre d'accès (Corvol, 2014). Traverser la forêt, cela signifiait faire preuve de courage et entrer dans un espace où les conventions sociales ordinaires n'avaient plus cours. La forêt était par excellence un espace transformateur où celui qui osait s'aventurer puisait une force nouvelle. Les communautés religieuses demandaient des espaces fermés aux activités des laïcs et les obtinrent auprès de seigneurs qui créèrent des *foresta* dans les massifs ardennais et parisiens, s'acquittant ainsi de leurs devoirs spirituels (Chalvet, 2011). Le verbe « *forestare* » prit le sens d'exclure et de conserver une partie délimitée de la nature. La mise en place de droits d'accès et de taxes, au tournant des XII^{e}-XVI^{e} siècles, devait permettre de veiller au renouvellement forestier indispensable pour la construction des villes dans un contexte de poussée démographique. C'est également un moment de développement du commerce ; au temps des grandes explorations européennes, les constructions navales sont de plus en plus nombreuses et les échanges de bois se développent. Avec la mise en place de ces restrictions, on voit se former deux espaces distincts : la forêt du commun et la forêt seigneuriale. En 1318, le roi Philippe V crée le corps des Eaux et Forêts et le charge de veiller à l'application de ses décrets dans les forêts royales. La déprise démographique qui suivit la peste noire (XIV^{e} siècle) vit l'espace forestier reprendre du terrain sur l'*ager*. Sa régression reprit néanmoins au XV^{e} siècle et se poursuivit jusqu'au dernier tiers du XIX^{e} siècle (Chalvet, 2011). Les mythes médiévaux continuèrent à être transmis, dont l'idée que les forêts devaient idéalement être libres d'accès, qu'elles constituaient, en quelque sorte, un bien commun du fait de cette accessibilité (Corvol, 2014). Et l'accès aux espaces forestiers a constitué un motif de tension récurrent aux XVII^{e}, XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, en résistance aux tentatives d'aménagement du pouvoir central.

Au XVIII^{e} siècle, la vente du patrimoine forestier confisqué à la noblesse suite à la révolution française suscite l'espoir que se développe le secteur sylvicole, dans des forêts débarrassées de leur rôle de réserves de chasse. C'est au XIX^{e} siècle que la mise en exploitation des forêts françaises prend réellement son essor : la mécanisation accélère l'exploitation des bois. Les secteurs industriels et commerciaux sont en demande constante de matière ligneuse, sous forme de bois d'œuvre et de cellulose. Pour la première fois, on constate un découplage entre démographie et exploitation forestière. Une vieille antienne fait alors son retour : le déclin des surfaces boisées, déjà déplorée au Moyen-Âge par l'abbé Suger (v. 1080-1151). Face au courant de pensée rationaliste qui anime les bâtisseurs de la société moderne naît un fort sentiment de nostalgie qui caractérise le mouvement romantique. Conjointement avec les courants catholiques qui s'alarment de la décadence d'une civilisation qui ose détruire la nature qu'a ordonnée la volonté divine, la pensée romantique fantasme un âge perdu d'harmonie entre l'homme et la nature (Chalvet, 2011, p.162). Les chantres du roman national, au premier rang desquels Michelet, construisent l'image d'Épinal de la « Gaulle chevelue », couverte de bois. Ceux qui ont la charge de l'ordonnancement des forêts françaises, c'est-à-dire le corps des Eaux et Forêts, ainsi que les ingénieurs des Ponts et Chaussées, propagent une nouvelle forme d'angoisse : celle du dérèglement de la nature. Les travaux naturalistes du XVIII^{e} siècle ont fait émerger l'idée qu'il existe des équilibres naturels reposant sur des cycles fragiles et que la forêt y joue un rôle central et régulateur (Chalvet, 2011, p.164). Sur un ton alarmiste, les ingénieurs plaident alors pour des campagnes de reboisement qu'ils entendent mener selon des méthodes scientifiques. Les rythmes des cycles reboisements-défrichements, auparavant étalés sur plusieurs siècles, s'accélèrent considérablement (Chalvet, 2011, p.344).

Au XX^{e} siècle, l'Office national des forêts (ONF) a repris la mission de maintenir l'équilibre naturel des forêts. Son fondateur, Edgar Pisani, attribuait aux forêts des fonctions « d'équilibre biologique et humain ». Le découplage entre activité agricole et sylviculture est désormais acté et les usages se multiplient au sein d'un espace qui devient, avec l'avènement d'une culture des loisirs de masse, un carrefour d'usages concurrents.

C) La forêt comme espace sensible

Si l'expérience de la forêt est au carrefour entre images et récits, elle invoque aussi des expériences sensorielles et des émotions que l'on retrouve dans les discours de nos enquêtés.

1. La forêt des philosophes

La forêt est au cœur des réflexions des philosophes sur la nature. La vision rationaliste et mécaniste de la nature développée par Descartes en fait un objet inanimé et maîtrisable par l'humain. Il a par ailleurs recours, dans son *Discours de la méthode* (Descartes, 1637), à l'image de la forêt comme métaphore de l'obscurité et de la complexité du monde dans lequel s'insère l'action humaine (Macherey, 2016).

Mais à rebours de cette conception insensible et objective de la forêt, de nombreux philosophes voient dans la nature la continuité de l'humain, sans séparer l'une de l'autre. Rousseau, penseur emblématique de la nature, voit dans cette dernière un modèle de perfection et un espace protecteur du bonheur. Dans la pensée rousseauiste, le bonheur est « la recherche d'un équilibre entre nos facultés et nos désirs », ainsi qu'un « état de sérénité, de perfection que l'homme peut atteindre s'il possède une force intrinsèque lui permettant de réguler ses désirs. » (Couderc-Morandeau, 2023). Cette définition anthropologique du bonheur, telle que le conçoit Rousseau, est directement adossée à celle de nature : « pour ne pas s'éloigner de « la route du vrai bonheur », l'homme doit sans cesse trouver un point d'appui. Et ce point d'appui, il le trouvera à travers l'idée d'une nature dont l'ordonnancement et la perfection représentent un véritable modèle que l'homme doit suivre pour atteindre [...] son bonheur » (Couderc-Morandeau, 2023). Dans ses *Confessions,* il relie directement son propre bonheur à la perspective d'habiter dans la nature : « Je me sentais fait pour la retraite et la campagne ; il m'était impossible de vivre heureux ailleurs » (Rousseau, 1782). Dans ce qui s'apparente à une sensibilité écologique avant l'heure, Rousseau théorise ainsi l'espace naturel indompté (et *a fortiori*, la forêt) comme un refuge, un rempart contre la société et ses moeurs corruptrices ; mais aussi comme un espace privilégié de connaissance de soi et du monde, en ce qu'il incite à la solitude et à la réflexion. Cet état particulier de solitude et de symbiose avec la nature permet l'accès à la sagesse. La nature est enfin, selon Rousseau, l'expression du divin et du spirituel, et donc le lieu du recueillement et de la contemplation.

Dans un tout autre registre, l'harmonie entre l'homme et la forêt est une dimension essentielle de la pensée du philosophe américain Henry David Thoreau, et de son œuvre majeure *Walden ou la vie dans les bois*. Il y décrit une vie en osmose avec la nature, installé dans une forêt bordant l'étang sauvage de Walden où il s'est construit une cabane en rondins et en planches. Il y mène une vie érémitique, et s'y sent comme partie d'un tout : « Je vais et je viens dans la nature avec une liberté étrange, comme un de ses constituants. Ne suis-je pas moi aussi partiellement fait d'un humus organique *?* » (Thoreau, 1854).

La forêt continue d'inspirer la réflexion philosophique contemporaine, et l'on peut évoquer le travail de Baptiste Morizot qui invite l'individu et les sociétés à « s'enforester », entre autres dans son ouvrage éponyme (Mantovani, Morizot, 2022) coécrit avec la photographe Andrea Olga Mantovani. Il s'agit, dans la pensée de Morizot, de laisser la forêt emménager en soi, autant que l'on se rend en forêt, et par là-même, d'en faire un enjeu collectif. Il invite à faire entrer les forêts invisibilisées, occultées, dans le champ de l'attention collective. Dans le contexte de dégradation climatique et de pression sur les destins des forêts, il indique qu'on « ne pourra pas changer nos relations à elle, et à la biosphère en général, sans en faire un sujet qui soit au centre de nos préoccupations collectives, sur lequel on puisse lancer des controverses démocratiques » (Mantovani, Morizot, 2022). C'est en faisant exister la forêt, qu'on pourra « aller au bout » de l'attachement déjà existant pour elle, manifesté par exemple par l'émotion suscitée lors des violents incendies de l'été 2022 dans la forêt des Landes. Son argumentaire, intégrant une nette composante politique, invite à s'investir, se mobiliser, et lutter pour la forêt « même quand elle ne brûle pas » (Mantovani, Morizot, 2022).

Ainsi, loin d'être un espace uniquement symbolique et exploité, la forêt fait l'objet de relations particulières avec les humains, interactions pensées par la philosophie, qui s'interroge sur leurs vertus et sur ce qu'elles disent de l'humain et du monde.

2. Les émotions et affects, constitutifs de toute expérience de la forêt

La manière dont la forêt est perçue et appropriée étant donc tout sauf neutre, elle se traduit par l'irruption d'affects et d'émotions, y compris là où on les aurait d'abord crus absents.

Les représentations contemporaines de la forêt partagées par le grand public télescopent sa gestion par des organismes publics et privés. La gestion forestière doit s'accommoder de l'incompréhension, du rejet, de l'opposition des publics qui considèrent la forêt comme un refuge et un sanctuaire, c'est-à-dire un espace qui, simultanément, offre et demande protection. Les promeneurs rencontrés dans le cadre de notre recherche portent cette ambivalence dans leurs discours : s'ils viennent en forêt à la recherche d'un sentiment de bien-être, voire de communion avec la nature, ils s'estiment aussi inquiets quant à son avenir et s'accordent à dire que les interventions humaines doivent être orientées vers la conservation ou le renouvellement de cet espace. À ce propos, Christine Farcy soulignait, dans un séminaire consacré aux représentations sociales de la forêt, la « remontée en force de la valeur de la forêt dans un monde menaçant » et la nécessité accrue pour les gestionnaires forestiers tant publics que privés de faire preuve de pédagogie. Les publics expriment un besoin de compréhension accru par le sentiment que la forêt possède « la rareté d'une chose précieuse » (Farcy, 2018).

Cette tension entre vision rationnelle et sensibilité est manifeste dans l'exemple de la gestion des forêts par les techniciens forestiers privés et publics, et donc par l'ONF. Lors de sa création en 1964, l'ONF s'inscrit dans l'avènement d'une conception fonctionnaliste de la forêt qui met la technique au service de la production. Le forestier semble alors avoir « foi dans le progrès et le maniement de nouveaux outils techniques pour optimiser la croissance des peuplements », et la dimension sensible du métier n'est pas apparente. Les années 1980 marquent cependant un infléchissement de cette orientation productiviste, qui se heurte à ses premiers détracteurs, notamment parmi ceux que l'on appellera plus tard environnementalistes. Leurs critiques se déploient dans une rhétorique sensible, qui favorise une atténuation progressive de « l'opposition irréductible entre rationalité économique d'un côté et discours esthétisants de l'autre » (Boutefeu, Arnould, 2006). L'ONF se réoriente vers une politique d'équilibre visant à concilier les trois grandes fonctions de la forêt : économique, écologique et sociale. La fonction économique reste cependant dominante, et c'est en elle que le métier de forestier trouve sa justification sociale. Mais le sens donné à la vocation forestière reste indéniablement complexe, jusqu'à aujourd'hui. Le forestier ne peut être réduit à un « froid technicien dépourvu de toute sensibilité », et des considérations sensibles, esthétiques et émotionnelles entrent nécessairement en jeu dans son travail et dans

le sens qu'il y donne, même si elles peuvent parfois paraître refoulées (Boutefeu et Arnould, 2006).

Au-delà de la vocation du forestier, les méthodes et modes de gestion choisis reflètent aussi une vision sensible de l'espace forêt. Dès lors que « tout choix technique reflète un parti pris idéologique plus ou moins conscient » (Terrasson, 1988 : 187), la manière de modeler le paysage forestier traduit les sensibilités des gestionnaires. La futaie irrégulière est ainsi « à la fois un modèle économique, technique, esthétique et philosophique » (Boutefeu, Arnould, 2006) dans lequel la beauté de la forêt est en lien avec la présence d'une biodiversité la plus variée possible, étayant une certaine vision édénique de la nature.

Cet exemple illustre qu'au-delà des attentes esthétiques du promeneur, ou de celles d'une société aspirant à consommer une « nature-spectacle » (Boutefeu, Arnould, 2006), la subjectivité du professionnel de la forêt lui-même est déterminante – y compris dans son appréhension des attentes des publics. En dépit de discours plus ou moins fonctionnalistes selon les contextes et les périodes, la forêt est, comme nous le verrons, neutre pour personne.

II. TYPOLOGIE DES IMAGINAIRES

L'enquête de terrain révèle que la forêt du PNR des Bauges n'est pas un objet unique mais un support de projection pour des imaginaires divers dont le contenu est lié à la relation entretenue par les acteurs à l'espace forestier. Nous avons identifié six grandes catégories d'imaginaires et, avec elles, autant de « forêts » différentes. Au vu des entretiens, les imaginaires ne sont pas liés à des individus en particulier. En tant que représentations sociales, les imaginaires présentés dans l'analyse ont des spécificités sur lesquelles il faut insister.

Point méthodologique

Pour traiter ce sujet, nous avons fait le choix d'une démarche qualitative. En effet, travailler sur les imaginaires, les représentations et les émotions associées à la forêt, supposait de recueillir des paroles, des images, mais aussi des tensions entre les usagers. Il s'agissait d'essayer de comprendre la manière dont les individus parlent de la forêt, de ce qu'ils recherchent et de ce qu'ils redoutent. Cette démarche d'entretien nous a permis de comprendre la diversité des rapports à la forêt et la pluralité des acteurs qui la fréquentent ou la racontent. Ici, nous visons donc à articuler les pratiques sociales, les représentations et les dimensions écologiques des espaces forestiers. Le recours à l'entretien semi-directif répond à ce même objectif : il permet aux enquêtés de développer leur propre rapport à la forêt tout en maintenant un cadre commun d'enquête.

Notre enquête s'inscrit d'abord dans une perspective de sciences sociales, tout en restant attentive aux transformations écologiques du massif telles qu'elles sont perçues, décrites et interprétées par les acteurs rencontrés. Cela nous paraît nécessaire dans la mesure où la forêt ne peut être réduite ni à un simple espace biophysique, ni à un simple support d'imaginaires. Elle est un milieu vivant, traversé par des transformations écologiques, et un espace chargé de représentations, d'usages, de conflits et d'histoire. Nous avons donc cherché à tenir ensemble ces deux dimensions. Notre premier travail, la revue exploratoire de la littérature, a joué un rôle important. Elle nous a permis d'identifier les principaux

enjeux relatifs aux forêts, aux émotions qui leur sont associées, ainsi qu'aux différents types de représentations sociales qui structurent les rapports à cet espace.

Nous avons ainsi adopté une méthode inductive. Le terrain n'est pas venu, dans notre travail, vérifier une hypothèse définitivement stabilisée en amont. Il a au contraire contribué à faire émerger notre questionnement. En ce sens, notre exploration de pensée fait partie, à part entière, de notre méthodologie : c'est parce que nous avons accepté de nous laisser porter par le terrain que nous avons pu stabiliser progressivement notre problématique.

Le terrain principal s'est ensuite déployé dans et autour du massif des Bauges en plusieurs phases entre l'automne 2025 et l'hiver 2026. Son éloignement relatif depuis Lyon a imposé une organisation par sorties longues plutôt qu'une présence continue sur place. Ce cadre matériel a eu des effets directs sur notre manière d'enquêter : préparation en amont des déplacements, concentration des prises de contact sur certains temps forts, puis retours collectifs sur les matériaux recueillis. La première journée collective de terrain a eu lieu le 29 novembre 2025, sur le secteur de la Croix du Nivolet, auprès de randonneurs et usagers récréatifs.

Afin de garantir une représentativité des enjeux territoriaux, notre corpus repose sur un total de 37 entretiens. Ces derniers ont été conduits auprès d'une diversité d'acteurs clés : des acteurs institutionnels (ONF, PNR), des professionnels du massif (agriculteur, éleveur, accompagnateur en montagne) et des usagers récréatifs variés (traileur, familles, retraités). Cette diversification a été pensée pour croiser les situations sociales, allant d'un ancrage territorial historique à des pratiques urbaines plus récentes, permettant ainsi de confronter des visions du monde divergentes sur la gestion et sur l'usage de la forêt. Dans le choix de notre échantillon, nous avons veillé à couvrir une pluralité de visions du monde. Si nous n'avons pas recueilli de données partisanes formelles, nous avons analysé le positionnement idéologique des acteurs interrogés comme une donnée d'entrée. Cela nous a permis d'identifier un clivage structurant : d'un côté, une vision du monde « urbaine-écologiste » axée sur la préservation globale, et de l'autre, une vision « rurale-productive » davantage centrée sur l'usage et la gestion de proximité. Cette lecture des sensibilités politiques sous-jacentes a été un prisme essentiel pour interpréter les rapports de force et les divergences de discours.

Le travail de terrain a été mené en groupe, ce qui constitue à la fois une ressource et une contrainte. Pour éviter la configuration peu propice de plusieurs enquêteurs face à une seule personne, nous nous sommes répartis en binômes ou en petits groupes selon les sites et les moments de l'enquête. Cette organisation nous a permis de couvrir plusieurs espaces d'enquêtes au cours d'une même journée, tout en limitant l'effet d'intimidation que pouvait produire un collectif de huit étudiants. Elle a également facilité la mise en commun rapide des observations, la comparaison des entretiens réalisés en parallèle et l'ajustement progressif de la grille d'entretien.

Nous avons d'abord mené des entretiens exploratoires auprès de personnes appartenant à notre entourage, choisies pour la diversité de leurs rapports à la forêt : personnes vivant en milieu urbain ou rural, usagers réguliers ou occasionnels, personnes familières du milieu montagnard ou, au contraire, plus distantes de ces espaces. Ces premiers échanges avaient pour fonction de tester les formulations, de repérer les thèmes qui suscitaient le plus de développements et d'identifier les malentendus possibles autour de notions comme « imaginaire », « peur », « nature » ou « biodiversité ». À partir de cette phase exploratoire, nous avons élaboré un guide d'entretien semi-directif, ensuite ajusté au fil du terrain.

Ce guide portait systématiquement sur plusieurs dimensions : les formes de fréquentation de la forêt ; les motifs de cette fréquentation ; les images, souvenirs et références associés à cet espace ; les émotions ressenties ; les éventuelles pratiques d'évitement ; la perception des autres usagers ; les conflits ou tensions d'usage ; enfin, les représentations de l'avenir de la forêt et de sa gestion. Nous avons cherché à laisser les réponses ouvertes afin de ne pas plaquer trop tôt des catégories d'analyse sur les discours recueillis. L'enjeu était moins de faire confirmer une hypothèse arrêtée d'avance que de comprendre comment les enquêtés eux-mêmes reliaient pratiques, affects, représentations et transformations du milieu.

L'enquête repose également sur des éléments d'observation participante. Les trajets d'approche, les marches en forêt, les temps d'arrêt, les conditions météorologiques, les ambiances sonores, la signalétique rencontrée ou encore la fréquentation effective des sentiers ont constitué un matériau complémentaire aux entretiens. Le fait de traverser nous-mêmes certains espaces forestiers, notamment lors de la

montée vers la Croix du Nivolet, a permis d'éprouver concrètement plusieurs dimensions revenues dans les discours : le contraste entre ouverture et fermeture du paysage, l'effet de la météo sur les perceptions, le rôle du bruit ou de son absence, mais aussi la manière dont un sentiment de calme peut rapidement se transformer en vigilance dès que l'on s'éloigne des zones les plus fréquentées.

Cette méthodologie suppose aussi une réflexion sur notre propre position d'enquête. Comme le montre Marie-Madeleine Bertucci, la réflexivité occupe une place importante dans les sciences humaines et sociales dès lors qu'elle permet de déconstruire des catégories apparemment évidentes, comme le terrain ou l'objet, et de reconnaître que le chercheur n'est jamais totalement extérieur à ce qu'il étudie, puisqu'il contribue à la construction des faits qu'il analyse (Betrucci, 2009). Dans cette perspective, et dans la lignée de Pierre Bourdieu, la réflexivité doit aussi être entendue comme une entreprise d'objectivation du chercheur par lui-même : elle consiste à soumettre sa propre position, sa trajectoire et les déterminations sociales qui pèsent sur son regard aux instruments de l'analyse, afin de mieux contrôler leurs effets sur la production des données et sur leur interprétation (Bourdieu, 2022). Nous sommes des étudiants, jeunes chercheurs en formation, travaillant dans le cadre d'une commande publique. Plusieurs membres du groupe entretiennent déjà un lien avec les Bauges, y vivent, ou y ont grandi. Nous ne nous situons donc pas dans une extériorité totale à notre terrain. Cette proximité peut constituer une ressource, dans la mesure où elle facilite la compréhension de certains enjeux locaux, l'entrée sur le terrain, ou encore la prise de contact plus facile avec les acteurs. Mais elle peut aussi constituer un biais, en rendant moins visibles certaines évidences ou en nous exposant davantage au risque de projeter sur l'enquête nos propres attachements, habitudes ou représentations de l'espace forestier.

Il convient également de préciser que notre corpus n'a pas de visée statistiquement représentative. Nous n'avons pas cherché à constituer un échantillon représentatif au sens quantitatif du terme, mais à documenter une diversité de positions, de situations et de rapports à la forêt. Ce choix relève d'un positionnement méthodologique assumé : nos résultats n'ont pas vocation à mesurer la distribution

générale des opinions dans la population, mais à rendre compte, de manière située et argumentée, des logiques observées au cours de l'enquête.

Enfin, ce travail comporte des angles morts que nous avons délibérément choisis de laisser de côté pour garantir la faisabilité de notre enquête. Au début de notre enquête, il était envisagé de comparer notre terrain avec la forêt d'un pays limitrophe, ce que nous avons mis de côté par manque de temps. La relation humain-non humain, sur laquelle nous avons lu durant nos recherches, a été une source de réflexion stimulante mais finalement mise de côté. Nous aurions pu étudier plus en profondeur le rapport à un animal particulier ou à une catégorie de plantes ; il nous a semblé que la littérature sur le sujet, qui vient plutôt de la biologie, des sciences écologiques et de la géographie, était vaste et riche, mais il nous aurait fallu plus de sorties sur le terrain pour développer une méthode de recherche satisfaisante pour ce type d'analyse. Nous avons peu approfondi la parole des propriétaires forestiers privés non-résidents, un segment pourtant clé de la fragmentation foncière. De même, les enjeux économiques de la filière bois industrielle (hors PNR) n'ont pas été traités, bien qu'ils constituent un contre-pouvoir majeur. Enfin, notre échantillon est davantage composé d'usagers ; la parole des militants reste un territoire inexploré pour de futures recherches.

En premier lieu, les imaginaires ne sont pas absolutistes en ce qu'ils ne constituent pas des blocs monolithiques ou figés. Bien au contraire, les imaginaires apparaissent comme perméables et susceptibles de changer. Ensuite, ils ne sont pas exclusifs : un même individu peut porter différents imaginaires, ceux-ci étant liés, en lien avec son histoire personnelle, à différentes situations, positions, fonctions et pratiques sociales. Un habitant peut, par exemple, mobiliser un imaginaire gestionnaire en tant que propriétaire tout en adoptant un imaginaire de la quiétude lors de ses pratiques récréatives. Enfin, la classification proposée est une classification qui repose sur la relation car c'est la modalité d'interaction avec le milieu forestier qui définit de manière fondamentale le prisme de perception de cet espace. Ainsi, cette typologie des imaginaires doit être lue comme un outil d'analyse qui vise à rendre intelligible la complexité du réel, tout en essayant de ne pas réduire les acteurs à une identité

unique, ni les imaginaires à une seule catégorie d'acteur.

A) Les imaginaires liés à une relation de travail

L'enquête de terrain souligne que la perception de la forêt est d'abord structurée par le type de lien matériel, juridique ou professionnel que l'acteur entretient avec le milieu. Pour celles et ceux qui travaillent à son contact ou en possèdent une parcelle à titre privé, l'imaginaire forestier se caractérise davantage par des enjeux de gestion technique, de délimitation spatiale et de responsabilité patrimoniale.

Un premier ensemble de représentations est porté par les gestionnaires institutionnels, principalement les agents de l'ONF. Pour ces techniciens, la forêt est imaginée comme un système multifonctionnel complexe dont l'équilibre ne peut être maintenu que par une intervention humaine experte. Le discours est ici marqué par une volonté d'équilibrer des impératifs souvent divergents. Ainsi, un agent de l'ONF évoquait la forêt comme un espace, qui, parce qu'il intègre une diversité de besoins écosystémiques, est avant tout un objet de gestion.

Technicien ONF 1 : *« Nous, on a déjà une fonction qui est relativement transversale, c'est-à-dire que on gère le milieu forêt, et le milieu forêt, c'est un ensemble, c'est une composante de plein de choses. Donc on est des généralistes, qui abordent plein de thématiques différentes en lien avec les enjeux forestiers que vous avez dû entendre déjà : la production de bois, l'environnement, la protection contre les risques naturels et l'accueil du public. Donc on a en permanence ce souci de gérer de manière multifonctionnelle et durable. »*

Cette vision de la forêt comme un objet d'administration technique conduit à une perception de l'espace forestier centrée sur l'arbre, dont le cycle plus long peut être à accélérer ou accompagner pour répondre aux besoins de la société. Une technicienne forestière territoriale à l'ONF décrit ainsi la finalité de l'action de gestion sylvicole.

Technicienne ONF : *«* La sylviculture, c'est imiter la nature, hâter son œuvre. Accélérer ce qui prendrait 100 ans pour essayer de l'avoir en 40–60 ans, pour se rapprocher d'un cycle humain. *»*

Cependant, cet imaginaire de la maîtrise se heurte aujourd'hui à une incertitude climatique qui remet en question des certitudes professionnelles. Dans ce contexte, la forêt a également tendance à être perçue comme un organisme fragilisé dont la résilience passerait par l'intervention technique et experte. Par exemple, l'intensification de l'abattage des arbres les plus anciens est évoquée comme une nécessité de gestion par un agent de l'ONF.

Technicien ONF 2 : *«* Pour rendre résiliente la forêt, il faut couper du bois. C'est un paradoxe terrible, mais nous si on veut que la forêt s'adapte au changement climatique, il faut qu'on coupe les vieux pour que les petits s'adaptent. *»*

D'une manière plus générale, l'analyse des entretiens révèle que les professionnels liés aux institutions de gestion tels que l'ONF ou le PNR conçoivent la forêt comme un territoire à administrer. La légitimité de l'intervention humaine est justifiée par la nécessité de synchroniser le temps biologique de l'arbre avec les impératifs de résilience écosystémique face au changement climatiques et aux besoins sociaux. L'imaginaire institutionnel repose ainsi sur une rationalité gestionnaire qui tente de concilier la protection du patrimoine vivant avec son utilisation.

Cette vision d'un système à piloter entretient des similarités avec celle portée par les agriculteurs, à savoir une forêt imaginée comme une force dynamique environnante, à la fois menaçante et utile, mais toujours à entretenir. Dans cette perspective, l'espace forestier n'est pas un système abstrait mais plutôt une limite physique concrète qu'il faut contenir pour préserver l'espace de production agricole. Un éleveur à École-en-Bauges, souligne, en ce sens, l'omniprésence de l'espace forestier à proximité des parcelles agricoles.

Agriculteur : *«* Ici, on voit plus vite la forêt que les prés. [...] Un de nos soucis majeurs c'est celui-là, c'est être capable d'empêcher la forêt d'envahir les prés. [...] les noisetiers,

c’est assez souple. Ils poussent en bordure, puis il y a de la neige qui arrive. Puis ils penchent, et puis dans la réalité, ils te remangent 3 mètres. »

Dans cet imaginaire agricole, la forêt est perçue à travers l’effort physique constant qu’elle impose à l’exploitant, notamment pour l’entretien des lisières. Elle a tendance à être vécue comme un voisin envahissant dont la progression réduit chaque année la surface pâturable.

Agriculteur : « Pour nous c’est un boulot en fait. Dans le fond c’est plutôt la… Comment tu gères la lisière. [...] Entre aujourd’hui et il y a 50 ans, il y a peut-être 4 ou 5 fois plus de bois. [...] Ici, c’était pelé. Ils allaient râper jusqu’au sommet. [...] Aujourd’hui, des haies et des arbres, il y en a… Voilà quoi. »

Cependant, cette relation n’est pas uniquement conflictuelle. L’éleveur intègre également la forêt comme une infrastructure naturelle pouvant aider lors du travail, notamment en ce qui concerne la régulation thermique du troupeau face aux aléas climatiques.

Agriculteur: « On en clôture un petit bout quand même souvent, parce que pour faire de l’ombre aux vaches et autres, c’est pas mal. [...] De la haie et de l’ombre, plus ça va plus on en a besoin. Ça devient un vrai souci. Tu mets les vaches en plein été dans un parc, pas d’ombre, à 11h tu les rentres. »

Malgré cette utilité, la forêt reste imaginée comme un espace d’insécurité, refuge des prédateurs et source de dysfonctionnements du matériel de travail, venant alourdir la charge mentale de l’exploitant.

Agriculteur : « C’est le lieu où se cachent les prédateurs [...] on ne peut même plus laisser les vaches vêler dehors à cause de la prédation. [...] Des haies qui sont pas trop entretenues,

le problème c'est que t'as aussi des branches qui cassent ça tombe sur le fil, les bestioles sortent. *»*

La forêt est perçue comme un milieu en expansion constante, dont la valeur est indexée sur son utilité (l'ombre pour les troupeaux) ou sa nuisance (envahissement des lisières, refuge pour la faune prédatrice). Les entretiens permettent ainsi de caractériser l'imaginaire agricole qui s'inscrit également dans une logique gestionnaire : la forêt est une force dynamique environnante à entretenir.

Enfin, un imaginaire spécifique se dégage chez certains propriétaires privés, pour lesquels la forêt est perçue avant tout comme un espace cadastré et délimité. En outre, une responsabilité quant à l'exploitation ou l'entretien peut y être attachée. Cependant, la catégorie des propriétaires privés étant marquée par une forte hétérogénéité, il peut exister, d'après le syndicat des propriétaires forestiers privés (UFP74), une déconnexion entre le droit de propriété et la relation réelle de gestion. L'éclatement des profils est donc central.

UFP74 : *«* Je dis toujours, il y a 3 tiers, 1/3 de gens intéressants et intéressés qui se débrouillent soit tout seul, soit qui se font aider mais qui s'occupent de leurs enfants. 1/3 c'est du coup par coup, c'est « ah bah ouais bah tiens c'est l'occasion, je vais m'en occuper » et puis hop, l'année suivante il fait plus rien, etc. Et puis tu as le troisième tiers, il s'en fout ».

Cette mosaïque de parcelles fait donc coexister dans un même espace forestier, pourtant continue sous d'autres points de vue, un morcellement des pratiques. Par exemple, l'exploitation en futaie irrégulière n'est pas une norme uniforme, la gestion est souvent subie ou réduite à un simple entretien faute de rentabilité économique et de transmission des savoirs techniques au sein des familles.

UFP74 : *«* D'abord, il faut tout de suite balayer l'histoire d'argent, tu es propriétaire forestier, ça ne te rapporte rien. [...] Surtout que tu deviens propriétaire très tard, puisqu'il faut attendre que les vieux meurent. [...] Donc ils arrivent à 70 ans propriétaires. Et puis

quid ? « J'y connais rien [en tant que propriétaire], mon père il ne m'a jamais rien montré, ou ma mère ». »

Les entretiens mettent en lumière le fait qu'une majorité des propriétaires forestiers privés, aux situations sociodémographiques pourtant diverses, perçoit la forêt sous un même angle cadastral. L'imaginaire en question repose donc sur un point fondamental : la forêt est avant tout un espace de propriété fragmenté. Cette relation juridique à la forêt peut impliquer une idée de responsabilité quant à son entretien, du fait notamment d'enjeux liés au patrimoine familial ou au changement climatique. Ainsi, cet imaginaire de la forêt entretient des similarités avec les deux précédents en ce qu'ils partagent tous une logique gestionnaire.

Cette première section démontre donc que l'imaginaire lié au travail ou à la propriété est intrinsèquement lié à la forêt dans sa dimension matérielle. L'espace forestier, qu'il soit un écosystème à administrer, une lisière à tenir ou un patrimoine à entretenir, est toujours perçu comme un milieu demandant une action de l'homme, loin de l'imaginaire de la forêt telle une nature autonome ou sauvage.

B) Les imaginaires liés à une relation d'usage

Au-delà des acteurs dont l'existence est matériellement ou juridiquement liée à la forêt, il est possible d'identifier un second pôle de représentations portées par les usagers dits récréatifs. Pour ces derniers, la forêt n'est pas un lieu de travail ou un patrimoine mais une aménité, c'est-à-dire un espace attractif du fait, en l'occurrence, de possibilités récréatives. Dans cette perspective, la forêt est souvent définie par sa distinction avec le milieu urbain ainsi que par la recherche d'expériences de loisirs individuelles ou collectives.

Un premier imaginaire se cristallise autour de la forêt imaginée comme un espace commun de liberté et, par extension, comme un support de performance pour des activités physiques. L'espace forestier est appréhendé d'une manière que l'on pourrait qualifier de cinétique par les pratiquants de sports, la vitesse et le mouvement primant sur l'observation statique. Ainsi, la structure juridique du sol liée à la propriété privée est largement absente de ce type d'imaginaire au profit d'un principe hypothétique de droit d'usage. Ce dernier tend

donc à constituer la forêt comme un espace commun de liberté. Un guide de moyenne montagne exprime cette conception d'un espace ouvert et sans entraves.

Guide de moyenne montagne : *« Pour moi, la forêt c'est un terrain de jeu. C'est la liberté d'aller où on veut, de tracer son chemin. [...] Ce qui est agaçant, c'est quand tu tombes sur des clôtures ou des panneaux « Propriété privée » en plein milieu d'un sentier qui semble naturel. On a l'impression que la nature est découpée, alors qu'on cherche juste à passer. »*

Cet imaginaire repose sur une forme de déterritorialisation où la forêt est perçue comme un espace accueillant avant tout des flux. L'espace forestier est ici le cadre d'une mise à l'épreuve de soi, où la liberté est synonyme d'absence de contraintes. Cet imaginaire entre en tension directe avec la réalité foncière, comme le note un agent de l'ONF :

Technicien ONF 1 : *« Avoir des contraintes dans le milieu naturel, que ce soit pour des raisons environnementales ou pour des raisons de sécurité [liées à la responsabilité juridique] … Eh bien, on a du mal à être brimé. »*

L'analyse sociologique montre ici que la forêt a tendance à être imaginée comme un bien commun dont l'accès ne devrait pas être restreint. La centralité de la performance sportive dans la relation à l'espace forestier agit comme un filtre qui neutralise la perception des enjeux de gestion ou de propriété : la forêt est considérée comme étant un espace naturel tant que la circulation est laissée libre. Cet imaginaire de la fluidité qui ignore le découpage cadastral peut créer un sentiment de frustration lorsqu'il se confronte à la clôture de l'agriculteur ou à la signalisation du gestionnaire qui matérialise le leur.

Parallèlement à cet imaginaire spécifique, la forêt peut être perçue, dans la relation d'usage récréatif, avant tout comme un espace de quiétude sensorielle et de ressourcement psychique. Nous avons ici observé un effet de localisation géographique influençant particulièrement les perceptions de l'espace forestier. Ainsi, pour les randonneurs provenant des pôles urbains régionaux, la forêt est définie avant tout par ce qu'elle n'est pas : la ville. L'espace forestier est imaginé comme protecteur vis-à-vis des agressions sonores, visuelles et

atmosphériques de la vie citadine. Une résidente urbaine décrit ainsi le besoin de rupture entre deux milieux bien distincts, parfois évoqués comme symétriquement opposés.

Promeneuse : *« C'est ma soupape de décompression. [...] C'est tout le temps, tout le temps. Après, pas tout le temps non plus, parce qu'en semaine je n'ai pas le temps, mais ça montre que je ne vais pas m'éterniser à Lyon. Ce n'est pas possible pour moi : la pollution, les voitures, le bruit… »*

Dans cet imaginaire, la forêt est appréhendée par les sens. Elle est un réservoir de sensations considérées comme pures (odeurs, air frais et surtout silence) qui permettent une forme de restauration psychique. Ainsi, la valeur du milieu réside dans sa capacité à offrir une expérience de solitude, de calme. Une autre usagère insiste sur cette dimension apaisante :

Promeneuse : *« Le calme, la déconnexion, juste marcher, se dépenser un peu. [...] L'air pur, les odeurs [...] le fait qu'il n'y ait plus tout ce bruit de la ville et ce côté brouillon, bazar. »*

L'analyse de ces témoignages révèle une conceptualisation de la forêt comme un espace hétérotopique, c'est-à-dire un lieu qui fonctionne comme une enclave de tranquillité au sein d'un environnement perçu comme saturé. Cet imaginaire a tendance à valoriser une forêt originelle et statique. Par conséquent, toute trace de travail humain est davantage vécue comme une intrusion dans un espace clos de tranquillité. La forêt est dans cette perspective un objet de contemplation esthétique dont la fonction première est celle d'une aménité capable de compenser les conséquences néfastes de la vie en milieu urbain.

Enfin, la forêt est imaginée comme un espace de pédagogie et de sensibilisation. Ce rapport au milieu est porté par des acteurs qui voient dans le massif forestier un support de transmission de savoirs et un outil de socialisation à l'environnement. Pour ces médiateurs et enseignants, la forêt peut être vue avant tout comme un espace pédagogique où l'on apprend à connaître le vivant. Une enseignante dans un village des Bauges explique ainsi la manière dont elle utilise le milieu forestier.

Institutrice : *«* Moi, tous les ans, je travaille autour d'un projet. Comme j'ai souvent des élèves de maternelle, enfin maternelle-CP, il y a deux ans j'ai travaillé justement sur la forêt. [...] L'année dernière, on était dans les projets ABC [Atlas de la Biodiversité Communale][2]. C'était un projet de recensement de la biodiversité. En fait, ils proposaient aux écoles de participer [...]. Du coup, on a fait un projet sur les oiseaux qui sont un peu autour de nous. *»*

Dans cet imaginaire, la forêt est perçue au prisme d'un réservoir de connaissances qu'il faut décrypter pour les rendre accessibles. Ainsi, il s'agit de transformer une émotion brute en une compréhension écosystémique. Cet imaginaire peut être partagé par des acteurs institutionnels. Une chargée de mission au PNR souligne ainsi une volonté de changer le regard des usagers sur l'espace forestier par l'immersion en son sein.

Chargée de mission PNR : *«* Ma mission éducation, le grand objectif, c'est surtout au niveau des jeunes pour en faire un peu des citoyens conscients, qui s'impliquent […]. Là, mon travail consiste à accompagner les enseignants [et les centres sociaux] pour qu'ils montent des projets pédagogiques qui sont ancrés sur le territoire […]. Des séjours d'immersion en montagne avec itinérances, nuitées en refuge, en forêt. *»*

L'analyse de ces pratiques éducatives et de sensibilisation montre que la forêt est ici imaginée comme un support d'initiation. Cet imaginaire se distingue de la simple contemplation sensorielle par sa finalité pédagogique. En effet, la forêt n'est plus seulement un lieu de bien-être, mais un système dont il faut comprendre les règles pour adapter la relation d'usage au milieu forestier.

D'une manière générale, les imaginaires liés à une relation d'usage ont tendance à mettre en avant des aspects bien spécifiques : l'espace forestier, qu'il soit vécu dans le cadre d'une performance sportive, du repos psychique ou encore de l'apprentissage, l'est avant tout dans sa dimension symbolique et sensorielle.

[2] Projet porté par l'OFB visant une meilleure connaissance, préservation et valorisation de la biodiversité communale.

Ainsi, la perspective de sociologie compréhensive adoptée pour l'enquête de terrain a permis d'établir que la forêt des Bauges est un espace saturé de projections sociales divergentes. Nous avons dressé une typologie générale des imaginaires que l'analyse des entretiens a permis d'identifier. La section suivante s'attache à analyser plus spécifiquement la relation qu'entretiennent ces imaginaires vis-à-vis de la peur. Celle-ci s'est révélée relativement transversale, bien que de manière différenciée, et ce, selon deux logiques précédemment évoquées : la peur au sein de l'espace forestier et celle à l'égard de sa vulnérabilité.

III. L'EXPRESSION DE LA PEUR DANS LES IMAGINAIRES DE LA FORÊT / De quelles manières la peur traverse-t-elle les imaginaires forestiers ?

Suite aux retours sur nos premières pistes d'analyse, nous avons approfondi notre traitement de la peur en la saisissant non plus seulement comme une émotion subjective, mais comme un véritable mécanisme de régulation sociale. En mobilisant les théories de la sociologie des mobilisations, nous avons cherché à démontrer comment cette émotion devient un enjeu central de gouvernabilité du massif : la peur structure les rapports de force, conditionne l'acceptabilité des politiques publiques et oriente concrètement les usages et les pratiques du territoire. Ce prisme analytique nous permet de comprendre que la peur n'est pas un simple frein à l'action : elle est une ressource politique exploitée, une donnée que les institutions doivent apprendre à décoder pour transformer une anxiété passive en une vigilance citoyenne active. Nous avons donc voulu mettre en lumière ce basculement : de l'émotion individuelle à l'instrumentalisation au service des jeux d'acteurs.

Analyser la peur en forêt sous l'angle de la gouvernabilité impose de dépasser le seul ressenti individuel pour en faire une stratification sociale des affects. Si la peur de la forêt, associée à une insécurité face à l'altérité sauvage, est majoritairement portée par des usagers récréatifs urbains — comme en témoignent les demandes récurrentes de sécurisation dans les bilans de concertation du PNR —, la peur pour la forêt, elle, structure le discours des acteurs de la gestion (ONF, élus) qui l'instrumentalisent pour justifier des interventions techniques. Loin d'être neutre, cette peur devient un régulateur informel des pratiques : elle transforme l'espace forestier en un champ de forces où la menace (sanitaire, sécuritaire ou prédatrice) légitime des mesures de zonage, d'exclusion ou de surveillance accrue. En somme, la peur ne fait pas que qualifier notre rapport au vivant ; elle le normalise, en faisant passer pour une nécessité de protection publique ce qui est, au fond, un arbitrage politique entre des usages concurrents de l'espace forestier.

Dans un rapport publié en 1999, les chercheurs en psychologie Kals, Schumascher et Montada distinguent deux types de rapport à la nature : les émotions dirigées *vers* la nature telles que l'attachement ou l'émerveillement et les émotions suscitées *par* la nature comme la peur, ou l'apaisement. Cette « affinité émotionnelle envers la nature », ou le lien émotionnel

avec la nature, plus ou moins consciemment vécu par l'individu, est construite dans des expériences biographiques (paysages connus, promenades d'enfances). C'est ce lien d'attachement avec la forêt qui, lorsqu'il est activé par la dégradation visible, la disparition d'espèces ou le sentiment d'une transformation irréversible, peut faire naître une inquiétude tournée vers l'objet forestier lui-même, voire, une peur.

Dans cette troisième partie, nous étudions les relations entre la peur et les imaginaires forestiers. Comme l'affirme la philosophe étatsunienne Martha Nussbaum, les émotions, dont la peur, sont des formes d'intelligence cognitive et politique : elles contiennent un jugement sur ce qui a de la valeur et sur ce qui est menacé (Nussbaum, 2001). La peur pour la forêt n'est donc pas irrationnelle et signale que quelque chose de précieux est en jeu. Elle peut devenir un levier de transformation des imaginaires, à condition d'être correctement cadrée et orientée vers l'action, plutôt que vers la paralysie.

Comprendre comment la peur structure les imaginaires associés à la forêt et réciproquement comment les imaginaires alimentent certaines peurs, participe de cette volonté de montrer que la peur n'est pas neutre : tandis que certains acteurs ont le pouvoir de nommer ce qui fait peur (les gestionnaires, les institutions), d'autres se sentent démunis face au manque de cadrage (les habitants, les usagers).

Ainsi, dans la forêt, la peur est multiforme : elle porte sur sa faune, sa flore et ses histoires, mais également sur son avenir, sa transformation, sa disparition. Il s'agit donc de démontrer que la forêt et ses imaginaires suscitent chez les enquêtés des sentiments multiples, semblant opposés (peur de la forêt mais peur pour la forêt) alors que relevant souvent du même sentiment : celui de l'attachement profond aux espaces forestiers.

A) Comment les imaginaires du mystère et d'inconnu structurent la peur de la forêt

1. La forêt représente un espace d'inconnu qui structure la peur des individus

La peur est, chez certains enquêtés, associée à l'impression de mal connaître la forêt, et plus généralement à une conception de la forêt comme un espace d'inconnu. Nos entretiens suggèrent qu'une familiarité accrue avec la forêt peut atténuer certaines formes de peur. La

présence de cet imaginaire semble donc corrélée à la connaissance de la forêt, et plus généralement à une socialisation à la nature et à une pratique plus régulière de la forêt :

Responsable département jeunesse de la bibliothèque municipale de La Part-Dieu (elle a participé à la mise en place de l'exposition « L'appel de la forêt » à la bibliothèque) : Il y a la peur de se perdre, il y a la peur de la dévoration, il y a la peur de l'abandon. Là où il y a une vraie scission entre, je dirais, les enfants des villes et les enfants de la campagne, c'est dans la confiance dans sa propre capacité à vivre dans la forêt. Ça je l'ai perçu. Alors les écoles qu'on a reçues c'est essentiellement des écoles de Lyon, mais parfois on a reçu des écoles de Lens ou du Nord-Isère, et le rapport des enfants était complètement différent à la forêt. C'est-à-dire que ceux qui habitent dans un village ou ceux qui sont scouts ou ceux qui font de la montagne par exemple, ils savaient faire les nœuds de brêlage pour faire des cabanes, ils savaient allumer un feu, ils savaient reconnaître les orties, ils savaient qu'il y avait des choses qui se mangeaient, ils savaient reconnaître des empreintes.

Cette méfiance vis-à-vis de la forêt, que certains expriment, se matérialise dans leur choix de rester, ou non, sur les sentiers tracés :

Enquêteur.trice.s : Et est-ce qu'il y a des endroits dans la forêt où vous ne voulez pas aller forcément, où vous évitez d'aller ?

Enquêtée : Ouais, nous on reste sur les sentiers. On va déjà éviter de se perdre.

- L'enquêtée est une femme, habitante de Corbelin et originaire de Lille. Elle est chargée du recrutement et fréquente la forêt environ une fois par semaine.

Enquêteur.trice.s : Lorsque vous faites ces activités, est-ce qu'il y a des zones ou des parties de la forêt que vous évitez ?

Enquêtée 1 : On reste plutôt sur les sentiers.

Enquêtée 2 : Je ne sais pas, peut-être certains endroits spontanément. On ne va pas forcément ailleurs que sur les sentiers.

- Les enquêtées sont deux étudiantes de l'Université Savoie Mont-Blanc, au Bourget du Lac. Elles fréquentent la forêt une à deux fois par semaine.

Cette connaissance technique de la forêt semble aujourd'hui transformée par le recours aux techniques de géolocalisation et au smartphone :

Technicien ONF : […] quand j'ai commencé à faire de l'accueil du public, on avait une référence, je sais pas d'où elle sortait, mais comme quoi les gens par rapport à la peur... Comme quoi il y avait une enquête qui avait été faite par je crois la DG à l'époque de l'ONF qui montrait que les gens en gros faisaient 300 mètres autour des parkings. Autour de la voiture et que c'était en lien justement avec la peur d'aller dans le territoire qu'ils ne connaissaient pas.

Enquêteur.trice.s : C'était une enquête ONF ?

Technicien ONF : Peut-être. Peut-être. C'est une référence que j'ai toujours eu en tête en tout cas. Je pourrais pas vous…

Enquêteur.trice.s : Nous, on a eu beaucoup de retours sur nos entretiens sur le fait de suivre les sentiers, de ne jamais s'éloigner des sentiers... Mais ça c'est encore plus intéressant de voir : 300 mètres au-delà de la voiture.

Technicien ONF : Ce truc-là, il est peut-être d'autant plus vrai qu'à l'époque, il n'y avait pas tous les moyens de géolocalisation. Le balisage n'était pas aussi complet qu'aujourd'hui. Donc forcément dès qu'on quittait les gros spots d'accueil, on était vite dans la découverte.

Enquêteur.trice.s : Et il y avait cette peur qui venait… qui est peut-être moins présente à l'heure actuelle du coup avec les GPS.

Technicien ONF : On peut imaginer normalement, plus on connaît moins on a peur. Donc il y a quand même eu un gros travail de sensibilisation dans différents domaines donc on peut imaginer que c'est mieux.

Mais cette transformation des manières de s'informer et de se guider dans la forêt peut susciter de nouveaux types de dangers pour les usagers, comme le soulignent les gestionnaires et acteurs du territoire :

Accompagnateur de moyenne montagne : Des peurs, oui. Il y a des gens que vous ne laissez pas partir seuls : peur de se perdre, de se faire une cheville, de ne pas s'en sortir. Le réflexe, c'est le smartphone : on appelle l'hélico. Alors qu'un local se débrouille pour rentrer en boitant.
Je vois de plus en plus de gens randonner avec le smartphone et les applis de carto. La carte papier, c'est devenu rare. Le jour où la batterie lâche, ils sont mal, et ils font n'importe quoi. Je vois régulièrement des secours en montagne : des gens complètement inexpérimentés se mettent dans des situations dangereuses. Il y a encore eu, il y a une quinzaine de jours, un couple qui s'est tué dans les Bauges. Ils ont chuté dans un couloir en glace : 200 mètres de chute, retrouvés le lendemain.
Et en forêt, pareil : les applis et réseaux sociaux poussent les gens à aller partout. Même les coins à champignons : certains les publient, et des gens suivent, se retrouvent dans des endroits impossibles, se blessent.

Cette évolution ne transforme pas seulement les pratiques des usagers : elle semble redéfinir également les formes de responsabilité et d'inquiétude des gestionnaires forestiers. L'inconnu représente alors, dans ce cas, une peur non plus pour les usagers directement, mais pour certains acteurs administratifs et gestionnaires du PNR. Ils évoquent l'inexpérience des usagers ou leur non-respect des signalisations comme des sources de danger, qui suscitent de la peur : leur rôle se transforme, puisqu'ils deviennent responsables d'usagers qui n'ont plus peur d'aller là où il ne faut pas :

Technicien ONF 1 : […] Et puis il y a une peur que, nous, on a de plus en plus. C'est en lien avec l'explosion de la fréquentation, c'est que nous dans nos missions, on doit mobiliser du bois. Que une coupe de bois, c'est une exploitation forestière, c'est dangereux, c'est fermé c'est voilà… on met des panneaux, on fait tout ce qu'il faut, et malgré tout, il y a les usagers, ils viennent quand même.

Technicien ONF 2 : Et on est responsable !

Technicien ONF 1 : Et pour nous, aujourd'hui, c'est quand même un souci de se dire « on peut avoir, malgré qu'on ait fait tout ce qu'il fallait, on peut se retrouver avec des usagers »…

La peur de la forêt se cristallise également durant la nuit, moment où l'absence de visibilité et l'intensification des perceptions sonores renforcent un imaginaire d'incertitude, voire de mystère de la forêt. L'expansion des sens en forêt, qui peut être coutumière durant la journée, devient la nuit un facteur de peur.

Enquêteur.trice.s : C'est un truc que vous n'avez jamais fait, passer la nuit dans la forêt ?

Enquêté : Non. J'ai fait des bivouacs en pied de falaise et du coup il y a la forêt à côté. C'est vrai que quand on entend des animaux un peu bouger au milieu de la nuit, tout le temps les sangliers, bon, c'est pas hyper rassurant.

Enquêté : Donc c'est surtout pour la faune sauvage, que la nuit c'est un peu effrayant.

Enquêteur.trice.s : Et surtout pour les bruits ?

Enquêté : Oui, les bruits, les sangliers, ça peut être dangereux.

- L'enquêté est un chargé de développement durable vivant entre Chambéry et Lyon.

Enquêteur.trice.s : Et est-ce qu'il y a des moments où vous évitez de vous trouver en forêt ?

Enquêté : La nuit.

Enquêteur.trice.s : Pourquoi, selon vous ?

Enquêté : Un imaginaire de peur. La nuit, on ne sait pas trop où on peut se perdre plus facilement. On peut craindre des rencontres avec des animaux dans la forêt à côté de chez nous. Enfin, même chez nous, il y a des sangliers qui se baladent, on n'a jamais envie de les croiser […].

- L'enquêté est un retraité, habitant à Aix-les-Bains.

Cet investissement de la forêt comme un lieu de mystère est fondé et alimenté par un corpus culturel et artistique représentant la forêt comme lieu d'inconnu, de surnaturel, voire parfois de danger. Certains enquêtés mobilisent des références culturelles pour donner sens à leurs représentations.

Photographe professionnelle dans les Bauges : En fait, on dit de moi que quand je photographie, on dirait un peu la forêt des mystères. C'est un côté un petit peu mystérieux. Dans les tirages que je vends, on dit souvent qu'on dirait des aquarelles un petit peu. Donc c'est quand même une interprétation très personnelle. J'ai une vision de la forêt très… Je sais pas si ça vous parle, mais moi je suis une grande fan depuis toujours de fantasy, de Seigneur des Anneaux et tout ça. Et pour moi, l'imaginaire lié aux forêts est très important oui, il y a un côté très mystérieux même si je sais foncièrement qu'il n'y a pas d'elfes qui marchent dans nos forêts. Je sais pas si vous voyez de quoi je parle mais bon voilà j'aime bien ce côté lutin, forêt. Je sais pas… Les brumes extérieures, tout ce côté très… me parle.

Enquêtée : Alors j'avoue que la nuit, je ne sais pas si je serai très rassurée. Je n'y vais pas très souvent la nuit.
[…]
Alors j'avais regardé le film *Projet Blair Witch*, après j'avais peur.

- L'enquêtée est une médecin généraliste habitant à Saint-Alban-Leysse.

Le *Projet Blair Witch* est un film à énigme/d'horreur américain paru en 1999. Le film raconte l'aventure de trois étudiants en cinéma réalisant un documentaire sur le mystère de la sorcière de Blair et de la forêt hantée de Burkittsville. Le film, précurseur par l'utilisation d'une image filmée à la première personne, embarque le spectateur au cœur de la forêt hantée, à travers les yeux de la caméra des étudiants.

Extrait du film - prise de vue à la première personne

Cette image capturée à la première personne à travers la caméra des personnages de l'intrigue a contribué à fonder un sous-genre du cinéma, le *found footage*, défini comme le réemploi d'un film trouvé, lequel est en fait fictif. Cette configuration particulière d'images contribue à expliquer le rôle du *Projet Blair Witch* dans la construction d'un imaginaire mystérieux de la forêt, notamment nocturne.

La nuit, l'espace forestier est investi par des représentations liées au mystère et au danger comme nous l'ont montré nos entretiens. Nous avons observé que la forêt redevient, lors de ces moments nocturnes, un espace dans lequel l'ouverture des possibilités implique la notion d'inconnu. Cette dernière renvoie ensuite à la potentialité du danger qui motive, lui, la peur vis-à-vis de la forêt.

Enquêteur.trice.s : Est-ce qu'à l'inverse, il y a des moments où vous évitez d'aller en forêt ?

Enquêtée : La nuit.

Enquêteur.trice.s : Pourquoi ?

Enquêtée : C'est plus effrayant.

Enquêteur.trice.s : Qu'est-ce qui est effrayant ? La faune ?

Enquêtée : Non, plutôt les gens. Les personnes qu'on peut y croiser.

Enquêteur.trice.s : Pour vous, ce sont les seuls dangers ou il peut y en avoir d'autres ?

Enquêtée : C'est celui-là que je crains le plus.

- L'enquêtée est une femme de 22 ans, saisonnière en restauration.

Ici, l'imaginaire du mystère associé à la forêt de nuit rencontre la peur de l'autre, humain, considéré comme élément de danger qui peut se déployer pleinement la nuit. Mais la peur de l'autre ne se résume pas au mystère ou à la nuit : elle est aussi structurante des représentations et pratiques des usagers le jour.

2. Peur de la forêt, peur de l'autre

L'inconnu de la forêt se matérialise donc également dans une peur de l'autre. Espace non urbanisé, qui n'est pas soumis à une surveillance régulière, la forêt représente un espace d'inconnu dont la fréquentation peut donner lieu à des rencontres imprévisibles, non contrôlées. La peur de la forêt comme espace d'inconnu se double d'une peur d'autrui en forêt, centrée sur la présence humaine. L'inconnu en forêt, pour certains usagers, ne renvoie pas à l'espace mais aux individus qu'on pourrait y trouver. La fréquentation de la forêt par d'autres humains structure une peur de ce qui pourrait s'y passer :

Responsable département jeunesse de la bibliothèque municipale de La Part-Dieu : J'ai pas senti beaucoup de peur aujourd'hui par rapport à la forêt. Ce serait plutôt une peur de croiser quelqu'un dans la forêt. C'est pas dans les imaginaires de forêt, c'est plus des gamines qui se font violer, tuer au bois de Boulogne. Aujourd'hui, les peurs sont plutôt celles-là. Aussi à L'Isle-d'Abeau, il y a pas longtemps, il y a eu ça aussi. Une jeune fille, en rentrant chez elle, qui traverse un bout de forêt…

Enquêteur.trice.s : Oui, donc la forêt, plus comme un espace désert et un peu…source d'insécurité.

Responsable département jeunesse de la bibliothèque municipale de La Part-Dieu : Oui, c'est peut-être ça. Mais d'insécurité en raison d'autres humains. Pas en raison de ce qui devrait se retrouver dans la forêt.

La peur de l'autre est également dirigée vers les autres usagers de la forêt, et notamment les chasseurs, qui représentent, pour une partie des enquêtés, l'une des principales figures de danger, et donc de peur, en forêt. Cette peur est souvent invoquée par des individus ne pratiquant pas la chasse, ou n'entretenant pas de liens avec le milieu de la chasse. Elle trouve d'abord son incarnation dans une peur de l'arme, du fusil :

Enquêteur.trice.s : Est-ce qu'il y a des périodes, sur la journée ou dans l'année, que vous évitez pour aller en forêt ?

Enquêtée : Oui, la chasse.

Enquêteur.trice.s : La saison de chasse ?

Enquêtée : Oui. C'est un vrai souci. Il faudrait sortir avec un gilet jaune pendant la chasse. Il y a des endroits où il ne faut pas aller, ça me fait peur.

Enquêteur.trice.s : Qu'est-ce qui vous fait peur concrètement ?

Enquêtée : Les chasseurs, les fusils, leur état d'ébriété […]. C'est un vrai souci entre les citoyens, les randonneurs et les chasseurs. Il y a des jours où on ne peut pas sortir, même en montagne, il y a des endroits où on ne peut pas aller. Ils disent : « Il ne faut pas avoir peur. » Oui, mais toi, tu as un fusil.

- L'enquêtée est une intervenante sociale qui habite à Chambéry, et qui fréquente la forêt « le plus souvent possible ».

Cette peur est envisagée et prise en compte par certains acteurs institutionnels ou proches du milieu de la chasse, qui la déplorent et l'expliquent par la méconnaissance des armes par les Français, et plus généralement par un manque d'information et de communication :

Enquêteur.trice.s : Vous avez dit que les gens découvraient beaucoup l'aspect réglementaire de la pratique de la chasse, pensez-vous que la chasse manque de … communication ?

Responsable communication à la Fédération de chasse de Savoie : Oui, déjà on a fait un gros effort. Si on prend 20 ou 30 ans en arrière on était pas bon niveau com […]. Avant on ne parlait pas de tout ça, et encore moins de communication. On retrouve maintenant dans chaque fédération de chasse par département, au moins un chargé de communication et/ ou

un animateur nature. On a mis un gros accent sur la com, que ce soit par le biais d'internet, tout ce qui est papier, les écoles, on a fait un gros bond en avant.

Enquêteur.trice.s : Pensez-vous que les gens sont réceptifs ?

Responsable communication à la Fédération de chasse de Savoie : Oui ils sont réceptifs, mais pour avoir rencontré des citadins de la zone et encore là en 2025, il y en a plein c'est même pas le fait d'être anti-chasse ou d'un désintéressement. C'est une désinformation, peut être, je sais pas. Moi je le ressens comme ça. Oui, ils savent la chasse, les gilets oranges… mais ils savent pas que ces chasseurs sont fédérés par une fédération et qu'il y a autant de règles strictes de mise en place et des suivis techniques.

Au-delà de la simple volonté pédagogique affichée, ce discours révèle une stratégie d'influence certaine. La Fédération de chasse de Savoie ne se contente plus de gérer un territoire ; elle déploie un véritable militantisme de la normalisation. En structurant sa parole autour de chargés de communication et d'animateurs nature, elle cherche à passer d'une posture de pratique traditionnelle à celle de gestionnaire technique légitime. Cette rhétorique, qui insiste sur la rigueur des règles et les suivis techniques, témoigne d'un rapport de force politique : il s'agit pour l'institution de reconquérir une opinion publique qui, dans les espaces périurbains du massif, perçoit de moins en moins la chasse comme une tradition naturelle et de plus en plus comme une activité en concurrence frontale avec les usages récréatifs. Ce dispositif de légitimation est, en soi, une réponse tactique au sentiment de méfiance que nous avons identifié chez les autres usagers. Ce constat révèle donc un rapport de force également asymétrique : d'un côté, des organisations structurées, dotées d'une parole formatée pour répondre aux injonctions écologiques ; de l'autre, des usagers récréatifs dont les représentations, bien que puissantes, sont moins organisées et donc moins audibles auprès des décideurs publics. Intégrer cette donnée est essentiel pour comprendre que la forêt n'est pas un espace neutre, mais un champ de forces où la légitimité des usages se joue aussi sur la capacité à produire un discours organisé et politique.

Mais la peur de la chasse en forêt ne s'épuise pas à la peur de l'arme : certains témoignent d'une peur des chasseurs pour ce qu'ils représentent et pour ce qu'ils sont. La peur de la forêt est alors une peur d'un autre identifié, qui suscite la méfiance pour ses

caractéristiques supposées. Notamment, les interactions de ces usagers confirment leur représentation des chasseurs (imaginés comme un groupe homogène). Le rapport supposé des chasseurs à l'alcool est notamment mobilisé par certains usagers comme facteur de danger dans la forêt :

Enquêtées : On s'est fait prendre au milieu d'une chasse. On a vu les chiens qui descendaient, bon moi j'étais pas trop tranquille j'ai pas du tout confiance dans les chasseurs et leur mentalité.

Enquêteur.trice.s : Et y'avait pas de signalisation ?

Enquêtées : Bah la signalisation ouais c'est quand on les entend tirer quoi il faut savoir les jours et on sait les jours. En Haute-Savoie c'est bien fait, c'est tout prévu sur Internet et en Savoie c'est très compliqué (...) Et ça picole un peu avant de partir hein !

- Les enquêtées sont deux femmes retraitées, habitantes de la région.

Les chasseurs représentent donc encore, pour certains, l'autre, le danger. La présence de chasseurs contraint alors l'utilisation de la forêt, et est donc perçue comme illégitime par certains usagers :

Institutrice (École-en-Bauges) : Moi, j'y vois le... C'est mon yoga, quoi.

Enquêteur.trice.s : Ok, ouais, ouais.

Institutrice : Voilà. Et sans même courir, je veux dire, en marchant, c'était déjà ça. Même, tu vois, des fois j'y vais juste marcher, je cours pas forcément, mais...

Enquêteur.trice.s : Ah oui, d'accord. Est-ce que du coup, au contraire, il y a des moments où tu évites d'aller en forêt ? Ça peut être un moment dans la journée, ça peut être aussi un moment dans l'année, par exemple ?

Institutrice : Les chasseurs, clairement. Très clairement, les chasseurs.
[…]

Enquêteur.trice.s : Oui, je vois. Et est-ce que tu as déjà rencontré... Ça t'est déjà arrivé de voir un chasseur justement pendant que tu étais là ?

Institutrice : Oui, plein de fois. Mais du coup, je fais demi-tour souvent. De toute façon, ils ne nous regardent jamais d'un œil très bienveillant. On sent bien qu'on n'est pas les bienvenus.

Enquêteur.trice.s : Ah oui ?

Institutrice : Après, quand ils sont en fin de chasse, ils nous disent... On a dû rencontrer des sympas. Mais quand ils sont tous ensemble et tout, ils aiment pas voir passer des gens qui courent. Mais après, je sais pas... Là où tu vois où on va, c'est quand même un chemin qui est quand même très, très fréquenté par les randonneurs. Du coup, moi, j'ai du mal à comprendre... Vu toutes les forêts qu'il y a en Bauges, justement, pourquoi ils chassent là.

La peur de l'autre renvoie non seulement à l'autre humain, mais aussi à l'autre non-humain, à la faune et à la flore.

3. La forêt et ses habitants : la peur et l'imaginaire du sauvage

La peur des animaux se cristallise, chez beaucoup d'usagers, sur des espèces récurrentes et clairement identifiées : le loup et le sanglier. La présence de ces espèces alimente l'imaginaire de la forêt comme espace naturel et « sauvage ». L'attitude supposée agressive de ces espèces fonde une peur de la confrontation et de potentielles attaques corporelles :

Enquêteur.trice.s : Est-ce qu'il y a des espèces autour desquelles des peurs se cristallisent ?

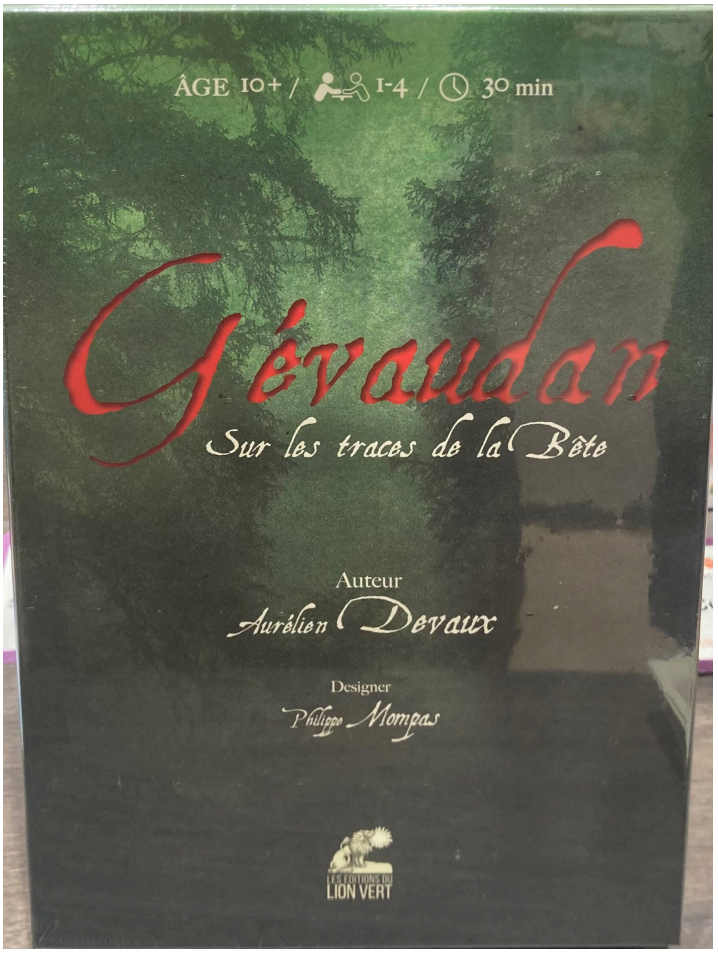
Technicienne ONF : Chez les usagers : oui, on me demande souvent si je n'ai pas peur de rencontrer un loup. Moi, j'ai beaucoup moins peur de rencontrer un loup que de me promener à Pigalle le soir. [Rires]. Je n'ai jamais peur en forêt par rapport aux espèces. Les seules fois où je peux me poser des questions, c'est selon les humains que je croise. Mais dans l'imaginaire collectif : peur du noir, du « grand méchant loup », des animaux inconnus. Et chez des citadins d'Annecy, même si la forêt est proche, beaucoup connaissent mal le milieu, donc ces peurs restent.

Cette peur du loup n'est pas indépendante à l'imaginaire mystique de la forêt, mais est construite culturellement en partie, par des légendes, des contes pour enfants qui instaurent une méfiance, une peur de la forêt liée à celle du loup. La légende de la bête du Gévaudan, évoquée plus tôt, participe de cette mythification de la forêt pour les bêtes qu'elle abrite. Cet artefact culturel est d'autant plus efficace qu'il renvoie non pas à un conte pour enfant, même s'il peut être mobilisé comme tel, mais à un mystère historique et irrésolu. Cette légende est investie d'un travail historiographique qui vise à retracer les témoignages de la bête, et d'un travail mémoriel qui fait rentrer cette légende dans la culture commune. Des livres, des statues, des expositions, des jeux sont ainsi créés autour de la bête du Gévaudan, renforçant la force de cette légende qui place la forêt en abri de bêtes surnaturelles.

Statue de la bête combattue par une villageoise, à Sogne d'Auvers

Jeu de stratégie dans lequel les personnages doivent affronter la bête dans une forêt mystérieuse.

Photo prise dans un magasin de jeux de société (Toulouse)



Mais dans les imaginaires de certains, le sanglier semble avoir remplacé le loup comme figure principale du danger en forêt :

Enquêté.e : J'ai jamais eu la chance de rencontrer un sanglier je pense que je serai pas ultra fière…

Enquêteur.trice.s : Pour vous ça représente un danger ?

Enquêté.e : Du coup le sanglier je pense que si ça peut être c'est bien la seule bête qui me ferait peur. Oui, il charge.

Enquêteur.trice.s : Plus que le loup par exemple ?

Enquêté.e : Oui. Curieusement. Après je ne sais pas un loup face à mon chien ce qu'il ferait, mais je pense que les loups ils fuient plus qu'autre chose. Les sangliers c'est autre chose à mon avis. Ils avancent quoi. C'est ça.

- L'enquêtée est une enseignante en faculté de pharmacie, de 55 ans. Elle fréquente la forêt une fois par semaine environ.

Mais cette peur du sanglier et du loup est remise en cause par les acteurs institutionnels :

Chargée de mission Forêt au PNR : Sinon il n'y a que la faune sauvage qui me vient en tête, il pourrait y avoir une peur des serpents, on peut s'imaginer toute une rangée de sangliers, une laie avec ses petits, ou le loup. Mais effectivement ça c'est vraiment fantasmé parce qu'en fait la faune a encore plus peur que nous. Mais globalement on ne risque rien.

Ces derniers soulignent le décalage entre les peurs évoquées et les dangers réels de la forêt :

Enquêteur.trice.s : Au niveau de la faune, il n'y a pas de peur qui revienne de ce que vous avez pu… Chez les enfants…?

Technicien ONF : Ça quand on leur demande : « Quel est l'animal le plus dangereux de la forêt ? » Alors il y a l'ours, il y a le loup, il y a le serpent, éventuellement l'araignée. Et quand on leur dit que c'est la tique, et bah…

[Rires]

Technicien ONF : Ils sont un peu déçus.

Les acteurs économiques et institutionnels de la forêt identifient, eux aussi, des dangers en forêt, mais qui sont bien distincts de ceux mobilisés par les usagers :

Enquêteur.trice.s : Vous identifiez quels dangers, en forêt ?

Accompagnateur de moyenne montagne : Le danger principal aujourd'hui, ce sont les arbres secs, morts ou malades. En cas de vent fort, ou même sous le poids de la neige, ils tombent. Si vous êtes au mauvais moment, c'est très dangereux. Des endroits où je descendais en VTT « au taquet » il y a 10 ans sont devenus impraticables : il faudrait une semaine de tronçonneuse pour dégager.
Deuxième danger : les tiques (altitudes basses et moyennes). Ces dernières années, sur une sortie, on peut rentrer avec 5–6 tiques, même avec vêtements longs. Et c'est dangereux : maladie de Lyme. Les médecins qui se sont occupés de moi disaient qu'une part importante des tiques est porteuse. Et il y a aussi l'encéphalite à tiques, plus récente : là, c'est instantané, c'est un virus, potentiellement mortel. Il existe un vaccin, notamment utilisé en Suisse chez les professionnels de terrain.
Troisième danger : les frelons asiatiques. Cette année, j'ai eu cinq nids dans un rayon de 500 mètres autour de la maison. Ça ne rigole pas. Un client s'est fait piquer : en une demi-heure, le bras a triplé de volume. Plusieurs piqûres, ça peut être mortel.

Les acteurs institutionnels revendiquent une connaissance de la forêt, une forme de distance liée à leur expérience professionnelle de la forêt et à l'observation de son évolution qui leur permet d'en évaluer les véritables dangers et de relativiser la peur des usagers. En tant que gestionnaires de la forêt, les agents de l'ONF voient ainsi se créer et se défaire les peurs de la forêt :

Technicien ONF 1 : Donc la peur du loup… franchement ça revient un petit peu parce qu'on parle beaucoup du loup mais pas plus que ça.

Technicien ONF 2 : Ça a été ponctuel. Moi j'ai pu y assister lorsque le loup en fait s'est… on va dire s'est développé sur le massif des Bauges. La première fois où il est arrivé. Ça a été assez impressionnant pour les habitants d'École en Bauges, puisqu'il y avait des

mouflons qui se faisaient attraper à quelques mètres des maisons avec des grosses traces de sang, des cadavres, des machins… et là du coup on avait vraiment senti une évolution les gens du coup… tout ce qui était plutôt pro-loup, qui voyaient ça de manière plutôt sympathique… Il y a eu un moment où waouh c'était un peu trop près. On entendait des mamans qui voulaient plus sortir en poussette parce qu'il y avait loup qui venait jusqu'à… Ça a pas duré longtemps. Mais c'est pour dire qu'il peut y avoir en fait des réactions très fluctuantes et très dépendantes d'un événement fortuit. Voilà un truc dont on est sûr, d'un coup on peut complètement changer, et puis depuis rentré dans les mœurs. Le mouflon n'a pas disparu, mais a été…

Technicien ONF 1 : Presque.

Technicien ONF 2 : Donc du coup les gens le voient plus donc… Mais voilà tout ça pour dire qu'il peut y avoir quand même des évolutions. Et on est sur cette forêt qui fait rêver, ou qui fait peur, et qui… c'est difficile à exprimer, mais chaque fois qu'on est avec des usagers, il faut bien qu'on prenne en compte le fait qu'ils ont des affects qui sont différents en fonction de ce qu'ils ont entendu quand ils étaient gamins, de leur expérience et… de leur expérience gamins et de leur expérience d'avant-hier aussi.

La forêt est un espace où se déploient des imaginaires et des peurs distinctes et situées en fonction de la position des individus et de leur rapport à la forêt. Elle est d'abord un espace où se déploie un imaginaire de l'inconnu qui crée de la peur chez certains usagers. Les individus qui disent ne pas posséder un savoir pratique de la forêt expriment plus souvent une peur de la forêt liée à son caractère inconnu. Dans le même temps, ces usagers apparaissent aussi, aux yeux de certains acteurs institutionnels ou économiques, comme des sources de risque en raison de leur inexpérience réelle ou supposée. L'imaginaire de l'inconnu rencontre également un imaginaire mystique de la forêt, construit culturellement et socialement, que les individus mobilisent pour expliquer leur peur de la forêt. Cette dernière est alors adossée à des œuvres de référence, comme le *Projet Blair Witch*, ou à un fond culturel diffus qui pose la forêt comme lieu mystérieux et rempli d'inconnu(s). Souvent, c'est pour évoquer la nuit en forêt que les enquêtés mobilisent cet imaginaire mystérieux, où la forêt (re)devient un espace où tout est possible, où les rencontres peuvent se révéler dangereuses.

La forêt est donc également le lieu où se déploie une peur de l'autre, principalement dirigée vers les chasseurs. Si les représentants de ces derniers, ou les acteurs institutionnels interrogés, ont conscience et déplorent ce qu'ils interprètent comme un manque de communication autour de l'arme et des règles de sécurité qui encadrent la chasse, certains usagers confirment une peur des chasseurs en tant que tels, et non pas seulement une peur du fusil. Mais l'inquiétude liée à la présence d'autrui ne se résume pas à la peur de la chasse, et désigne également la peur de la faune de la forêt : la présence de loups, et encore plus de sangliers, sont des facteurs de peurs qui structurent un imaginaire du sauvage, du naturel, dans un espace pourtant fortement anthropisé. La peur de l'autre peut également être envisagée du côté de la faune. Des travaux montrent la création de corridors d'évitement pour les animaux, autour des sentiers où le passage d'usagers est répété. La présence humaine répétée sur un tracé précis constitue donc, pour les espèces étudiées, notamment les ongulés, des « couloirs de la peur ». Comme l'affirme la chargée de mission forêt pour le PNR des Bauges : « la faune a encore plus peur que nous ».

Face à la peur du loup ou du sanglier, les acteurs économiques ou institutionnels de la forêt des Bauges mobilisent une forme de pragmatisme, de connaissance de la forêt qui les conduits à identifier d'autres dangers, comme les tiques, le bois mort ou les frelons. Ils sont donc eux aussi concernés par la mobilisation de formes de peur, ou du moins d'inquiétude, dans la forêt, mais elle ne se déploie pas sur les mêmes « objets ».

Au-delà du simple ressenti individuel, cette peur fonctionne comme un véritable levier de régulation territoriale. Prenons l'exemple de la communication de la Fédération des chasseurs de Savoie : via leurs campagnes « Un dimanche à la chasse », ces organisations ne font pas que de la simple pédagogie ; en martelant les règles de sécurité et les zones de battue, elles rappellent en permanence que la forêt est un espace dont l'usage est conditionné à leur présence. Cette mise en scène du risque sécuritaire rend la présence des autres usagers (randonneurs, VTT) « exceptionnelle » et soumise au bon vouloir des chasseurs, instaurant ainsi une hiérarchie dans l'accès au territoire. En alimentant cette prudence, ces organisations maintiennent tacitement les citadins sur les sentiers balisés, transformant la peur en une barrière invisible qui permet une gestion du territoire par l'auto-censure des usagers plutôt que par une interdiction physique directe.

B) « La peur pour » ou la réflexion sur les causes humaines de la dégradation des forêts du PNR des Bauges

La peur pour la forêt est récurrente et exprimée par la quasi-totalité des enquêtés. Ils perçoivent les transformations constantes et diffuses de la forêt et ont conscience de la dégradation environnementale. Cette « peur chronique de la catastrophe environnementale » (Clayton, Manning, Krygsman, Speiser, 2017), autrement appelé « éco-anxiété » (Lapaige, 1996), traduit une forme d'inquiétude liée à un sentiment d'impuissance face aux problématiques environnementales contemporaines (dérèglement climatique, destruction des écosystèmes, multiplication des catastrophes naturelles, etc.). La projection vers l'avenir et la prospection constituent le cadre d'émergence de l'éco-anxiété et génèrent de la souffrance. Cependant, on remarque également que la peur évoquée par les enquêtés est parfois rétrospective et provient d'une expérience directe de désolation et de perte faite dans un environnement présent. C'est ce que Glenn Albrecht nomme la « solastalgie », c'est-à-dire « la détresse produite par le changement environnemental impactant les personnes alors qu'elles sont directement connectées à leur environnement domestique » (Albrecht, 2005) : un « deuil d'un monde que l'on a connu » en train de disparaître, « un mal du pays sans exil » (Morizot, 2017).

La distinction entre éco-anxiété et solastalgie, loin d'être abstraite, se lit concrètement dans les entretiens réalisés au cours de notre enquête. Alors que certains enquêtés décrivent une perte déjà vécue, ancrée dans des lieux intimes et des temporalités biographiques, d'autres projettent leur inquiétude vers un futur forestier incertain, dont ils ne maîtrisent ni le rythme, ni les contours. Pour autant, notre étude nous a introduits aux variations du sentiment de peur pour la forêt selon la profession (amène-t-elle à fréquenter la forêt ?), le degré d'exposition au milieu forestier ainsi qu'au niveau de connaissance écologique. Ainsi, comme l'affirme Clayton, l'anxiété climatique est « plus commune chez ceux qui se soucient davantage des questions environnementales, ou qui ont vécu certains impacts du changement climatique » (Clayton, 2020).

Nous avons ainsi distingué trois axes principaux des ressorts de la peur pour la forêt. D'une part, la perception par les techniciens et usagers de la forêt altérée engendre de la peur. De l'autre, cette peur est différenciée selon le rapport même à la forêt. Enfin, cette peur peut être modulée selon deux imaginaires en tension : l'irréversibilité du changement ou la

résilience face à lui.

1. La peur pour la forêt déclenchée par la dégradation observable

La peur pour la forêt n'est pas abstraite, elle s'ancre dans une expérience sensorielle, biographique et locale du changement.

Au cours de nos entretiens, nous nous sommes aperçus que les enquêtés perçoivent les transformations de la forêt car les signes du dépérissement sont visibles et diffus sur tout le territoire. En effet, les utilisateurs de la forêt observent les arbres qui jaunissent, les cours d'eau asséchés, les glaciers réduits, les essences disparues ou encore les chenilles processionnaires. Ces preuves sensibles à travers les odeurs, les couleurs ou encore l'absence de sons, transforment un savoir climatique global en conviction personnelle. La dégradation de la forêt est par conséquent irréfutable car elle est vécue et parcourue. La peur pour la forêt est ancrée dans le présent et dans le territoire, elle n'est pas une projection. Les enquêtés sont exposés au changement environnemental et ressentent un sentiment d'impuissance ou de manque de contrôle sur le processus du changement en cours. La détresse humaine fait alors écho à la détresse des écosystèmes. Elle est d'autant plus importante dans un territoire profondément attachant, émotionnellement parlant, pour ses habitants. Ainsi, les professionnels et habitants du massif sont les plus inquiets dans le corpus.

Traileur professionnel (court 5 fois par semaines depuis vingt-cinq ans dans les mêmes secteurs du massif) formule avec précision :
« La forêt elle m'impressionne beaucoup parce qu'on a l'impression que du coup elle souffre tout l'été. On voit que le terrain est très sec, les arbres des fois changent de couleur. Et on a un peu mal au cœur en voyant ça, puis en fait des fois il pleut un peu plus en septembre, ça repart, c'est re-vert (...) De chez moi je vois plus le relais du Chat, ça devient tout marron, ouais ça se voit quoi. »

Photographe professionnelle (Aillon-le-Vieux) : « Je ne sais pas maintenant il y a peut-être un bon dixième de la forêt qui est morte. Quand on se balade dans la forêt de Margériaz, on voit immédiatement le nombre d'arbres crevés. Puis on en voit de plus en plus. C'est autour de nous. »

Un médecin : « C'est sûr que non… c'est évident. Ça craint, ça me rend triste. Vous allez finir déprimés… c'est exactement ce qu'on vit. »

- L'enquêté est un médecin d'une soixantaine d'années, père de famille.

La peur pour la forêt dans le massif des Bauges est ancrée dans une durée personnelle. Un écart se ressent alors entre un avant connu et un maintenant visible qui déclenche l'inquiétude. Il y a donc une dimension temporelle dans la lecture de la transformation de la forêt. Souvent, la différence climatique est exprimée dans un souvenir d'enfance précis et mis en regard avec le présent vécu.

Accompagnateur moyenne montagne : « Je compare les hivers des années 2000 [neige durable, froid intense] à la situation actuelle : peu de neige au sol à 800 m. Là où, enfant, on chaussait les crampons en bas, il faut désormais marcher plusieurs kilomètres avant d'atteindre une langue de glace réduite et dégradée (...) La forêt est gravement en danger à toutes altitudes, pour toutes essences. »

Traileur professionnel : « Quand j'étais petit, il était très exceptionnel qu'on dépasse les 30 degrés et c'était vraiment une journée où nos parents nous interdisaient d'avoir des activités dehors, moi je me rappelle avoir joué aux jeux vidéos l'été derrière mes volets dans le noir l'après-midi parce qu'il faisait trop chaud dehors. Mais c'était 30°C et aujourd'hui en fait on frôle les 40°C. Donc là on voit vraiment la différence sur ce cycle de 30 ans, j'ai 34 ans. »

Photographe professionnelle : « J'ai le souvenir des paysans ici, il y avait des sources avec des fontaines qui coulaient de partout. Les gens voyaient l'eau comme quelque chose de très important. Et maintenant, oui ça devient compliqué. Je pense que l'eau est un problème. »

Ce changement perçu de la forêt est donc analysé à l'aune d'une vie et comporte des conséquences paysagères et affectives de la forêt, entraînant une peur pour elle et pour sa conservation. L'attachement à la forêt ainsi qu'au territoire, ses espèces, ses cours d'eau ainsi

que ses paysages particuliers, ancre l'inquiétude dans des noms de lieux, des espèces identifiées, des repères géographiques familiers.

Photographe professionnelle : « Il y a beaucoup de frênes qui sèchent sur pied. Alors que moi je l'ai toujours connu comme étant un arbre plutôt même envahissant. Le frêne, ça poussait de partout, c'est très puissant. Mais là, ils sont très affaiblis. Et là, on parle du hêtre qui tomberait malade aussi. Comme nos forêts sont composées essentiellement d'épicéas, de frênes et de hêtres, voilà. Par contre, en effet, on est très inquiets. Très très inquiets. »

« Margériaz, encore une fois, c'est sur une zone où il n'y a pas beaucoup d'eau. Donc il faut vraiment des variétés plutôt méditerranéennes qui supportent la sécheresse. Parce que, depuis quelques années, on a de moins en moins d'eau. »

« Le Chéran, qui est la rivière principale des Bauges, était quasiment à sec. C'est inconcevable. Alors qu'autrefois, l'eau ici, était abondante. »

Les principales menaces de la forêt du massif des Bauges sont les espèces invasives qui avant étaient limitées par les grands froids et qui maintenant peuvent proliférer ainsi que l'augmentation du nombre d'incendies qui engendre une forêt parsemée. Les enquêtés décrivent ainsi une forêt qui se transforme sous leurs yeux, et renforce leur sentiment d'impuissance.

Médiatrice territoriale au PNR : « Le plateau de Savoie Grand Revard, on voyait la forêt partout, on n'était qu'en forêt. Maintenant, on n'est plus qu'en forêt. Ils ont sorti beaucoup d'arbres les scolytes. Donc ça change le paysage. »

L'agriculteur : « On a la chalarose [maladie fongique due à une espèce de champignons pathogènes] sur les frênes, le bostryche sur les sapins. Les frênes tu les vois, ils tombent parce qu'en fait ils n'ont plus de racines. Alors quand tu as des gros coups de vents, ils sont au milieu des bois, tu les ramasses. L'été dernier, les sapins commençaient à devenir tous rouges. Honnêtement les sapins ils ont du scolyte, tu les vois tout jaune, tu te dis à l'échelle

de 10 ans il n'y en a plus. Les frênes ils ont la chalarose, les chênes ils ont séché. C'est vrai que ça pose question, tu y vois vraiment changer. Tu ne sais pas trop comment ça va aller. Tu ne sais pas trop ce qui va venir à la place quoi. »

La chargée de l'Office de tourisme de Chambéry : « Il y a 20 ans, on n'avait pas ces sujets-là. Les incendies, c'était plutôt le sud. On a besoin de leur redire. »

Cette dégradation observée est partagée par tous les profils d'acteurs. Des professionnels aux usagers récréatifs, parfois même jusqu'aux élus, l'imaginaire de la forêt comme paysage stable et permanent est déconstruit et alimente la peur dès que la forêt change.

Technicien ONF 1 : « Cette inquiétude, elle se rajoute avec l'inquiétude qu'il y aura plus de neige, plus de ski — tout ça, comment on transforme… comment est-ce que dans quelques années la montagne… Est-ce qu'on pourra toujours continuer à accueillir autant de monde ? Et donc ça c'est les inquiétudes : il y a la perte pour un élu, la perte de se dire « je suis plus chez moi parce que de toute façon c'est l'EPCI qui commande tout », et puis ce changement climatique qui transforme le paysage au jour le jour. Le paysage, il a changé en très peu de temps. Et puis il continue à changer. « Qu'est-ce que vous avez comme solution ? » On n'a pas grand-chose ! »

Technicien ONF 2 : « Par rapport à l'habitude visuelle qu'ont les gens, ils ont l'impression que le paysage est immuable. Et lorsqu'on vient couper, on vient modifier leur paysage, on vient modifier leurs habitudes. Et ici en montagne, on a une façon de gérer la forêt qui est irrégulière, c'est-à-dire qu'on évite de passer par la coupe rase. Du coup, normalement, il y a toujours de la forêt et c'est pas normal d'attaquer cette forêt. »

Ainsi, cet imaginaire de la forêt immuable, entre en tension avec une réalité observée par les enquêtés et fonctionne comme un filtre interprétatif. Il conduit les usagers à lire tout changement comme une dégradation, même quand ce changement est naturel ou nécessaire. Cette peur n'est donc pas abstraite : elle est ancrée dans les expériences sensorielles et

biographiques du territoire. La quasi-totalité des enquêtés le remarque : la forêt change sous leurs yeux.

2. Une peur différenciée selon les acteurs

La peur pour la forêt n'est pas uniforme : elle est différente selon le métier, le niveau de formation, le rapport professionnel ou récréatif à la forêt ainsi que l'ancienneté sur le territoire. Le rapport professionnel ou profane à la forêt ainsi que le niveau de connaissance écologique ne produit pas les mêmes effets sur les individus.

Chez les professionnels de la forêt, la peur pour la forêt ne provient pas d'un événement ponctuel ou d'une émotion passagère. Elle est inscrite dans la structure même de la position occupée car elle provient de la nature de leur mission, de la perte de certitudes techniques qui fondent leur savoir professionnel (« avant on savait quoi faire, maintenant on ne sait plus ») ainsi que l'impossibilité de voir le résultat de leurs décisions de leur vivant. Cette peur chronique et professionnelle, qui ne disparaît pas quand on rentre chez soi le soir, traduit leur impuissance face à une dégradation qui dépasse leurs leviers d'action et engendre une peur savante nourrie par la temporalité longue et l'incertitude sur le renouvellement.

Technicien ONF 2 : « Il y a 20 ans ou 30 ans, les techniciens forestiers, ils avaient des certitudes. Aujourd'hui [rires], voilà, on n'en a aucune. On sait que ça va changer. Après qu'est-ce qu'on aura ? »

Technicien ONF 1 : « Quand j'étais jeune, on me disait : si t'arrives à refaire la forêt qu'ont faite les anciens, il n'y a pas de soucis, t'auras fait ton boulot. Aujourd'hui, il faut qu'on imagine autre chose, il faut qu'on imagine ce que va être la forêt dans quelques temps. C'est une vraie inquiétude parce qu'on ne sait pas ce qu'elle va être. On sait pas ce qu'on peut faire. Donc les gens sont encore plus perdus que nous qui pourtant sommes dedans tous les jours. On n'a pas de solution, on sait pas trop comment ça va être. »

Face à la crise des scolytes qui touche le territoire des Bauges depuis 2018, les forestiers sont décrits dans un état émotionnel critique. Entre anxiété et impuissance, ils sont au premier plan du dépérissement des forêts et se sentent démunis face à ce phénomène.

Chargée de mission Forêt PNR : « Cette crise inquiète tous les forestiers et met en péril la vision de long terme qu'ils ont toujours eu de la forêt. De manière générale, cela représente une perte de revenus pour tous les propriétaires et toute la filière bois, et un questionnement pour tout l'avenir du renouvellement forestier. »

Il y a une distinction entre anxiété adaptative (qui mobilise vers l'action) et maladaptive (paralysante) qui engendre une peur écologique de la destruction rapide des écosystèmes forestiers longs à se constituer. Cette peur contient l'étude et la quantification de la perte en cascade d'espèces ainsi que la destruction rapide de la biodiversité constituée depuis des décennies, auxquels les techniciens de la forêt assistent au premier plan du fait de leur position. Cette distribution différenciée de la peur pour la forêt selon les acteurs établit que « l'anxiété climatique n'est pas uniformément distribuée ; elle est plus commune parmi ceux qui se soucient davantage des questions environnementales, ou qui ont vécu certains impacts du changement climatique » (Clayton, 2020).

Chez les usagers récréatifs sensibilisés, la peur prend la forme de l'éco-anxiété. Ils évoquent une douleur engendrée par la transformation des forêts ainsi qu'un sentiment d'impuissance face au changement. L'angoisse de ne pas pouvoir transmettre les espaces forestiers connus à la future génération est également très prononcée. La peur est d'autant plus amplifiée chez les individus informés et renseignés sur le changement climatique. Plus on sait, plus on est anxieux : le savoir amplifie la peur. Ainsi, dans une récente revue publié en 2023, des auteurs-chercheurs démontrent que les « facteurs tels que la préoccupation pour l'environnement, la proximité avec la nature, l'identification à la nature, et l'exposition médiatique aux contenus sur le changement climatique sont associés à une anxiété climatique plus forte » (Van Valkengoed, Steg & De Jonge, 2023).

Un couple de promeneurs : « J'entendais plus les oiseaux. Après tempête et coupe : un vide, une sorte de mort. C'est un changement profond dans le rapport à l'arbre. »

La médiatrice territoriale au PNR observe l'éco-anxiété chez les jeunes qu'elle accompagne, et décrit sa stratégie pédagogique pour éviter la paralysie : « Il y en a quand

même qui peuvent de temps en temps être touchés par l'éco-anxiété. Ils sont quand même impactés dans leur vie au quotidien. C'est compliqué de vivre avec ça. Ça peut être très anxiogène. Moi, je suis jamais culpabilisatrice, moralisatrice, et jamais négative. »

Et elle formule sa propre inquiétude pour la forêt, en la distinguant soigneusement d'une peur de disparition totale : « Ce qui m'inquiète pour la forêt, c'est qu'effectivement on la pénètre de plus en plus, elle n'a plus trop de moments de répit. La forêt n'a pas besoin de nous, mais par contre nous, on a besoin d'elle. Ce qui pourrait être compliqué, là, pour elle, c'est vraiment le manque d'eau. J'ai plus peur pour l'humain que pour la forêt, au final. Elle va s'adapter. Je n'ai pas cette vision que la forêt disparaisse. Au contraire, je pense que la forêt peut gagner du terrain. »

Aussi, cette peur entraîne une demande de contrôle adressée aux institutions. Il s'agit de trouver un responsable. C'est ainsi que selon les techniciens de l'ONF, les usagers se tournent vers les institutions en exigeant une réponse, sans nécessairement comprendre les limites de ce qui est possible. Par exemple, face à la chenille processionnaire, les gens appellent la préfecture et veulent que l'État intervienne. Cette demande envers les élus locaux ou les institutions révèle en creux une incompréhension des dynamiques forestières, et place les institutions dans une position inconfortable : attendues comme garantes, elles sont elles-mêmes démunies.

Technicien ONF 1 : « Les gens ils voient des choses, mais ils veulent qu'il y ait une action : « mais l'État ne fait rien, je vais appeler la préfecture ! » La préfecture me rappelait en me disant « qu'est-ce que vous faites ? » Et les gens ils veulent bien avoir une nature, mais ils veulent malgré tout pouvoir la contrôler ou que quelqu'un la contrôle et puis il faut que ce soit l'État qui le fasse en plus. Et ça c'est un petit peu nouveau, il faut toujours qu'il y ait une réponse à quelque chose alors qu'elle n'existe pas forcément. Et c'est pareil, cette inquiétude : « mais que fait l'État pour le changement climatique ? » — gars, arrête de rouler avec ta voiture. »

« Le maire me disait qu'il voyait que la forêt privée commençait à se détruire par rapport à la forêt qu'il avait connue petit. Parce que les frênes sont malades, les

épicéas sont tous crevés, les sapins sèchent. Il disait : « mais la forêt elle ressemble plus à rien, il faut que vous fassiez quelque chose là, il faut nous sauver notre forêt. » C'était étonnant. Sa volonté, c'était pas d'avoir des sous pour les revenus de la forêt ou d'avoir un endroit pour se promener, c'était pour sauver ce qui était en train de partir. »

Toutefois, certains acteurs restent peu inquiets voire confiants dans la résilience du vivant. Une idée de régénération naturelle de la forêt est ainsi évoquée, mais reste marginale.

Le capitaine de bateau : « Je pense que la nature, même si on la détruit, elle s'en sort quand même pas trop mal. »

Technicien ONF 2 : « Je faisais une tournée, je voulais montrer justement le fait que le sol était détruit. T'arrives et tu dis « alors là l'année dernière c'était détruit et bien… ». Quand j'ai trouvé un endroit bien sec… Mais voilà, c'est quand même assez… ça c'est un côté rassurant quand même de se dire que la nature en tout cas dans nos latitudes, avec nos contextes, elle a quand même une belle [capacité de régénération]. »

- L'enquêté est un capitaine de bateau dans les Antilles d'une quarantaine d'années qui prend des vacances dans les Bauges entre ses périodes de travail. Il se rend en forêt tous les deux jours.

3. La tension entre résilience et irréversibilité

Au sein du corpus apparaît un décalage entre deux vitesses incompatibles : d'un côté, le rythme de l'adaptation génétique et biologique des forêts, et de l'autre, la vitesse du changement climatique actuel, qui se déroule sur quelques décennies. Ce décalage se retrouve également au niveau institutionnel puisque les projections forestières nécessitent un horizon temporel bien plus long que les projections climatiques habituelles. L'enjeu est, à présent, de savoir si les forêts auront le temps de s'adapter ou si elles vont dépérir dans les prochaines années.

La peur pour la forêt n'est pas la peur de sa disparition totale, aucun enquêté ne l'a affirmé. Ce que les enquêtés craignent, c'est que la forêt change plus vite qu'elle ne s'adapte. Ils redoutent qu'elle se transforme en une forêt qu'ils ne reconnaissent pas. Ce déphasage temporel rend cette peur irrésoluble et produit les ingrédients mêmes de l'éco-anxiété : « L'incapacité à contrôler la situation engendre un sentiment d'impuissance et de désarroi ; en d'autres termes, une diminution du sentiment d'efficacité et de la conviction de pouvoir contrôler les choses. » (Pihkala, 2020). Ce savoir scientifique est incorporé et reformulé par des acteurs non chercheurs, ce qui en fait un imaginaire partagé au-delà des seuls experts :

Technicien ONF 1 : « Le problème, c'est que pour une génération d'arbres, on est proche du siècle, et que le climat il a changé en 50 ans. Donc c'est ce déphasage-là qui nous perturbe. Autrement, des variations de climat, il y en a eu tout le temps, depuis très longtemps, et la végétation s'est adaptée. Mais voilà. Donc on essaye d'activer au contraire — c'est pour ça qu'on en coupe un peu plus — d'accélérer cette régénération naturelle pour accélérer cette capacité d'adaptabilité et d'adaptation. Et ça c'est pas si facile à montrer. »

La question de la temporalité de la forêt est donc porteuse de tension au sein du corpus. Les enquêtés partagent une vision historique de la forêt, s'adaptant au changement, détenant des capacités de résilience réelles que sont la régénération naturelle, le potentiel génétique non exprimé ou encore la diversification des essences. Apparaît ici l'idée que la forêt survivra toujours, que l'être humain mourra avant la forêt.

Cependant, cette résilience associée à la forêt se heurte à la vitesse du changement. Ce déphasage, formulé explicitement par les techniciens de la forêt, est le vrai moteur de la peur. Ce n'est pas la disparition totale de la forêt qui est crainte, mais l'impossibilité d'une adaptation assez rapide pour maintenir les formes forestières connues et les usages qui en dépendent.

Ainsi, le déphasage temporel fragilise l'imaginaire rassurant de la résilience. La forêt s'adaptera forcément, mais pas à la vitesse du changement actuel, et pas sous la forme qu'on connaît. La forêt qui émergera dans 150 ans ne sera pas celle qu'ils ont appris à aimer, à gérer et à habiter.

Agriculteur : « Le changement climatique, il va trop vite pour que la forêt s'adapte toute seule. Donc c'est comment on accompagne la forêt à s'adapter. Je pense que le vrai défi, c'est celui-là. Aujourd'hui quand j'implante une prairie, j'ai ça dans ma tête : les espèces que je mets dedans, ce n'est sûrement pas les mêmes qu'il y a 30 ans en arrière. Je pense que notre problème un peu ici, c'est qu'on a des très grosses variations. Du coup l'espèce qui va devoir tenir aux grosses périodes hyper chaudes et sèches, elle doit aussi être capable de tenir à des périodes hyper froides et humides. »

Ce débat se cristallise dans la controverse sur les coupes : pour les forestiers, couper les vieux arbres est une condition de l'adaptation et de la résilience. Il alimente directement la peur pour la forêt chez des usagers qui interprètent cette gestion comme une menace. Ce paradoxe (couper pour sauver) est au cœur de l'incompréhension entre imaginaires profanes et savoirs professionnels, et il alimente directement la peur pour la forêt chez des publics qui interprètent la gestion forestière comme une menace.

Technicien ONF 1 : « Une question qui revient souvent : « ça vous fait pas mal au cœur de couper des arbres ou des êtres vivants qui ont 150, 200 ans qui sont bien ? » Mais en fait l'avenir de la forêt, il est pas chez les vieux. Il est chez les jeunes et justement si on a l'adaptation au changement climatique, il faut mieux miser sur des jeunes qui ont un peu de ressources et qui sont très nombreux — donc il y en a peut-être un qui va trouver une solution — alors que quand t'en as qu'un gros… qui a connu le climat d'il y a 150 ans, ses racines elles sont adaptées au climat d'il y a 150 ans. »

Mécanicien : « On construit des pistes de partout. Moi j'y ai vu des pistes qui, des fois, en retournant à des endroits où je suis pas retourné depuis longtemps, ils ont refait des pistes forestières. Après ils disent c'est pour les arbres, mais moi je pense que les arbres en forêt ils font pas de mal, même s'ils en pourrissent quoi. S'il faut vraiment couper des arbres, il faut alors replanter derrière. »

Enfin, cet axe permet d'aborder l'éco-anxiété comme tension entre connaissance et action : les dispositifs qui activent attachement et pouvoir d'agir semblent mieux reçus que ceux centrés sur l'alarme. La peur pour la forêt peut être transformée en ressource mobilisatrice, ou rester paralysante, selon les cadres dans lesquels elle est mise en récit.

Face à la peur de l'irréversible, plusieurs acteurs mobilisent un imaginaire de la forêt résiliente qui fonctionne comme contrepoids émotionnel. Cet imaginaire n'est pas naïf car il est très souvent informé, mais il opère une réorientation du regard : ce n'est pas la forêt qui est en danger, c'est l'humain.

Médiatrice territoriale au PNR : « La forêt n'a pas besoin de nous, mais par contre nous, on a besoin d'elle. J'ai plus peur pour l'humain que pour la forêt, au final. Elle va s'adapter. Je n'ai pas cette vision que la forêt disparaisse. Au contraire, je pense que la forêt peut gagner du terrain. »

Chargée de projet réglementation, police rurale et relations au vivant : « Elle survivra toujours. Je pense que ce sera compliqué. En tout cas, on aura plus de mal à adapter nos activités. »

Traileur professionnel : « La forêt m'impressionne beaucoup parce qu'on a l'impression que du coup elle souffre tout l'été. On voit que le terrain est très sec, les arbres des fois changent de couleur. Et on a un peu mal au cœur en voyant ça, puis en fait des fois il pleut un peu plus en septembre, ça repart, c'est re-vert, donc sa résilience est assez importante, assez impressionnante. Et on se dit que l'être humain mourra avant la forêt si ça se réchauffe de trop. »

Photographe professionnelle : Il faut espérer qu'elle s'adapte… mais c'est plutôt dans le temps long. »

Ainsi, la tension entre résilience et irréversibilité n'est pas seulement un débat scientifique, c'est un conflit entre deux imaginaires de la forêt qui structurent des postures émotionnelles et des pratiques très différentes. L'imaginaire de la forêt résiliente est un imaginaire du vivant autonome qui survit à l'humain et rassure car il le décharge de sa responsabilité. Au contraire, l'imaginaire de l'irréversibilité est un

imaginaire du seuil et de la bascule : au-delà d'un certain point, le changement ne peut plus être défait. Il alimente l'éco-anxiété en rendant l'action urgente mais potentiellement vaine. La plupart des enquêtés oscillent entre les deux imaginaires, souvent dans le même entretien : ils affirment que la forêt s'adaptera mais également qu'il faut agir vite ; qu'elle est résiliente mais également qu'on en perd une partie irrémédiablement.

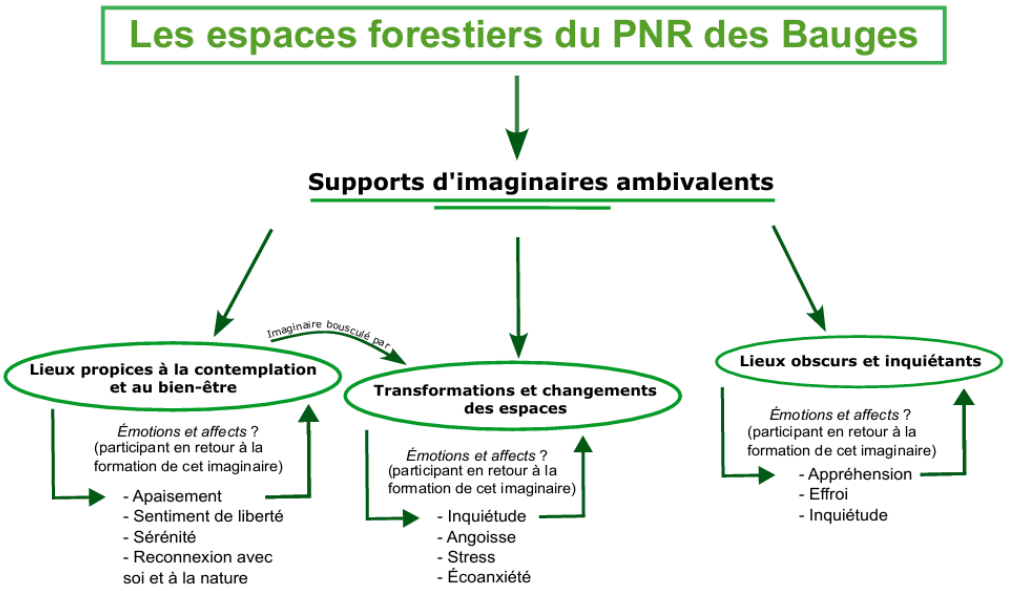
C) Interroger le sentiment de peur à l'égard de la forêt à travers la mobilisation d'autres émotions

Le professeur et chercheur Frederik Schörer insiste sur l'ambivalence des espaces forestiers tantôt perçus comme des lieux obscurs et inquiétants, tantôt comme des espaces propices au romantisme, à la contemplation et au bien-être. Il y évoque ainsi l'expérience, pour les usagers, d'une « myriade d'émotions » (Schörer, 2023). Dans la continuité de cette réflexion, nous souhaitons montrer dans cette section que les imaginaires qui se déploient par l'émotion de peur dans les espaces forestiers font également écho à d'autres émotions.

De fait, il apparaît que considérer notre peur « pour » la forêt, (au sens d'une inquiétude allant jusqu'à de l'éco-anxiété pour certains) convoque implicitement des émotions attestant cette-fois d'imaginaires renvoyant à notre attachement pour ces espaces. Il apparaît ainsi que c'est précisément parce que nous y sommes attachés qu'on est plus facilement susceptible d'être effrayés par son changement.

Le recentrement de notre étude sur le concept de peur n'exclut donc pas de s'intéresser à d'autres émotions dont il est possible de faire l'expérience en forêt. Dans le cadre de notre étude sur le PNR des Bauges, le détour par le sentiment de peur nous a en ce sens permis de saisir, en creux, quels imaginaires étaient bousculés et donc possiblement modifiés (cf schéma ci-dessous) par les conséquences du changement climatique.

Schéma 1 : Relations entre imaginaires et émotions. Réalisation : Auteurs, 05 avril 2026



1. Le passage d'une forêt source d'inquiétudes à un lieu de loisirs : une première étape nécessaire dans le déploiement d'émotions autres que la peur

Interroger ce passage permet ici de mettre en évidence l'aspect processuel de nos imaginaires, qui semblent dans ce contexte subordonnés aux évolutions sociétales et à leurs progrès. Ces dernières ayant permis d'objectiver nos peurs « de » la forêt nous permettent alors de changer notre regard sur les espaces forestiers. Le chercheur Yves Luginbühl énonce en ce sens que la forêt a changé de « statut, passant du lieu du risque, du danger, des animaux sauvages à un lieu de fréquentation hebdomadaire pour les loisirs, agréable et procurant du bien-être » (Luginbühl, 2020). Ce constat est partagé par l'une de nos enquêtés avec qui nous nous sommes entretenus dans le cadre de l'exposition « L'appel de la forêt » à la bibliothèque de la Part-Dieu. Celle-ci mentionne un « renversement de valeur [faisant] passer la forêt d'un espace hostile à refuge ». Les forêts du PNR des Bauges n'y ont naturellement pas échappé, ce que constate une photographe professionnelle résidant à Aillon-le-vieux (Savoie), celle-ci avance que « la relation à la montagne a changé (…), maintenant c'est plus la montagne « loisirs » ». Notre sortie terrain du 29 novembre 2025, sur le plateau du Revard et sur les circuits de randonnées de la Féclaz corrobore ces déclarations. La vingtaine d'enquêtés qui a accepté de nous répondre avait pour point commun de partager des usages récréatifs : randonnée, sport (trail, VTT) ou encore chasse dans les forêts du PNR. En somme, Justine Le Quilleuc va jusqu'à parler d'une « appropriation de la forêt des Bauges par des

excursionnistes », en lien avec une vision d'un territoire de « jeux » – défini notamment comme un « immense parc d'attraction » par l'un de ses enquêtés (Le Quilleuc, 2016). Le tout semble donc converger vers la formation d'un imaginaire collectif et dominant qui fait de la forêt du PNR, non plus un espace de dangers, mais plutôt un lieu, du moins du point de vue de nos enquêtés, essentiellement récréatif.

Ci-après, un tableau présentant les acteurs qui participent (de manière plus ou moins volontaire) à dresser le portrait d'une forêt récréative :

	Revue généraliste des acteurs	Zoom sur des exemples plus précis
Des **acteurs émetteurs** (mobilisant des expériences et des émotions qu'il est possible de ressentir en forêt)	- Associations et clubs de sport (VTT, randonnée, trail, ski de fond et de randonnée entre les arbres en hiver (domaine de La Féclaz), parapente pour survoler les forêts du parc ou accrobranches directement dans les arbres) - Associations de chasse - Photographes - Artistes utilisant la forêt comme support/cadre	- L'association l'Élan Voglanais, présidée par l'ultra-traileur que nous avons interrogé. Celle-ci (créée en 2002) organise, avec plus de 200 bénévoles, chaque premier week-end de mai, quatre courses de trail qui empruntent les sentiers forestiers du PNR des Bauges (site Web du « Trail Nivolet Revard », 2026). Les traces rallient notamment le plateau du Revard à la Croix du Nivolet, depuis la salle des fêtes de la commune de Voglans.
Des **acteurs relais** (communiquant sur ces expériences/émotions en vue	- Communes du parc ou à proximité directe - Offices de tourisme	- La Fédération des chasseurs de Savoie : entre bilan comptable, actions en

de faire la promotion d'un territoire (enjeu de développement territorial et d'attractivité touristique)	- PNR des Bauges - Fédération départementale de chasse	faveur de l'environnement, réglementation ou encore comptes-rendus de conseil d'administration, la fédération dresse le bilan de l'édition « un dimanche à la chasse » (édition 2025, n°144). Ce rendez-vous annuel permet aux différents ACCA participantes de faire découvrir, le temps d'une journée, aux curieux, le monde de la chasse et de ses pratiques. Les mots pour qualifier ces journées sont notamment « curiosité », « bienveillance », « convivialité » et « partage ». - L'agglomération Grand Chambéry qui réalise la promotion du PNR et de ses espaces forestiers (Site Web Chambéry Montagnes, 2026). Elle mentionne par exemple « les paysages du massif des Bauges [qui] invitent à tous les possibles : glisser, voler grimper, observer… ou simplement savourer l'instant ». Et de

		surenchérir : « Que vous soyez curieux, contemplatif ou en quête d'adrénaline, chaque activité devient un concentré d'**émotions** ».

2. La forêt tel un théâtre d'activités récréatives support d'imaginaires associant la forêt à un espace de bien-être

Lors des entretiens du 29 novembre 2025 avec les usagers-randonneurs, ces derniers ont multiplié les superlatifs lorsqu'il s'agissait de mettre des mots sur les bienfaits procurés par des sorties en forêt. Sur ce point, il convient d'ailleurs de préciser que nos enquêtés étaient plus enclins à apporter des détails sur ces questions, que sur celles concernant leurs différentes peur « de » et « pour » la forêt. Interrogée sur ce constat, une technicienne forestière pour l'ONF nous confie que le sentiment de peur chez les usagers est relativisé. Le ressenti principal de ces derniers témoigne d'abord d'un sentiment d'attachement pour la forêt – expliquant par la même occasion les raisons de leur venue dans ces espaces : apaisement, ressourcement et récréation sont recherchés. Pour attester de la richesse des verbatims ayant trait à des pratiques associées à une forêt source de bien-être, nous proposons ci-après un nuage de mots qui reprend les termes utilisés par les usagers. Ceux-ci nous permettent d'exposer le vocabulaire ayant trait à cette partie intégrante des imaginaires, désormais bousculée, des pratiquants de la forêt du PNR des Bauges.

Nuage de mots 1. Réalisation : Auteurs, 18 mars 2026

Également, deux de nos entretiens ont été l'occasion pour nous d'interroger les enquêtés sur leurs motivations plus profondes à fréquenter les forêts du PNR, en vue de

mieux saisir les mécanismes qui font des forêts des espaces sources de bien-être et d'attachement. À l'ultra-traileur de 34 ans résidant à Voglans dans le début du massif des Bauges et pratiquant très régulier de ces espaces forestiers depuis plus de 25 ans, nous avons posé la question suivante :

Enquêteur.ice.s : Sauriez-vous dire pourquoi les gens se mettent de plus en plus au trail ces dernières années ?

Traileur : Bah ça leur plaît, c'est quand même… À chaque fois dans les interviews on me demande pourquoi j'aime courir. En fait c'est toujours à définir, tu cours, tu es dans la nature, tu es bien, tu trouves ça sympa c'est assez naturel. Et je pense que les gens ils s'y retrouvent de plus en plus. C'est aussi un loisir qui est gratuit une fois qu'on a un petit peu d'équipement, une paire de chaussures ».

Sa réponse est intéressante, et à la fois paradoxale vis-à-vis de notre enquête. Plutôt que de chercher à mettre des mots sur ce que peut nous apporter la discipline du trail, à la lumière de ce que nous cherchons à faire pour les imaginaires qui se déploient au sein des forêts du PNR, le traileur nous apporte une réponse assez vague, en restant très allusif. On pourrait y entrevoir une quasi lassitude de notre tendance (en tant qu'interrogateurs) à vouloir tout expliquer, à mettre des mots sur tout : « à chaque fois dans les interviews on me demande pourquoi j'aime courir » et de surenchérir : « En fait, c'est toujours à définir ». Cette phrase pourrait ainsi s'interpréter comme une invitation à venir par nous-même découvrir ce que pourrait nous apporter cette discipline.

Par la suite, dans le cadre d'un après-midi (14 janvier 2026) passé à la chasse sur les sentiers de l'ACCA de Drumettaz (également au début du massif des Bauges, côté Aix-les-Bains), notre accompagnateur-chasseur s'est montré cette fois plus explicite sur ses motivations à fréquenter les forêts du PNR. Ce temps d'échange atteste une fois de plus de cet imaginaire autour de forêts sources de bien-être et d'apaisement :

Enquêteur.ice.s : Avec vos mots, pourriez-vous nous proposer votre définition de la forêt ?

Chasseur : C'est un lieu de tranquillité, un lieu sauvage où il y a peu de monde. J'aime m'y rendre pour profiter du grand air, et prendre du plaisir avec mes deux chiens qui n'attendent que ça. J'aime cette complicité avec eux ».

(…)

J'y vais également pour voir des beaux arbres, moi qui suis dans le métier du bois, j'apprécie voir que la forêt est en bon état et qu'elle est entretenue.

Cette dernière phrase mentionnée ci-dessus est une transition parfaite pour aller vers la thématique des paysages forestiers.

3. Ressentir du bien-être en forêt : rôle du cadre paysager forestier

Les forêts sont, plus que le support d'activités récréatives ressourçantes pour les usagers, également recherchées pour elles-mêmes. La vue qu'elles permettent d'observer et les décors changeant au gré des saisons sont particulièrement appréciés des usagers. Un couple interrogé lors de notre journée du 29 novembre 2025 présente en ce sens une importante sensibilité saisonnière, plus marquée notamment pour la période automnale qu'ils désignent comme un moment de « fête des couleurs ». Le terme « impermanence » est aussi évoqué, rejoignant l'idée que « rien n'est jamais pareil » en forêt. Dans ce même registre contemplatif, notre entretien avec la photographe semble opérant pour comprendre comment la photographie peut agir sur la formation de ces imaginaires. La résidante d'Aillon-le-Vieux nous a notamment mentionné la faculté pour la photographie à faire voyager les personnes, en s'adressant à leur expérience et à leur mémoire, et en leur rappelant des moments passés en forêt : « ça leur parle (…), ça les emmène en fait ».

4. Le rôle des sens dans le façonnement de ces imaginaires

Précédemment, nous avons donc relevé que la vue était mobilisée dans le cadre de la formation d'imaginaires autour d'une forêt ressourçante. Pour autant, il semble également

que d'autres sens sont mobilisés dans ce processus. C'est le cas par exemple de l'ouïe. Ainsi, certains usagers se rendent en forêt pour y faire l'expérience d'un calme et de la tranquillité relative à l'absence de bruits et parfois même d'usagers : c'est le cas d'une étudiante savoyarde en géologie, qui nous confie : « c'est quand même mieux quand il n'y a personne ». Cependant, ce calme que l'on peut retrouver en forêt ne signifie pas absence de bruits, bien au contraire. L'ultra-traileur nous confie à cet égard :

Enquêteur.ice.s : Que recherchez-vous lors de vos sorties trail en forêt ?

Traileur professionnel : C'est le calme, le fait qu'il n'y ait quasiment pas de bruit. Je suis quelqu'un qui court assez peu avec la musique. Du coup, ça fait du bien d'avoir un bruit qui est différent de la ville.

L'ambivalence du sens qu'est l'ouïe ressort parfaitement de cet échange : la forêt est le lieu où l'on se coupe du « brouhaha » associé à des espaces urbains, pour aller vers une certaine tranquillité. Tranquillité qui ne signifie toutefois pas silence absolu, mais plutôt sons émanant des espaces forestiers quant à eux, en retour, associés à une forme de calme et d'apaisement. L'institutrice à École-en-Bauges nous confie de manière plus détaillée ce qu'elle cherche à entendre lors de ses sorties :

Institutrice : « C'est une discussion que j'avais eue avec une de mes collègues qui me disait qu'elle courait avec des écouteurs. Et moi je lui disais, en fait, ce que j'aime dans la forêt c'est justement tous ces bruits que t'entends. Les rivières, le bruit du vent dans les arbres. Moi j'ai un travail qui est quand même assez prenant, bruyant. Ça c'est pour moi l'apaisement (…), c'est ce qui m'aide à arriver le lendemain au boulot sans être stressée ».

Également, le sens qu'est l'odorat est mobilisé par nos enquêtés. Celui-ci aussi permet à son tour de se détacher, voire de fuir ce qu'on pourrait retrouver en contexte urbain – c'est-à-dire des odeurs de pollutions. Le tout participe à brosser le portrait d'une forêt telle un

lieu de reconnexion à la nature, un espace d'air sain et pur.

5. Les espaces forestiers : propices à l'exercice d'une certaine spiritualité

Le terme « pur », avec lequel nous avons terminé la sous-section précédente, est intéressant en ce qu'il permet de faire un lien avec la spiritualité qu'il est possible de déployer dans les espaces forestiers. Lors de la journée du 29 novembre 2025, une aixoise retraitée nous explique en ce sens ressentir un lien spirituel avec la forêt. Elle nous dépeint un espace qu'elle associe, dans son imaginaire, à la « liberté » et à l'« air pur » ; ajoutant par la suite qu'elle s'y sent « heureuse, reconnaissante à Dieu ». Dans ce même registre, un père de famille vivant à la Chapelle Saint-Ours nous confie « au niveau spirituel, énergétique… on ressent des choses qu'on ne trouve nulle part ailleurs ». Et d'ajouter, cette fois de manière un peu plus « terre à terre », que les sorties en forêt prennent la forme d'un antidote aux écrans pour ses enfants : « ça leur fait du bien, plutôt que d'être scotchés devant les écrans ».

6. Ce que les imaginaires disent de la société

Dans cette partie, nous avons vu comment le concept de peur permet également de mobiliser d'autres émotions, qui participent ensemble à la formation d'un imaginaire global autour d'une forêt récréative et source de bien-être. Plus que cela, il apparaît que ce référentiel nous dit également quelque chose de nos modes de vie contemporains et des limites auxquelles ils sont confrontés. En ce sens, les usages pratiqués en forêt nous ont souvent été présentés en opposition à un mode de vie essentiellement urbain : au béton, à ses odeurs désagréables et à son bruit. La forêt est alors recherchée en tant qu'espace qui permet de se couper de ces différents éléments, pour aller vers du repos, du ressourcement et de la reconnexion au vert. En somme, c'est l'endroit où l'on s'éloigne du « monde » en vue de retrouver un certain équilibre personnel. Les différents témoignages recueillis dans le cadre de notre enquête renvoient d'ailleurs au principe d'« ailleurs compensatoire » (Philippe Bourdeau, 2007). Ce concept rejoint l'idée qu'une personne recherche un « ailleurs » pour compenser une insatisfaction dans sa vie actuelle. Cet « ailleurs » renvoie, dans le cadre de notre étude, aux espaces forestiers du PNR pour nos enquêtés. Le tout participe donc à la formation d'un imaginaire d'une forêt refuge : le lieu d'un repos à la fois physique et psychique. Une de nos enquêtés du 29 novembre 2025 a eu cette formulation qui semble bien

résumer le propos dans son ensemble. Celle-ci nous parlait notamment de la forêt comme un espace essentiel à son bien-être, allant jusqu'à la présenter comme sa « soupape de décompression ».

Zoom : le Covid, moment de bascule dans l'accélération de la prise de conscience du bien-être apporté par la fréquentation des espaces forestiers.

Nos enquêtés sont unanimes sur ce constat : le Covid a joué un rôle dans l'accélération de la fréquentation des espaces forestiers du parc. Pour l'accompagnateur de moyenne montagne que nous avons pu interroger, les sommets sont plus saturés qu'auparavant. Il relève parallèlement l'explosion de la pratique du ski de randonnée ou du trail, qu'il explique comme davantage lié à des effets de mode et à une communication d'équipementiers. Pour autant, ces dynamiques ne sont pas perçues comme une bonne chose pour l'accompagnateur, qui les relie à une pression croissante sur les milieux. Sur ce point, une technicienne forestière nous a également fait part d'un sentiment de regret que ces pratiques récréatives s'accompagnent d'une certaine forme de « consommation » des espaces forestiers.

Conclusion partielle

Ainsi, dans les espaces forestiers du PNR des Bauges, la peur régule les usages, génère des demandes institutionnelles et révèle un lien d'attachement profond à son égard. Cette peur est multiple et interagit constamment avec les imaginaires traversant les forêts baugiennes.

La peur *de* la forêt comprend des effets comportementaux concrets et mesurables : elle fait éviter la forêt certains jours (chasse), elle fait modifier des itinéraires et tend à formuler des demandes de réglementation. Elle n'est pas seulement une émotion, mais bien un régulateur informel des pratiques forestières, avant même toute réglementation formelle.

La peur *pour* la forêt convoque des émotions attestant de l'attachement à l'égard d'un espace à la fois vécu et imaginé comme source de bien-être, affects que l'on craint cependant voir être dénaturés, la faute au réchauffement climatique et à son lot de transformations sur les espaces forestiers. À cet égard, la demande adressée par de nombreux enquêtés aux institutions révèle que la peur pour la forêt crée une attente de leur part, dans la capacité des acteurs publics à gérer le risque écologique. Les institutions sont attendues comme garantes, alors qu'elles sont souvent elles-mêmes démunies. Ce transfert de responsabilité vers les institutions n'est pas anodin et peut également s'analyser comme une rupture du lien direct entre les sociétés urbanisées et leurs espaces forestiers (D'Allens, 2024). En effet, selon une étude statistique de Santé Publique France, les enfants passent en moyenne deux heures par jour dehors, soit l'équivalent du temps de sortie quotidien d'un détenu. C'est pourquoi le journaliste Gaspard d'Allens insiste sur la nécessité de recréer une « politique de l'attention » (*ibid*), afin de remobiliser les imaginaires forestiers et recréer ce lien d'attachement à la forêt.

En somme, si la peur contient un jugement sur ce qui a de la valeur et sur ce qui est menacé, alors elle n'est pas seulement un symptôme et peut devenir un levier de transformation des imaginaires.

IV. DE LA PEUR À L'ACTION : VERS UNE NOUVELLE POLITIQUE DE MÉDIATION DES IMAGINAIRES FORESTIERS

Comme l'a mis en relief la partie précédente, le rapport à la forêt au sein du PNR des Bauges est aujourd'hui traversé par une pluralité d'émotions complexes, où la peur – qu'elle soit ancestrale ou liée à l'inquiétude d'une dégradation écologique – cohabite avec un puissant attachement au territoire. Dès lors, un enjeu majeur pour l'action publique émerge : comment réduire ces peurs qui paralysent ou génèrent des conflits ? Comment passer d'un sentiment d'insécurité ou d'impuissance à une cohabitation apaisée avec le vivant ? Face à ces constats, une question primordiale se pose pour l'action publique : comment ces émotions se traduisent-elles matériellement sur le terrain ? Ce climat anxiogène ou ces tensions d'usage provoquent-ils des contestations et des mobilisations relatives de la part des acteurs locaux, ou propagent-ils, au contraire, un sentiment de résignation, s'extériorisant par une forme d'inertie globale ? L'enjeu n'est pas de nier la peur, mais de déterminer « que faire de la peur » pour en faire un moteur de vigilance plutôt qu'un frein à la gestion. Dans un territoire où le militantisme est peu visible, le risque est en effet de voir les divers acteurs se replier sur des postures défensives ou fatalistes face aux inexorables bouleversements de l'écosystème, comme le montre actuellement la gestion de la crise des scolytes notamment.

Dans ce contexte, la volonté des institutions de prendre en compte les imaginaires constitue une opportunité majeure, mais elle représente aussi un défi méthodologique : comment accompagner ces représentations sans tomber dans une approche trop théorique ou déconnectée des réalités locales ? Les rapports internationaux, comme l'évaluation de *The Intergovernmental Science-Policy Platform on Biodiversity and Ecosystem Services* (IPBES, 2024) sur les changements transformateurs, soulignent l'urgence de reconnecter les sociétés à la nature. Toutefois, l'application de ces grands principes à l'échelle d'un massif comme les Bauges nécessite de rester attentif à la complexité du rapport au vivant. La relation à la forêt ne peut pas se limiter à une série d'objectifs techniques ; elle s'éprouve d'abord par des affects, par des tensions d'usage et par des urgences matérielles immédiates. L'enjeu consiste donc à devenir des facilitateurs. Il s'agit d'accompagner une transformation sensible déjà latente sur le territoire, en s'appuyant sur le vécu des acteurs pour construire, ensemble, de nouvelles manières d'habiter et de protéger la forêt.

Sortir d'une « disneylandisation » (Godin, 2011, 47) de la forêt nécessite en outre d'accepter le milieu dans sa globalité et dans sa perspective multiscalaire. Nos observations de terrain et les entretiens menés avec les techniciens du PNR révèlent en effet un décalage croissant entre une forêt comme décor, attendue par certains usagers pour sa dimension esthétique et récréative, et la réalité biologique d'un écosystème en crise. Une plausible politique des imaginaires doit par exemple réintégrer la sensibilisation aux « espèces mal-aimées » (insectes ravageurs, bois mort, champignons, prédateurs), souvent exclues des représentations traditionnelles, mais indispensables à la résilience locale de l'écosystème (Agence Bretonne de la biodiversité, 2024). Or, leur rejet par le public témoigne d'une difficulté, parfois, à accepter la part sauvage du vivant, au profit d'une vision idéalisée et figée de la nature.

Il convient de ce fait d'examiner comment l'art et des expériences médiatrices de terrain peuvent constituer des outils pragmatiques de l'action publique, permettant de formuler des recommandations stratégiques, notamment à l'échelle locale pour le PNR ou encore à l'échelle nationale pour l'OFB.

A) Les vecteurs artistiques et culturels : proposer une autre relation au vivant

1. L'art comme médiation sensible : « rendre le monde invisible » accessible et immersif

Dans un épisode du podcast « La Terre au carré », paru sur France Inter le 22 décembre 2025, Vincent Munier, photographe et réalisateur français, et son père Michel Munier, naturaliste, reviennent sur leur film *Le Chant des forêts* et expliquent que le « monde sauvage est un monde invisible », en insistant sur le fait que le cinéma, avec ses sons, sa musique, ses images, permet de transmettre des émotions presque plus facilement que la photographie (France Inter, 2025). En effet, l'objectif était de mettre les visiteurs en condition (dans une simple salle de cinéma) de manière immersive, le temps d'un court visionnage, pour les faire « vibrer », pour faire travailler leurs sens. Dans son film, le réalisateur a tenté d'exposer les forêts des Vosges comme un « monde », comme un « personnage », et il est

possible de retenir de ce film qu'il invite à se mettre au rythme de la forêt, à s'enraciner profondément en elle. Les imaginaires de la forêt peuvent donc aussi être relayés par des films, en donnant la parole aux forêts, et en explorant ce « foisonnement de vie », très riche. Cet activisme apparent peut s'expliquer par l'acte politique introduit par le réalisateur : écouter le silence, ralentir, s'effacer, revient à se mettre au niveau des bêtes et de ne pas arriver avec une posture de « dominant ». Tout en affirmant qu'il faut accepter la disparition d'une espèce et se « faire violence », expression à caractère fort pour inciter le public à adopter une logique d'acceptation de cette finalité, et non pas de colère. Aussi, Vincent Munier parle de « nourriture spirituelle » pour évoquer la beauté de la forêt, « un monde merveilleux dans lequel on ne peut qu'être émerveillé ». En cela, cette posture d'émerveillement, cet imaginaire de partage du vivant, relayé par l'art présent dans la nature, encouragerait, selon lui, les personnes à protéger la forêt, et non pas à en avoir peur. Cette approche a d'ailleurs prouvé son immense efficacité auprès du grand public, le film ayant cumulé près de 1,3 million d'entrées en France. Le cinéma peut donc, dans cette dynamique, permettre de « donner la parole aux forêts », et montrer qu'en forêt, l'arbre n'est pas l'unique expression de la nature, il y a aussi les oiseaux, les insectes, les champignons, qui participent à cet écosystème. En bref, ce film appelle à ne pas protéger simplement l'espèce mais son habitat, son ensemble, en gardant en mémoire que « tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ». Ce film engage donc ses spectateurs à ne pas voir la nature comme un spectacle, mais davantage comme une vie, un tout partagé, dans lequel chacun d'entre nous fait partie. *Le Chant des forêts* revient donc à montrer qu'une forêt qui chante, c'est une forêt vivante. Laisser vivre la forêt, la laisser chanter, la laisser danser, la laisser respirer, la laisser parler, la laisser chuchoter, en s'assujettissant à elle, tel est le secret de l'équilibre pour Vincent Munier.

Dans le prolongement de l'approche cinématographique, le format de l'exposition et de la photographie permet de renverser notre perspective sur le milieu forestier, en l'envisageant non plus comme un simple décor, mais comme un sujet à part entière. Ce basculement s'observe très clairement dans la conception de l'exposition « L'appel de la forêt » (Bibliothèque Municipale de Lyon, BML). Comme l'explique la commissaire de l'exposition, on assiste à un véritable renversement historique des imaginaires : alors que ce milieu fut « longtemps (...) le lieu du danger, de la débauche », on observe aujourd'hui l'émergence d'une « forêt qui deviendrait une sorte de havre de paix ». Pour que ce nouveau

récit s'ancre territorialement, la médiation doit cependant s'éloigner des discours purement théoriques ou anxiogènes. Au sein de la BML, le parti pris a été d'esquiver la paralysie face à la crise écologique : « on a volontairement pas axé sur l'éco-anxiété ». L'exposition n'était pas seulement informative : elle cherchait à produire une expérience sensible, une reconnexion, puis une capacité d'action : « Pour sensibiliser, il faut attiser la curiosité et puis créer de l'attachement ». Le savoir conduirait de ce fait à l'attachement, puis au pouvoir d'agir. L'exposition incitait ainsi à privilégier des dispositifs passant par l'expérience, pas uniquement par le message : « on avait vraiment voulu faire quelque chose d'hyper sensoriel et de travailler sur l'émotion, sur le ressenti, sur tous nos imaginaires » ou encore « ce qu'on voulait, c'est que les gens en sortant de l'expo [...] n'aient qu'une envie c'est d'aller en forêt ». Enfin, l'entretien convergait vers une définition de la forêt comme écosystème total, avec des multi-échelles, qui reconfigurent le regard : « chaque forêt est un monde à part entière, et chaque morceau de forêt est en lui-même un monde ». L'exposition « Grottesco » d'Eva Jospin, artiste plasticienne, au Grand Palais (décembre 2025) est un autre exemple de cette forêt-sujet. Dans cette exposition, Eva Jospin compose des paysages forestiers et architecturaux qu'elle développe à travers différents médiums, notamment le carton (*voir annexe 7*). En découpant, superposant et collant des morceaux de carton, elle construit par un jeu de volumes des portions de forêts très denses. Cette exposition est de ce fait le fruit d'un mélange d'échelles, en partant du motif de la grotte, et chaque œuvre s'appréhendant physiquement de façon différente. La volonté de la commissaire était ici de créer un rapport à l'œuvre qui engageait physiquement les visiteurs, permettant ainsi une mise en récit des usages et des émotions.

Ce constat sur la primauté du ressenti esthétique et émotionnel est partagé sur le terrain du PNR des Bauges par la photographe professionnelle. Bien qu'elle soit la témoin quotidienne d'un écosystème en souffrance et qu'elle concède avoir eu l'envie initiale de documenter la maladie des arbres, elle a finalement opté pour une approche misant sur l'enchantement. Face à des clichés montrant le dépérissement, elle admet : « je rechigne un peu (...) c'est triste, c'est des photos d'arbres morts ». À l'inverse, en travaillant sur les brumes et une esthétique rappelant le « Seigneur des Anneaux », elle constate que le public réagit bien plus fort : « quand ils aiment les photos de forêt (...) ça leur parle. Ça les emmène. Surtout l'imaginaire ». L'image, en gardant trace des transformations, permet de rendre

visibles à la fois les blessures et les beautés de la forêt, agissant alors comme un premier palier vers l'appropriation.

Enfin, l'intervention *in situ* permet de lier cet imaginaire au territoire physique. L'association LoLink, un bureau d'accompagnement artistique œuvrant dans le PNR des Bauges, illustre cette dynamique en montant des spectacles directement dans les espaces naturels. Concrètement, l'association privilégie des formats légers et mobiles, comme des déambulations théâtrales en forêt ou des siestes acoustiques, utilisant un matériel réduit pour limiter l'impact écologique et respecter le silence du milieu. Ces créations impliquent souvent des « gestes situés », où les artistes s'approprient les reliefs et les essences locales pour raconter le vivant. Pour la responsable de l'association, amener le spectacle vivant dans ces zones rurales sert fondamentalement « pour ouvrir le dialogue », palliant parfois à la lenteur de l'action institutionnelle pour faire bouger les représentations locales. En déplaçant le regard par l'expérience sensorielle, ces initiatives parviennent à « rendre visible » le monde de la forêt non plus comme un simple décor immuable, mais comme un entrelacement complexe de cycles biologiques et de récits humains. Elles transforment ainsi un espace géographique abstrait en un milieu habité et sensible, dont la vulnérabilité devient enfin tangible pour le citoyen. À ce titre, on peut citer des initiatives emblématiques comme les balades commentées organisées par le PNR lors des « Forestivités », qui utilisent la photographie de terrain et le récit pour illustrer l'impact des scolytes. Ces supports visuels, montrant par exemple le contraste entre une forêt saine et un massif dépérissant, permettent au public de sortir de l'imaginaire d'une forêt immuable pour accepter la réalité d'un écosystème en mutation. Cette mise en récit, appuyée par des témoignages d'agents de terrain, transforme l'usager anonyme en un citoyen acteur, capable de comprendre que la gestion forestière — même lorsqu'elle implique des coupes sanitaires — vise la résilience à long terme du massif.

2. Vers une sacralisation profane de la forêt

Cette revalorisation par l'art, le cinéma ou la photographie converge vers ce que l'on pourrait qualifier de sacralisation profane de la forêt. Loin d'un retour à une religion monothéiste, il s'agit plutôt d'une démarche intime de reconnexion, de spiritualité, où l'émerveillement force le respect.

L'exposition de la BML en a fait l'expérience avec son arbre à vœux, un dispositif simple qui « suffisait à réveiller une croyance profonde » chez les visiteurs, ou encore via des dispositifs d'écobiographie permettant à chacun de raconter son vécu sylvestre. La forêt s'impose ainsi comme un espace de projection existentielle, support de rituels symboliques, de souvenirs biographiques et de dépôts intimes.

Par ailleurs, dans son ouvrage *Des visages à l'aube*, Lune Vuillemin affirme, dans la lignée d'une mise en lumière sur les dérives du réchauffement climatique, que les « hivers se taisent chaque année un peu plus », les chaleurs et les autres saisons prenant progressivement le dessus, dominant la nature. En faisant ainsi « parler » les saisons et en leur attribuant une capacité d'expression – ou de silence –, l'autrice rompt avec une vision de la nature comme simple décor passif. Cette personnification du cycle climatique suggère que la forêt possède une intentionnalité propre, nous invitant à une forme de sacralité : l'espace forestier n'est plus un gisement de ressources à gérer, mais un sanctuaire doté d'une voix que l'humain doit réapprendre à écouter. L'autrice appelle également à apprendre à se mettre au rythme de la forêt, à « faire tenir les silences », dans le sens où le silence permet de laisser place aux énergies, aux vibrations, aux sensations, que peuvent d'ailleurs apprécier les êtres humains. Cette posture d'écoute renforce la mise en sacralité de l'espace : le silence devient une pratique rituelle permettant de reconnaître la forêt comme une entité supérieure.

Dès lors, ces imaginaires spirituels et poétiques déplacent la peur vers une vénération du vivant, vu comme une sorte d'idéal, une humilité face au temps long, ou encore une acceptation de la disparition sans déni.

3. L'engagement artistique comme acte politique militant

Si cet imaginaire poétique peut sembler éloigné des joutes politiques traditionnelles, il constitue en réalité une forme d'engagement profond. L'enquête de terrain dans le PNR des Bauges n'a pas mis en évidence des militants ou des zones à défendre forestières, mais l'art et la contemplation y agissent comme une forme de militantisme alternatif. C'est l'idée défendue par le journaliste Gaspard d'Allens, pour qui la crise écologique impose de « recréer une politique de l'attention et de l'attachement au vivant ». Face à la vision purement utilitaire ou extractiviste de la forêt, cultiver la biophilie est ainsi un acte de résistance. D'Allens souligne en effet que la défense des écosystèmes doit prendre la forme d'une « guerre affective ». Il ne s'agit plus seulement de brandir des chiffres sur la biodiversité, mais

de mettre « fin à l'indifférence ». En ce sens, l'artiste, le photographe ou le médiateur culturel qui invite à observer la forêt autrement fait de la politique. Il participe à ce que d'Allens identifie comme une urgence : « nous devons repartir à la conquête du lien, cultiver une forme d'éveil et nous « enforester ». Cet engagement esthétique devient alors la première brique d'une « lutte ancrée, territorialisée », condition *sine qua non* pour que les populations locales se sentent concernées par la sauvegarde de leur environnement proche.

Ainsi, ces œuvres peuvent être interprétées comme des prises de position ; donner la parole aux forêts, c'est ne plus regarder la nature comme un spectacle mais comme un « tout partagé ». Ces imaginaires peuvent ainsi encourager des attitudes de protection, non par la peur, mais par l'émerveillement et la co-appartenance.

Pour comprendre la profondeur de cet engagement, il est indispensable de souligner une friction majeure qui traverse et conditionne nos imaginaires : la confrontation brutale des temporalités. Penser la forêt implique de se heurter à une asymétrie fondamentale entre le temps biologique (de la forêt), le temps humain et le temps de l'action publique.

D'un côté, le temps de la forêt s'inscrit par essence dans la très longue durée. Face aux bouleversements climatiques actuels, la photographe professionnelle rappelle avec pragmatisme que si l'écosystème parvient à s'adapter, « c'est plutôt dans le temps long ». Or, cette lenteur biologique entre aujourd'hui en collision avec l'accélération brutale du ressenti humain. La photographe savoyarde témoigne de ce vertige temporel face au dépérissement visible des arbres, constatant qu'« en l'espace de 15 ans, les choses ont évolué à une vitesse très rapide ». Ce décalage perceptif est un terreau fertile pour l'éco-anxiété, mais il favorise aussi ce que Gaspard d'Allens nomme l'« amnésie environnementale, à l'échelle de plusieurs générations ou même à l'échelle d'une vie ». L'être humain contemporain, déconnecté de son milieu et happé par son propre rythme de vie, en vient à oublier l'état originel des forêts qu'il traverse.

À cette dichotomie s'ajoute enfin le temps du politique et de l'économie, traditionnellement calqué sur l'immédiateté des mandats ou la rentabilité de court terme. Gaspard d'Allens critique vivement cette logique où les politiques publiques favorisent un rythme industriel, promouvant notamment l'usage de la biomasse au détriment de la maturation naturelle des peuplements forestiers. C'est paradoxalement face à cette précipitation extractiviste que l'innovation institutionnelle semble la plus lente. La directrice de l'association LoLink justifie d'ailleurs son choix d'utiliser le spectacle vivant *in situ* en

pointant cette inertie : elle rappelle qu'« il y a beaucoup de choses qui sont intéressantes à faire bouger et pour lesquelles même les pouvoirs publics mettent du temps ».

Dès lors, revaloriser les imaginaires par le prisme de l'art et du sensible revêt une utilité profondément stratégique pour l'action publique. Pour passer de l'intention à l'acte, cela suppose un engagement financier accru des pouvoirs publics pour pérenniser des dispositifs *in situ* : il ne s'agit pas seulement de soutenir des initiatives ponctuelles, mais de multiplier les résidences d'artistes au cœur même des massifs et de structurer des festivals itinérants capables de toucher les communes forestières les plus isolées. Réintroduire l'émerveillement et la contemplation permet d'imposer une décélération salutaire. Il s'agit, *in fine*, de réapprendre à aligner la fulgurance des décisions humaines et politiques sur la lenteur indispensable à la résilience des écosystèmes forestiers.

B) Reconfigurer les imaginaires par l'expérience de terrain et la médiation territoriale

Si les vecteurs artistiques permettent une première bascule des représentations, la (re)configuration profonde des imaginaires locaux nécessite un ancrage matériel. Sur le terrain, la forêt n'est pas qu'en espace contemplatif ; c'est un carrefour d'usages où se cristallisent de nombreuses frictions.

1. La conciliation des usages : « faire éprouver les contraintes de l'autre »

Dans le PNR des Bauges, l'apaisement des peurs croisées entre les différents acteurs passe par une ingénierie relationnelle spécifique. Une chargée de mission Éducation aux patrimoines montagnards au PNR insiste ainsi sur le rôle crucial de la médiation active. Plutôt que de s'enfermer dans une communication descendante ou une logique d'interdiction brute, la stratégie institutionnelle consiste à créer des rencontres entre usagers, à « faire éprouver les contraintes de l'autre ». La conciliation, dans une logique de médiation territoriale et de gestion des tensions d'usage, est décrite comme dispositif relationnel avec des exemples comme l'opération « Vis ma vie d'agriculteur » ou la campagne de sensibilisation « La montagne… Respect » (lancée en 2021) visant à établir des conditions d'acceptabilité mutuelle des usages. Au sujet des scolytes, la chargée de mission relie

transformation paysagère, mémoire des risques naturels et sensibilisation via la communication. La communication ne porte donc pas seulement sur le risque « objectif », mais sur les souvenirs liés à ces risques, sur la pédagogie, et sur la réglementation vécue, créant une véritable culture du risque locale.

Ce besoin de décloisonner les pratiques est également au cœur des préoccupations de l'ONF. Les techniciens forestiers, qui se définissent comme des « généralistes » gérant le milieu de manière multifonctionnelle, se retrouvent souvent en première ligne face à des usagers qui perçoivent la forêt comme un espace de liberté absolue, où l'on serait « chez tout le monde ». Cette représentation idéalisée se heurte à la réalité du terrain et génère des inquiétudes. En multipliant les temps d'échange (à l'image de la démarche nationale « dialogue forêt-société »), les gestionnaires tentent de transformer ces représentations réciproques et d'apaiser les craintes entre chasseurs, agriculteurs, randonneurs et forestiers.

Toutefois, l'efficacité de ces dispositifs de médiation doit être nuancée par un recul critique sur leur réception réelle. Si l'opération « Vis ma vie » rencontre un succès d'estime, les retours de terrain soulignent une limite persistante : celle de ne toucher qu'un public déjà sensibilisé ou « acquis » à la cause environnementale. Pour certains agriculteurs des Bauges, ces initiatives sont parfois perçues comme des pansements temporaires face à des tensions structurelles plus profondes, liées notamment à la prédation ou à la pression touristique croissante. Du côté des pratiquants d'activités récréatives et/ou de randonnée, si la pédagogie sur les scolytes ou le bois mort est comprise intellectuellement, elle se heurte parfois au réflexe consumériste de la montagne : la déception face à un paysage dégradé prend parfois le dessus sur la compréhension des enjeux écologiques. En réalité, ces médiations réussissent davantage à créer un climat de civilité qu'à résoudre durablement les conflits d'usage, car elles ne modifient pas les cadres réglementaires souvent jugés trop rigides par les auteurs locaux. L'effet de ces initiatives est donc réel sur la forme du dialogue, mais plus incertain sur le fond de la reconfiguration des pratiques à long terme.

2. L'immersion en forêt comme antidote à la peur abstraite

L'efficacité de cette conciliation repose fondamentalement sur la présence physique *in situ*, que des acteurs comme le réceptionniste à l'Office de tourisme de La Féclaz s'efforcent de promouvoir en amenant directement les publics sous les arbres. En effet, plus la

connaissance du milieu reste abstraite et distanciée, plus elle est susceptible de nourrir l'angoisse. Lors de son entretien, la médiatrice territoriale a parfaitement résumé cette piste d'action en prônant l'expérience incarnée : « Moi, je recommanderais vraiment d'aller vivre des immersions en forêt. Il n'y a que ça pour ne plus avoir peur. Il faut y être ». Qu'il s'agisse de sorties guidées, de médiations sensorielles ou d'ateliers en nature (scolaires et/ou publics), l'immersion permet de réinscrire la peur dans une familiarité rassurante, de configurer les imaginaires de façon plus efficace que le discours seul : l'usager apprend à savoir où il « met les pieds », à identifier ce qu'il entend et ce qu'il voit, désamorçant ainsi l'angoisse de l'inconnu, de l'abstrait.

3. Éduquer sans paralyser et réhabiliter les « mal-aimés » de la forêt

Si la récente publicité de Noël d'Intermarché a largement séduit le grand public en mettant en scène un « loup mal-aimé » devenu cuisinier végétarien pour se faire des amis, cette charmante fiction illustre l'un des paradoxes de notre époque : la nature sauvage n'est souvent désirée que lorsqu'elle est lissée, inoffensive et décomplexifiée, le loup étant, dans cette publicité, végétarien mais mangeant tout de même du poisson... Or, éduquer sans éco-anxiété nécessite de réhabiliter l'écosystème dans sa réalité biologique, bien loin de cet anthropomorphisme adoucissant. Comme l'ont expliqué plusieurs intervenants de l'OFB lors de la journée d'échange sur les milieux et les espèces mal-aimés, il faut éviter l'approche anxiogène qui engendre un réflexe défensif de déni, pour privilégier l'information sur les leviers d'action et donner l'envie de s'impliquer. Sur le terrain, face à la mortalité liée aux scolytes par exemple, des actrices du terrain comme la médiatrice territoriale au PNR ou une technicienne forestière s'éloignent du seul registre de la catastrophe, des discours culpabilisateurs, pour encourager une pédagogie de l'optimisme volontaire, non moralisatrice, et de la résilience locale.

Cette reconfiguration n'est toutefois aboutie que si elle sensibilise le public aux espèces non-charismatiques ou jugées inesthétiques. Les équipes de l'ONF constatent d'ailleurs que de nombreux promeneurs rêvent d'une forêt propre et rangée, semblable à un parc urbain, sans comprendre que la présence de bois mort au sol est indispensable, celui-ci abritant près de 30 % de la biodiversité forestière. Ce désir de « propreté » paysagère est largement nourri par l'imagerie du cinéma grand public, où la forêt est souvent binaire, en fonction de l'évolution des personnages dans les récits : elle est soit un décor de promenade

bucolique, planté, rangé et propre, lorsque les personnages se baladent, comme dans *La Chronique des Bridgerton*, soit un espace inquiétant et mort dès lors que le récit bascule dans la peur ou la fuite, à l'image des forêts menaçantes de *Blanche-Neige* ou de certaines scènes du *Seigneur des Anneaux*. Cette polarisation culturelle entre « l'éden entretenu » et la « forêt mourante » empêche de percevoir le bois mort ou les insectes comme les signes d'un écosystème fonctionnel. Dès lors, renouveler l'imaginaire forestier devient un enjeu de politique publique qui dépasse la simple information descendante pour s'ancrer dans une éducation au sensible. Il ne s'agit pas de transformer le loup en mangeur de carottes, mais d'outiller la société pour accepter de cohabiter avec un milieu naturel parfois rugueux. Pour ce faire, la sensibilisation doit s'opérer par une mise en contact directe et une co-construction des savoirs : plutôt que de diffuser des brochures, l'action publique doit privilégier des chantiers participatifs de restauration de mares ou de débardage, où l'usager manipule lui-même le bois mort et observe les insectes ravageurs dans leur fonction écologique. L'organisation de « sorties inversées » – où le promeneur guide le forestier pour exprimer ses propres craintes avant que le technicien n'apporte son expertise – permet de déconstruire l'hostilité envers la faune redoutée (araignées, chauves-souris) non par la contrainte, mais par l'expérience partagée. C'est en multipliant ces dispositifs d'immersion et de dialogue *in situ*, qui valorisent le rôle des insectes et des prédateurs dans la globalité de l'écosystème, que l'on parvient à rendre la complexité du vivant enfin acceptable pour le citoyen.

C) Recommandations stratégiques et pistes d'action : vers une institutionnalisation des imaginaires forestiers ?

L'aboutissement de cette analyse territoriale nous conduit logiquement à formuler des propositions d'action publique. La revalorisation des représentations liées à la forêt ne peut se concevoir comme une juxtaposition d'initiatives éparses ; elle nécessite d'être structurée et justifiée par des finalités politiques claires. L'enjeu premier de ces préconisations est d'améliorer et de nuancer l'image de la forêt, en dépassant les stéréotypes binaires qui opposent une nature hostile à une vision idéalisée, pour révéler la complexité d'un milieu vivant et vulnérable. Il s'agit ensuite d'œuvrer à la conciliation des usages en favorisant la convergence des acteurs locaux, bien que nous ayons conscience qu'il manque des discours militants et écologistes pour formuler ces préconisations. Face aux tensions existantes entre

sylviculture, chasse et loisirs, la co-construction d'une vision collective de la forêt apparaît comme une condition *sine qua non* de l'apaisement social. Enfin, ces recommandations visent à susciter un engagement collectif robuste face au réchauffement climatique. Alors que la crise des scolytes et les dépérissements forestiers génèrent de l'éco-anxiété ou du fatalisme, la transformation des imaginaires doit permettre aux acteurs de passer d'une posture de résignation à une véritable dynamique de résilience. Il faut néanmoins préciser que nous n'avons pas eu l'opportunité de tester les idées que nous présentons ci-dessous auprès des publics rencontrés. Aussi, nous ne pouvons pas affirmer que l'une de ces propositions est plus pertinente qu'une autre pour agir au sein du PNR des Bauges. Nos propositions restent donc à expérimenter et à évaluer.

Pour répondre à nos objectifs, notre démarche s'ancre avant tout dans les réalités de terrain et s'appuie sur les besoins directement formulés par les personnes enquêtées au cours de notre étude. Le tableau suivant synthétise les constats et les recommandations émanant des acteurs eux-mêmes, constituant ainsi le socle de notre réflexion stratégique.

Typologie d'acteurs	Constats et craintes exprimées sur le terrain	Recommandations formulées par les acteurs eux-mêmes	Qui doit faire quoi ? (Gouvernance)
Habitants et usagers	Éco-anxiété face à la dégradation visible du massif ; sentiment d'être tenus à l'écart des décisions de gestion.	Développer des temps d'explication pédagogique sur le terrain ; créer des espaces de parole dédiés, notamment pour les jeunes.	**Le PNR** est légitime pour piloter l'ingénierie de concertation et animer ces nouveaux « espaces de parole ». **L'OFB** peut soutenir financièrement ces programmes via des appels à projets nationaux.

Professionnels (forestiers, agriculteurs, chasseurs)	Tensions d'usage ; incompréhension du grand public face aux coupes sanitaires ou à la gestion de la faune.	Organiser des rencontres immersives inter-usagers pour décloisonner les regards ; communiquer sur la réalité matérielle et économique de la forêt.	**L'ONF et les syndicats (ex : UFP74)** peuvent co-organiser les journées d'immersion avec le PNR pour expliquer concrètement leurs métiers et la réalité économique. **L'OFB** est invité à former ses agents aux problématiques locales et à la médiation pour ces rencontres.
Élus locaux et agents publics	Manque d'ingénierie pour animer le dialogue territorial ; difficulté à dépasser les postures locales défensives.	S'appuyer sur des tiers-intervenants (artistes, médiateurs) pour aborder les conflits d'usages sous un angle nouveau et moins institutionnel.	**Le PNR** peut recruter ou missionner des médiateurs culturels et des artistes (ex : LoLink) comme tiers-garants du dialogue. **L'OFB** est invité à intégrer ces méthodes dans ses outils de diagnostic nationaux.

La traduction concrète de ces attentes nécessite de distinguer les prérogatives des différentes parties prenantes, à commencer par ce qui relève de l'action des producteurs

d'imaginaires, tels que les artistes et les professionnels de la culture. Ces acteurs détiennent la capacité singulière de contourner les blocages institutionnels habituels en mobilisant le registre du sensible et de l'émotion. Il leur incombe de proposer de nouveaux récits, donc par le biais d'une nouvelle communication, capables de reconnecter le savoir, parfois perçu comme désincarné, au vécu quotidien des habitants. Cette approche par le « geste situé » est au cœur de la démarche de l'association LoLink, privilégiant des créations *in situ* avec un matériel réduit pour limiter l'impact écologique. En impliquant directement les acteurs de la montagne et en valorisant le rôle des propriétaires terriens qui ouvrent leurs espaces, LoLink démontre que l'introduction de propositions culturelles directement au sein des espaces naturels ruraux s'avère particulièrement efficace pour instaurer un dialogue apaisé. Les collaborations transversales illustrent également cette dynamique, à l'image du concert commenté « Balade en forêt » proposé par l'Orchestre national de Lyon le 10 janvier 2026. Lors de cet événement, le dialogue inédit entre des spécialistes de l'environnement et la création musicale a permis de traduire les enjeux de protection de la nature dans un langage à la fois accessible et profondément fédérateur.

À l'échelle locale, le PNR des Bauges ne doit pas se limiter à un rôle de gestionnaire administratif, mais s'affirmer comme le véritable « chef d'orchestre » de cette approche sensible, en fournissant l'ingénierie et le cadre de confiance nécessaires. L'institutionnalisation de la médiation par l'art constitue un premier levier d'action majeur. Le PNR dispose en effet de la légitimité requise pour pérenniser des résidences d'artistes au cœur du massif forestier et pour structurer des partenariats ambitieux, par exemple avec la Bibliothèque municipale de Lyon, afin de concevoir des parcours sensoriels immersifs. Parallèlement, il est de la responsabilité du PNR de fédérer les différents usagers par le biais de l'immersion. L'organisation régulière de journées de rencontres réunissant conjointement des forestiers, des chasseurs, des agriculteurs et des accompagnateurs de moyenne montagne permettrait de décloisonner les regards. La formalisation de dispositifs d'écoute et de parole *in situ*, sous la forme de balades-discussions ou d'ateliers participatifs, est indispensable pour intégrer pleinement les habitants – et tout particulièrement les jeunes publics souvent éloignés des sphères de décision locale après le lycée – dans la co-construction d'une vision forestière partagée.

Enfin, s'agissant de l'OFB, nos recommandations ne visent pas à lui prescrire une modalité de gestion locale, mais bien à enrichir ses réflexions stratégiques à l'échelle nationale. L'OFB dispose des leviers macro-institutionnels indispensables pour initier un changement de paradigme. Dans cette optique, l'établissement pourrait structurer une politique de soutien financier spécifiquement dédiée à des programmes nationaux de « recherche-création », croisant les expertises de chercheurs en sciences sociales, d'écologues et d'artistes. Il apparaît par ailleurs impératif d'intégrer la dimension émotionnelle, qu'il s'agisse de l'attachement viscéral aux paysages, des peurs ou de l'éco-anxiété, au sein même des outils de diagnostic et d'évaluation de l'action publique. Les émotions ne doivent plus être appréhendées comme des biais « irrationnels », mais comme des données d'entrée incontournables des politiques de conservation. L'OFB pourrait ainsi impulser une dynamique nationale incluant l'ensemble des PNR de France, avec deux étapes d'initiatives à distinguer. Il est tout d'abord nécessaire de s'intéresser aux émotions des usagers de la forêt au sein du PNR, en recensant et en recentrant leurs paroles, puis il semble pertinent de continuer à produire des supports et des discours en communiquant via la création de podcasts ou encore la production d'expositions itinérantes, parmi d'autres.

En définitive, revaloriser les imaginaires ne consiste pas à imposer un amour béat de la nature depuis les instances nationales. Il s'agit avant tout d'outiller concrètement l'action publique pour lui permettre d'articuler avec intelligence et subtilité la peur, l'attachement et le sens des responsabilités collectives, plutôt que de continuer à les opposer de manière stérile. Dans ce but, le dialogue entre professionnels et profanes est bien sûr toujours pertinent. Le public est en demande d'informations. Travailler sur l'affectif et les sensibilités se fera notamment en encourageant et en diffusant des récits nouveaux, qui s'adressent directement à nos enjeux contemporains, et ce sur des supports multiples. Les arts offrent un espace de médiation et de rencontre qui peuvent, à travers l'expérience d'une émotion commune, aider à faire dialoguer les multiples acteurs qui traversent la forêt des Bauges. Ainsi musique, danse, théâtre, arts plastiques, romans, bandes dessinées ou films peuvent-ils être mobilisés, diffusés, soutenus ? Si le succès inattendu du *Chant des forêts* doit nous dire quelque chose, c'est peut-être que ces nouveaux récits sont prêts à éclore.

CONCLUSION

Ce rapport de mission, réalisé pour l'Office français de la biodiversité, marque l'aboutissement d'une recherche approfondie sur la place des affects et de la peur dans la perception des espaces forestiers. De tels affects influencent la perception des politiques de gestion mises en œuvre par des organismes publics, jusqu'à devenir, dans certains contextes, des obstacles à leur bon déroulement. Au terme de cette analyse, il apparaît que la forêt n'est en rien un décor inerte ou une simple réserve de ressources biologiques, mais qu'elle constitue un espace saturé de mémoires collectives, de vécus individuels et de subjectivités agissantes. Comme le souligne avec justesse Martine Chalvet dans son ouvrage *Une histoire de la forêt* (2011), « mélanges de l'ancien et du nouveau, de l'imaginaire et de la science, de pratiques et d'usages mais aussi de conceptions et d'images, les forêts en France sont bien des constructions séculaires complexes, voire très ambivalentes » (p. 346). Cette ambivalence a été le fil conducteur de notre travail. La forêt est simultanément perçue comme un refuge, plein de sérénité, et un lieu traversé par des formes d'inquiétude ou de méfiance.

L'un des apports majeurs de notre enquête réside dans la mise en évidence d'une polarité émotionnelle décisive entre la peur « de » la forêt et la peur « pour » la forêt. Si l'imaginaire classique lié à l'obscurité, à l'imprévisibilité des rencontres animales ou à l'altérité humaine persiste, il est aujourd'hui complété par une éco-anxiété croissante face aux dégradations visibles du milieu, telles que les crises sanitaires liées aux scolytes ou les effets du changement climatique. Cette transformation des imaginaires montre que les peurs contemporaines ne relèvent pas de l'irrationalité, mais traduisent une conscience aiguë de la fragilité des écosystèmes, façonnant ainsi de nouvelles manières d'habiter et d'utiliser l'espace forestier.

Malgré la richesse des récits collectés, ce travail présente des limites qu'il convient de souligner pour en apprécier la juste portée. L'enquête s'est principalement ancrée dans le contexte spécifique du PNR des Bauges, et bien que ce terrain soit particulièrement représentatif des tensions actuelles, les résultats gagneraient à être confrontés à d'autres réalités forestières, comme celles des zones méditerranéennes ou des forêts périurbaines, où les risques et les usages peuvent différer. De plus, l'approche qualitative privilégiée ici,

centrée sur les trajectoires individuelles, constitue un diagnostic sensible du territoire qui appelle à être prolongé par des études complémentaires à plus large échelle.

En guise de perspectives, ce rapport invite l'OFB à poursuivre, entre autres, les réflexions engagées sur la transformation des imaginaires des forêts. Le travail sur les perceptions et les symboles associés à ces espaces constitue un vecteur de dialogue qui nous semble fructueux ; c'est aussi un axe de transformation des pratiques. Une connaissance partagée des espaces forestiers, et de la faune et de la flore qui les peuplent, permet en ce sens un changement de paradigme en intégrant pleinement ces « données d'entrée » subjectives dans ses outils de diagnostic et ses politiques de préservation. Il ne s'agit plus d'opposer la rigueur scientifique de la conservation à l'émotivité des usagers, mais de réhabiliter les imaginaires locaux pour construire une gestion publique plus inclusive et ancrée dans le vécu des territoires. En comprenant que la forêt est une construction culturelle autant que biologique, l'action publique pourra mieux accompagner les citoyens vers une responsabilité collective renouvelée, capable de transformer l'inquiétude en un levier d'engagement durable pour le vivant.

BIBLIOGRAPHIE

Agence Bretonne de la Biodiversité. (2024, 18 novembre). *Appel à contributions – Milieux & espèces animales et végétales « mal-aimés » : quels leviers pour déconstruire les représentations négatives et favoriser une meilleure cohabitation avec nous, humains ?* [Document en ligne]. Agence Bretonne de la Biodiversité.

Albrecht, G. (2005). Solastalgia : A new concept in human health and identity. *PAN: Philosophy Activism Nature*, *3*, 44–59.

Alighieri, D. (ca. 1307–1320). *La Divine Comédie : L'Enfer* (chant XIII, vers 1–9, p. 125).

Bachelard, G. (1943). *L'air et les songes : Essai sur l'imagination du mouvement*. [José Corti].

Bertucci, M.-M. (2009). La place de la réflexivité dans les sciences humaines et sociales : quelques jalons. *Cahiers de sociolinguistique*, *14*(1), 43–54.

Boutefeu, B., & Arnould, P. (2006). Le métier de forestier : entre rationalité et sensibilité. *Revue forestière française*, *LVIII*.

Bourdieu, P. (2022). *Retour sur la réflexivité* (J. Bourdieu & J. Heilbron, introd.). [EHESS, coll. « Audiographie »].

Chalvet, M. (2011). *Une histoire de la forêt*. Paris. Le Seuil.

« Chasser en Savoie » : magazine de la *Fédération départementale des Chasseurs de Savoie*. Décembre 2025, n°144.

Cise, B. (2013). « Les merveilles de la forêt » balzacienne. Dans V. Caillet (éd.), *La forêt romantique* (pp. 65–76). Presses Universitaires de Bordeaux, coll. « Eidôlon ».

Clayton, S. (2020). Climate anxiety: Psychological responses to climate change. *Journal of Anxiety Disorders*, *74*, Article 102263. https://doi.org/10.1016/j.janxdis.2020.102263

Clayton, S., Manning, C. M., Krygsman, K., & Speiser, M. (2017). *Mental health and our changing climate : Impacts, implications, and guidance*. American Psychological Association & ecoAmerica.

Corvol, A. (2014, mai). *La forêt : quelles fonctions symboliques et imaginaires dans l'histoire ?* [Fiche encyclopédique]. Académie d'Agriculture de France. https://www.academie-foret-bois.fr/chapitres/chapitre-10/fiche-10-3/

Couderc-Morandeau, S. (2023). L'idée de nature et les lieux du bonheur selon Jean-Jacques Rousseau. Dans A.-R. Hermetet, F. Le Blay & F. Le Nan (éds.), *Les lieux du bonheur. Approches littéraires*. Presses universitaires de Rennes. https://doi.org/10.4000/books.pur.186789

Descartes, R. (1637). *Discours de la méthode* (3e partie : « Quelques règles de morale tirées de la méthode »). [Imprimerie de Jan Maire].

Farcy, C. (2018, 5–6 avril). *Les liens entre ville et forêts* [Support de présentation]. Séminaire « Enjeux liés aux représentations sociales de la forêt dans nos sociétés urbanisées ». Fédération des Parcs naturels régionaux de France & Office National des Forêts.

Formarier, M. (2012). Peur. Dans M. Formarier & L. Jovic (éds.), *Les concepts en sciences infirmières* (2e éd., pp. 236–238). Association de Recherche en Soins Infirmiers. https://doi.org/10.3917/arsi.forma.2012.01.0236

France Culture. (2022, 29 août). « Tronçais, Compiègne, Fontainebleau... les forêts du roi envoient du bois ». [Émission radiophonique, 59 min.]. Dans *Le Cours de l'Histoire* (série *Histoires de forêts*). Radio France.

https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-cours-de-l-histoire

France Culture. (2022, 1er septembre). « Brocéliande, quand la légende cache la forêt ». [Émission radiophonique, 59 min.]. Dans *Le Cours de l'Histoire* (série *Histoires de forêts*). Radio France. https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-cours-de-l-histoire

France Inter. (2025, 22 décembre). « *Le Chant des forêts* » : le nouveau film de Vincent Munier, le réalisateur de « *La Panthère des neiges* ». [Émission radiophonique]. Radio France.

Godin, C. (2011). La disneylandisation du monde. *Cités*, *47-48*(3), 346–349. https://doi.org/10.3917/cite.047.0346

Guichardet, J. (2007). *Balzac Mosaïque* (Cahiers Romantiques n° 12, p. 203). Presses universitaires Blaise Pascal.

IPBES. (2024). *Summary for policymakers of the thematic assessment report on the underlying causes of biodiversity loss and the determinants of transformative change and options for achieving the 2050 vision for biodiversity of the Intergovernmental Science-Policy Platform on Biodiversity and Ecosystem Services* (O'Brien et al., éds.). IPBES Secretariat. https://doi.org/10.5281/zenodo.11382230

Kals, E., Schumacher, D., & Montada, L. (1999). Emotional affinity toward nature as a motivational basis to protect nature. *Environment and Behavior*, *31*(2), 178–202.

Lapaige, V. (1996). [*Référence incomplète : titre, revue ou éditeur, et informations bibliographiques non renseignés dans la source originale.*]

Le Quilleuc, J. (2016). *Entre conflits et apaisement, les représentations de l'espace forestier dans le massif des Bauges* [Mémoire de master 1]. Université Savoie Mont-Blanc.

Le Scanff, Y. (2013). Forêt verte et forêt noire : une polarité romantique. Dans V. Caillet (éd.), *La forêt romantique* (pp. 159–171). Presses Universitaires de Bordeaux, coll. « Eidôlon ».

Legros, P., Monneyron, F., Renard, J.-B., & Tacussel, P. (2006). Chapitre III. Interprétations de l'imaginaire. Dans *Sociologie de l'imaginaire* . Armand Colin, coll. « Cursus ».

Luginbühl, Y. (2020). La forêt et son imaginaire social : quels enjeux pour l'avenir ? *Projets de paysage*, *22*. https://doi.org/10.4000/paysage.7822

Macherey, P. (2016). Marcher en forêt avec Descartes. *Methodos. Savoirs et textes*, *16*. https://doi.org/10.4000/methodos.4660

Mantovani, A. O., & Morizot, B. (2022). *S'enforester*. Éditions d'une rive à l'autre.

Morizot, B. (2019). Ce mal du pays sans exil. Les affects du mauvais temps qui vient. *Critique*, *860-861*(1), 166–181.

Munier, Vincent (Réalisateur). (2025). *Le chant des forêts*. [Film]. Paprika Films, Kobalann Productions.

Pastoureau, M. (1990). La forêt médiévale : un univers symbolique. Dans A. Chastel (éd.), *Le château, la chasse et la forêt* (*Les Cahiers de Camargue*, p. 83). Éditions du Sud-Ouest.

Pihkala, P. (2020). Anxiety and the ecological crisis: An analysis of eco-anxiety and climate anxiety. *Sustainability*, *12*(19), Article 7836. https://doi.org/10.3390/su12197836

Reid, M. (2013). Les forêts de George Sand. Dans V. Caillet (éd.), *La forêt romantique* (pp. 77–88). Presses Universitaires de Bordeaux, coll. « Eidôlon ».

Rousseau, J.-J. (1782). *Confessions* (Livre IX, p. 402). [Poinçot].

Schörer, F. (2023). *Pleasant green or deep dark woods : Do forests (still) evoke fear in us* [Rapport de recherche]. Max Planck Institute for Human Development. https://www.rr23.mpib-berlin.mpg.de/87032/pleasant-green-or-deep-dark-woods-do-forests-still-evoke-fear-in-us

Terrasson, F. (1988). *La peur de la nature. Au plus profond de notre inconscient les vraies causes de la destruction de la nature*. Éditions Sang de la terre.

Thoreau, H. D. (1854). *Walden; or, Life in the Woods* (chapitre V, « Solitude »). Ticknor and Fields.

Van Valkengoed, A. M., Steg, L., & De Jonge, P. (2023). Climate anxiety: A research agenda inspired by emotion research. *Emotion Review*, *15*(4), 258–262. https://doi.org/10.1177/17540739231193752

WEBOGRAPHIE

Publicité Intermarché Conte de Noël. (2025). URL : Intermarché - Conte de Noël

Site Web de Chambéry Montagnes « Elixir de Savoie ». URL : Savoie Grand Revard : Activités de plein air et informations pratiques

Site Web du « Trail Nivolet Revard ». Edition 2026 à Voglans – Savoie (73). URL : Accueil - Trail Nivolet Revard

ANNEXES

Annexe 1 : Grille d'entretien qualitative (à destination des usagers de la forêt)

Commencer par une présentation individuelle + dire quelques mots de notre enquête/ collaborateurs.

- Quel est votre genre / âge / lieu de résidence / métier ?
- À quel moment vous rendez-vous en forêt ? À quelle(s) fréquence(s) ?
- Pourquoi allez-vous en forêt ? Qu'est-ce que vous y cherchez ?
- *Est-ce que votre métier nécessite d'aller en forêt* ?
- Quand vous étiez enfant, alliez-vous en forêt (et/ou vos enfants) ? Et si oui, pourquoi ? (Qu'est-ce que vous y faisiez)
- Quand on vous dit « forêt », à quoi cela vous fait-il penser ? Y a-t-il des mots, des pensées, des images, des souvenirs, qui vous viennent en tête lorsqu'on vous parle de la forêt ?
- Il y a beaucoup d'activités différentes en forêt. Selon vous, est-ce qu'elles cohabitent bien ? Avez-vous déjà été gêné dans la pratique de votre activité ?

- Y a-t-il des moments où vous évitez de vous trouver en forêt ?
- Y a-t-il des parties de la forêt où vous ne voulez pas aller ? Que vous évitez ?
- Y a-t-il des dangers en forêt ? Quel niveau de danger ? Que faire pour minimiser ce danger ?

- Cela vous arrive-t-il de voir des animaux en forêt ? *Que connaissez-vous comme animaux/végétaux* ? En cas, en avez-vous peur ?
- Que pouvez-vous sentir en forêt ? Comment vous sentez-vous quand vous êtes en forêt (en termes de sens, d'émotions, de perceptions) ?
- Quels films, livres, contes ou personnages vous viennent en tête quand vous pensez à la forêt ?

- La forêt est-elle un espace bien géré ? Est-ce un espace qui restera toujours tel qu'il est aujourd'hui ? Pensez-vous que dans 20 ou 30 ans on pourra se promener dans la même forêt ?
- Vos enfants et petits enfants pourront-ils toujours se promener en forêt ? Trouveront-ils les mêmes animaux ? Les mêmes arbres ?
- Faut-il protéger la forêt ? Si oui, de quoi ? Si non, pourquoi ?

Possibles questions supplémentaires (en fonction de la configuration, du temps, des acteurs) :

- Pensez vous que les espaces forestiers du PNR sont touchés par le réchauffement climatique ?
- Si oui, comment cela se traduit-il ?
- Est-ce que les récentes problématiques répétées de sécheresses et de scolytes vous inquiètent ?
- Pensez-vous que la forêt ou les forestiers vont trouver des solutions pour répondre à ces enjeux ?
- Connaissez-vous les différentes coupes de bois dans le PNR des Bauges ?
- Connaissez-vous les motifs qui motivent ces coupes ?
- Y êtes-vous opposés ? Pourquoi ?
- Pensez-vous que la forêt est plus fréquentée qu'avant ? Pensez-vous qu'elle est sur-fréquentée ?
- Cela vous inquiète-il en vue de sa préservation ?
- Est-ce que la forêt est un espace que vous connaissez bien et/ou qui vous est familier ? Si oui, pouvez-vous nous donner 2 exemples ?

Annexe 2 : Grille d'entretien qualitative (à destination d'un accompagnateur de moyenne montagne)

Commencer par une présentation individuelle + dire quelques mots de notre enquête/ collaborateurs.

- Pourriez-vous vous présenter en quelques mots ?
  Et nous décrire rapidement en quoi consiste votre travail d'accompagnateur de moyenne montagne ?
- Dans quels espaces du PNR travaillez-vous le plus ?

- Pourriez-vous nous donner votre définition de la forêt ? A défaut, des mots, des images ou des pratiques types que l'on retrouve dans ces espaces ?
- À quelle fréquence votre métier nécessite-t-il d'aller en forêt ?
- Avez-vous toujours fréquenté fréquemment ces espaces ? Même avant d'être accompagnateur de moyenne montagne ?

- Lors de vos circuits avec clients, y a-t-il des moments où vous évitez de vous trouver en forêt ? Y a-t-il une période que vous conseiller pour se rendre dans ces espaces ?
- Également, y a-t-il des parties de la forêt que vous évitez ?
- Ainsi, identifiez-vous plus généralement des dangers en forêt ?
- Identifiez-vous des comportements dangereux en forêt de la part d'usagers ? Nocifs pour son environnement et sa santé ?

- Sur un autre registre, vous arrive-t-il de voir des animaux en forêt ? Quelle en est votre connaissance à leur égard ? Certains de vos clients ont-ils peur de la faune/ flore forestière ? Que leur dites-vous pour les rassurer ?
- Les clients vous posent-ils des questions sur les espaces forestiers lors de vos balades ? Diriez-vous que leur regard sur ces espaces est amené à évoluer ?

- On peut identifier de nombreuses pratiques en forêt, avez-vous le sentiment qu'elles cohabitent bien ? Dans le cadre de votre métier, avez-vous déjà été gêné par d'autres activités ?

- Connaissez-vous les différentes coupes de bois dans le PNR ? Ainsi que les motifs qui les motivent ? Y êtes-vous opposés ?
- Plus globalement, diriez-vous que les forêts du parc sont bien gérées ?
- Si vous deviez dresser le portrait d'une forêt le mieux gérée possible : à quoi ressemblerait-il ?

- Pensez-vous que la forêt est plus fréquentée qu'avant ? Cela vous inquiète-t-il en vue de sa préservation ?

- La forêt est-elle un espace soumis à des transformations ? Si oui, lesquelles ?
- Faut-il protéger la forêt ? Si oui, de quoi ?
- Pensez-vous que les espaces forestiers du PNR sont touchés par le réchauffement climatique ? En cas, comment cela se traduit-il ?
- Diriez-vous que les forestiers vont trouver des solutions à ces problèmes ?

Annexe 3 : Grille d'entretien qualitative (à destination de la fédération des chasseurs de Savoie)

Commencer par une présentation individuelle + dire quelques mots de notre enquête/ collaborateurs.

- Pouvez-vous nous présenter en quelques mots l'ACCA, et son fonctionnement.
- En quoi consiste votre poste / rôle ?
- Quelles relations entretenez-vous avec l'OFB ? Le PNR ?
- Quelle est votre définition de la forêt ?
- Que pouvez-vous dire de la fréquentation des forêts ajd ?

- Pourriez-vous nous décrire en quoi consiste une journée de chasse typique ?
- Ces pratiques ont-elles évolué récemment ?
- Comment s'organise la réglementation autour de la chasse ?

- Y a-t-il des interdits ? Aussi bien en termes de pratiques, que d'espèces chassées ou bien d'espaces prohibés ?
  => Quelles espèces chassez-vous, et comment s'organise la réglementation autour des pratiques autorisées ? Êtes-vous plutôt en accord/ désaccord avec la réglementation en vigueur ?
- Identifiez-vous des risques lors de vos pratiques de chasse en forêt ?
- Dans quelle mesure participez-vous au suivi de la faune en forêt ? En coopération avec quels acteurs ?
- Quels dispositifs de sensibilisation-pédagogie mettez-vous en place pour témoigner de vos pratiques ?

- Dans quelle mesure peut-on dire que la chasse participe à la gestion de la forêt ?
- Est-ce que certains acteurs s'opposent à cette idée-là ? Quel argumentaire déploient-ils ?

- Rencontrez-vous d'autres utilisateurs dans la forêt ?
- Comment se passent ces rencontres ? Quelle tendance générale ?
- Terrain le week-end dernier : forme de méfiance générale ressortie autour des chasseurs en lien avec la question « y a-t-il des moments où vous évitez de vous rendre en forêt » (réponse étant : période de chasse).
  => à quoi pensez-vous que ce sentiment pourrait être dû (imaginaires/ représentations communes) ? Avez-vous identifié des pistes d'idées qui pourraient vous permettre de faire évoluer ces mentalités ?

- Quels futurs défis identifiez-vous dans la gestion des forêts et plus particulièrement au sein du PNR des Bauges ?

<u>Questions plus personnelles :</u>

- Pensez-vous qu'il y a besoin de protéger la forêt ? Si oui, de quelles menaces ? Si non, pourquoi ?
- Diriez-vous que la forêt connaît un changement actuellement ? Si oui, comment se traduit-il ?
- Quelles références culturelles associez-vous à la forêt ?

Annexe 4 : Grille d'entretien qualitative (à destination d'un agriculteur)

Commencer par une présentation individuelle + dire quelques mots de notre enquête/ collaborateurs.

- Pouvez-vous vous présenter en quelques mots ?
- Pouvez-vous nous présenter le site sur lequel nous nous trouvons ? Quel type d'élevage est ici pratiqué ?

- Selon vous, quelle définition peut-on associer aux espaces forestiers ? Quels mots, odeurs, pratiques types leur assoceriez-vous ?

- Y a-t-il des espaces forestiers présents au sein de votre exploitation ?
- Votre métier nécessite-t-il d'aller en forêt ? Pourquoi ?
- Quels liens faites-vous entre votre exploitation et ces espaces ?
- Intervenez-vous pour entretenir ces espaces ?
- Certaines de vos bêtes profitent-elles de ces espaces forestiers, ou sont-elles plutôt cantonnées à des espaces de prairie ?
- Identifiez-vous des dangers/ risques en forêt ? Et plus particulièrement pour votre exploitation ? Que faites-vous pour vous en prémunir ?
- Identifiez-vous des conflits d'usage en forêt? En lien ou non avec votre profession ?
- Plus généralement, on peut identifier un certain nombre d'activités en forêt, diriez-vous qu'elles cohabitent bien ?

- Pouvons-nous dire que votre exploitation participe à une certaine forme de gestion forestière ?
- Avez-vous connaissance des différentes modalités de gestion de la forêt par les forestiers et la filière bois ? Qu'en pensez-vous ? Est-ce une gestion adaptée, adaptable ?
- Quelle serait selon vous une gestion idéale des espaces de forêt ? Quel y serait votre rôle en tant qu'exploitant agricole ?

- Pensez-vous que la forêt est un espace soumis actuellement à des transformations ?
- Diriez-vous que c'est un espace en danger ? Si oui, quelles menaces identifiez-vous ?
- Pensez-vous que la forêt est plus fréquentée qu'avant ? Cela vous inquiète-t-il en vue de sa préservation ?
- Quels défis futurs identifiez-vous dans la gestion des forêts du PNR des Bauges ?

Annexe 5 : Grille d'entretien qualitative (à destination d'une chargée de mission forêt - filière bois pour le PNR du Massif des Bauges)

Commencer par une présentation individuelle + dire quelques mots de notre enquête/ collaborateurs.

- Pouvez-vous nous présenter en quelques mots le PNR des Bauges et ses éventuelles particularités territoriales (proportion de la forêt ? Que représente la forêt dans le PNR ?)
- En quoi consiste votre poste / rôle ?
- Quelles pratiques / profils d'usagers observez-vous en forêt ?
    - Évolution ?
- Que pouvez-vous dire de la fréquentation des forêts aujourd'hui ? (aug/baisse)
- Quel encadrement des pratiques dans la forêt par le PNR ?
    - Interdits / autorisés : comment il « réglemente »/impose ? de quels moyens dispose-t-il ? (accès)
    - Quelles infrastructures / dispositifs : sensibilisation/pédagogie, signalétique…
- De quelle manière le PNR participe-t-il à la gestion de la forêt ? *(est-ce qu'on peut parler de gestion forestière ? est-ce que c'est seulement l'ONF?)*
- Identifiez-vous des conflits d'usages dans la forêt des Bauges ? Si oui lesquels ? Le PNR a-t-il un rôle de médiation /résolution de conflits ?
- Certaines espèces (faune et flore) font-elles l'objet d'une attention particulière de la part du parc ? *(de crainte/sympathie de la part d'usagers ?)*
- Identifiez-vous (PNR) des risques en forêt ? si oui y a-t-il une communication auprès des usagers ? Savez-vous s'ils sont au courant de ces risques ?

- Y a-t-il des zones du PNR évitées par les usagers ?
    - Que fait le PNR par rapport à ça ?
    - Temps de la journée préférés/évités par les usagers
- Quels futurs défis identifiez-vous dans la gestion des forêts et particulièrement des forêts du PNR des Bauges ? *En tant que PNR et en tant qu'elle-même.*

Questions plus personnelles :

- Pensez-vous qu'il y a besoin de protéger la forêt ? Si oui, de quelles menaces ? Si non, pourquoi ?
- Quelle référence culturelle associez-vous à la forêt ? À votre avis, certaines craintes proviennent-elles de représentations ou d'imaginaires communs ?

Autres contacts à suggérer ?

- Conflits d'usages qui peuvent traduire des confrontations d'imaginaires / de peur : quels espaces ou lieux avec conflits d'usages dans les Bauges ?
- Avez-vous connaissance d'études locales qui interrogent le rapport des usagers à la forêt ?

Annexe 6 : Grille d'entretien qualitative (à destination d'une chargée de projet réglementation, police rurale et droits de la nature au PNR du Massif des Bauges)

- Pouvez-vous nous présenter votre mission au PNR et vos projets ? Ét éventuellement votre parcours (prisme juridique ?)
- Mission avec l'OFB ?
- Quels sont vos principaux interlocuteurs sur le territoire ? (ONF, communes, usagers, chasse, associations, OFB, Région...)

Conflits d'usage et gouvernance

- Quels conflits (ou tensions) d'acteurs / d'usages ? Lesquels ? Incompréhension
- Quel rôle de médiation / conciliation du PNR ? Quel rôle des campagnes (respect)

Sur les imaginaires

- Selon vous, quels imaginaires dominent autour de la forêt des Bauges ? (ex : refuge, nature sauvage, ressource, patrimoine, danger, « terrain de loisirs », ...)
- Est-ce que certains événements ont modifié ces imaginaires (retour d'espèces, tempêtes, incendies, médiatisation…) ?

Sur la peur de la forêt

- Quelles peurs reviennent le plus quand vous échangez avec le public / élus / partenaires ? (pour relances si pas d'idées : nuit / sons / se perdre / animaux / chasse / accidents / « danger » pour enfants)
- Est-ce que ces peurs sont « anciennes » (fond culturel) ou réactivées récemment ? Pourquoi ?
- Certaines espèces cristallisent-elles particulièrement les peurs / tensions ? (faune / flore) => voir pour lancer sur loup
- Y a-t-il des zones évitées par les usagers ? (où ? pourquoi ?)
- Y a-t-il des temps de la journée / saisons préférés ou évités ? (soir, nuit, hiver…)
- La peur porte-t-elle aussi sur « les autres humains » en forêt ? (ex : chasse, hommes, groupes, incivilités)
- Qu'est-ce que ces peurs produisent concrètement ? (évitement, plaintes, demandes de sécurisation, pression sur élus/ONF, conflits, ...)

Sur l'inquiétude « pour » la forêt

- Qu'est-ce qui inquiète le plus « pour la forêt » aujourd'hui sur ce territoire ? (climat, sécheresses, tempêtes, incendies, ravageurs/maladies, surfréquentation, coupes, ...)
- Avez-vous l'impression que la peur porte moins sur « la forêt » en général que sur certains phénomènes précis ? Lesquels ?
- La question du dépérissement / scolytes (si pertinent ici dans l'entretien) : quelle place dans les discussions ?
- Est-ce que vous observez de l'éco-anxiété (discours, attitudes) ? chez qui ? sous quelle forme ?
- La peur semble-t-elle liée à une peur du changement de la forêt ? Ou est-ce la peur de sa disparition ?
- Est-ce que ces inquiétudes transforment la manière dont les gens « veulent » la forêt ?

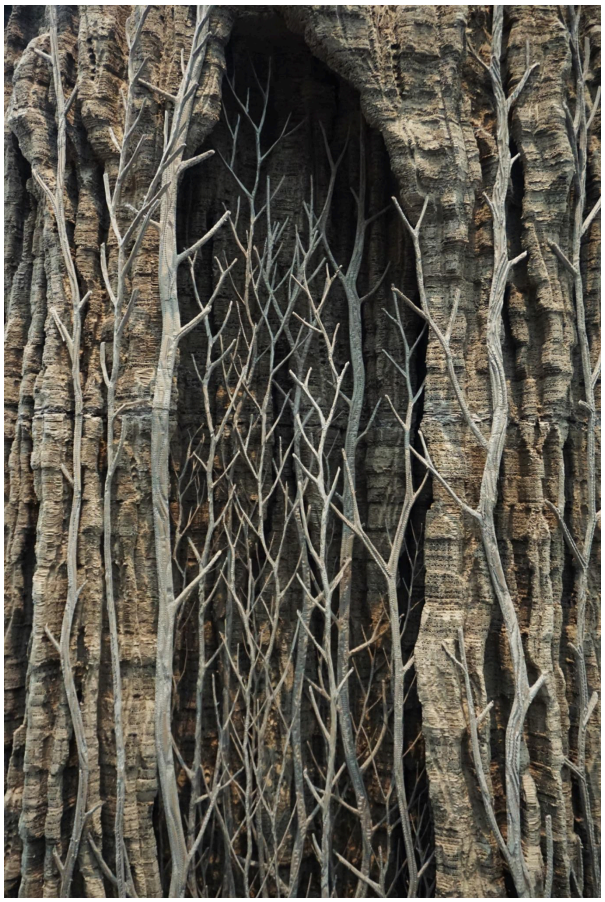
La gestion de l'ONF face à ces peurs et imaginaires

- Quels dispositifs existent pour encadrer les pratiques et cohabitations en forêt ?
- Comment communique-t-on sur les risques ? (incendie, chutes d'arbres, chasse, …)
- Pensez-vous que les usagers sont au courant de ces risques ? Comment ils reçoivent l'info ?
- Vous avez fait récemment des balades commentées en forêt pendant les forestivités : Qu'en avez vous pensé ? => Voir pour possibilité de balade avec nous dans les prochains mois
- Avez-vous déjà eu des demandes de mesures « disproportionnées » liées à des peurs ? => donner exemples si oui
- À l'inverse, y a-t-il des risques minimisés / mal compris par le public ?
- Comment arbitrez-vous entre sécurité, accès, biodiversité, acceptabilité sociale ?
- Dans vos observations, qu'est-ce que la forêt représente pour les gens ici ? (ressourcement, refuge, liberté, attachement, spiritualité, « besoin de nature »…)
- Est-ce que les mêmes personnes peuvent associer forêt = refuge et forêt = peur ?
- Avez-vous un exemple de « bascule » d'imaginaire (une expérience qui rassure / qui inquiète) ? => question peut être pas claire, à revoir

<u>Questions plus personnelles :</u>

- Pensez-vous qu'il y a besoin de protéger la forêt ici ? Si oui, de quelles menaces en priorité ?
- Quelle référence culturelle associez-vous à la forêt ? À votre avis, certaines craintes proviennent-elles de représentations / imaginaires communs (médias, récits, enfance, etc.) ?
- Si vous deviez donner 2–3 pistes à l'OFB pour mieux comprendre / apaiser les tensions d'imaginaires et de peurs : lesquelles ?
- Autres contacts à suggérer ? (ONF, PNR, élus, associations, chasse, acteurs culturels, « sons », ...)
- Avez-vous connaissance d'études locales sur les usages / représentations / conflits autour de la forêt des Bauges ?

Annexe 7 : Photographies de l'exposition « Grottesco » d'Eva Jospin au Grand Palais (décembre 2025)



Abrégé

Ce rapport interroge l'intégration des dimensions sensibles et émotionnelles dans les politiques de préservation de la biodiversité forestière. La problématique centrale explore comment les affects, tels que l'attachement viscéral ou l'éco-anxiété, façonnent la gestion des espaces naturels au-delà des approches purement technocratiques. À travers une enquête qualitative menée auprès de professionnels (forestiers, techniciens) et d'usagers, la méthodologie repose sur la collecte de récits, l'observation participante et l'analyse sociologique des affects environnementaux.

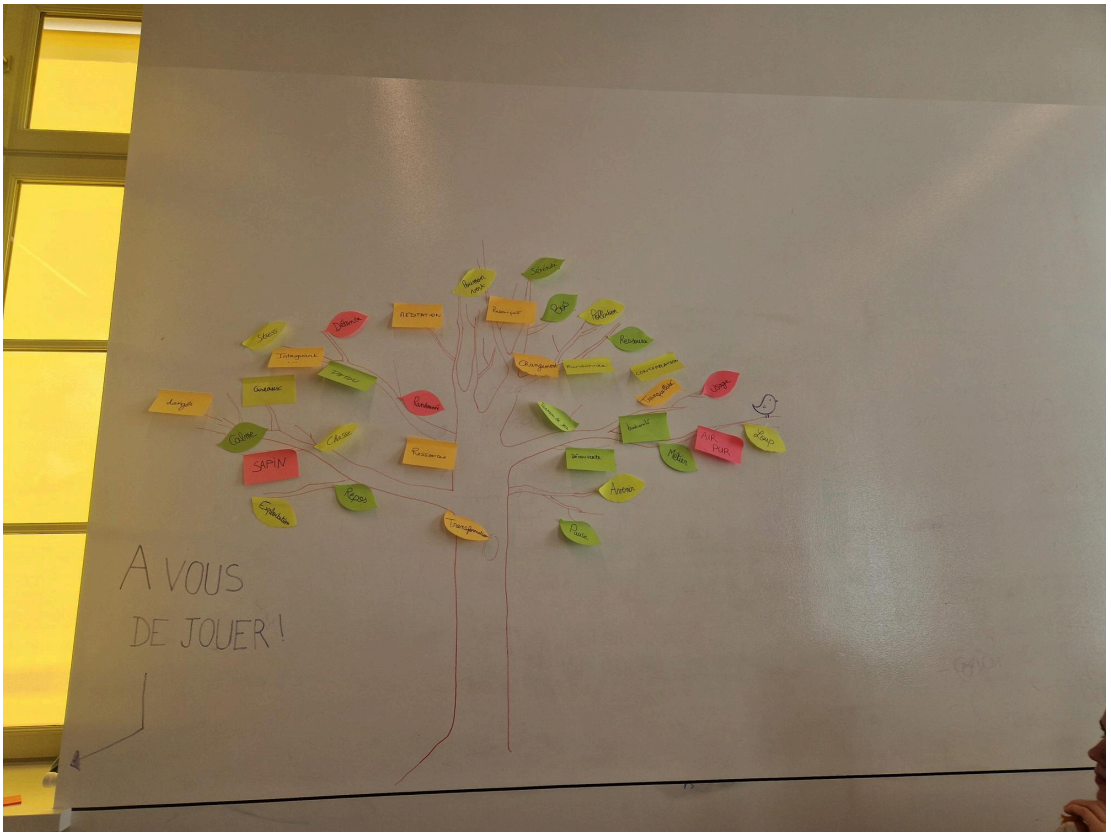
L'étude entend illustrer que la forêt n'est pas seulement un réservoir de ressources, mais un espace chargé de mémoires collectives qui influencent directement l'action publique. Les résultats soulignent la nécessité de réhabiliter les imaginaires locaux pour sortir d'une gestion stérile opposant raison et émotion. Le rapport suggère donc à l'Office français de la biodiversité d'intégrer ces « données d'entrée » subjectives dans ses outils de diagnostic afin d'initier un nouveau paradigme de conservation plus inclusif et ancré dans le vécu des territoires.

Mots-clés : forêt • biodiversité • imaginaires • émotions • peur

Une partie de notre groupe sur le chemin de randonnée de la Croix du Nivolet, Les Déserts, 29/11/2025.

Restitution finale - 1er avril 2026, Public Factory

De g. à d. : Garance, Ambre, Yvan, Guénolé, Julian, Chloé, Pierre et Adrien.



Atelier participatif : quelle image vous évoque spontanément la forêt ?